



SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ÉGYPTÉ

PUBLICATIONS SPÉCIALES

SOUS LES AUSPICES DE SA MAJESTÉ FOUAD I^{er}

GEORGES DOUIN

LIEUTENANT DE VAISSEAU

UNE

MISSION MILITAIRE FRANÇAISE
AUPRÈS DE MOHAMED ALY

(Correspondance des Généraux Belliard et Boyer)

LE CAIRE

M DCCCX XXIII

*Le dessin de la couverture a été exécuté d'après un manuscrit
du XVI^e siècle conservé à la Bibliothèque royale du Caire.*

SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ÉGYPTÉ



PUBLICATIONS SPÉCIALES

SOUS LES AUSPICES DE SA MAJESTÉ FOUAD I^{ER}

ET SOUS LA DIRECTION

DE M. ADOLPHE CATTAL BEY

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ÉGYPTÉ



UNE

MISSION MILITAIRE FRANÇAISE

AUPRÈS DE MOHAMED ALY

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

Biographies chinoises : Li Hong-tchang, Tseng Kouo-fan.

P'eng Yu-lin, l'Impératrice Ts'eu Ngan.

Cérémonial de la Cour et Coutumes du peuple de Pékin (récit traduit du chinois).

Ouvrages publiés par l'Association Amicale franco-chinoise, Paris, 1909-1910.

La Méditerranée de 1803 à 1805. Pirates et corsaires aux îles Ioniennes.

1 vol. in-16, librairie PLON, Paris 1917.

L'attaque du Canal de Suez, 3 février 1915. 1 vol. in-8°, librairie DELA-

GRAVE, Paris 1921.

La flotte de Bonaparte sur les côtes d'Égypte. Les prodromes d'Aboukir. 1 vol. in-4° Jésus, Société royale de Géographie d'Égypte, Caire 1922.

La campagne de Bruix en Méditerranée (mars-août 1799) (publié sous la direction du Service historique de l'État-Major de la Marine), à la Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales, Paris 1923.

GEORGES DOUIN
LIEUTENANT DE VAISSEAU

UNE
MISSION MILITAIRE FRANÇAISE
AUPRÈS DE MOHAMED ALY

CORRESPONDANCE
DES GÉNÉRAUX BELLIARD ET BOYER

Les intérêts du pays que vous allez
habiter sont tellement liés avec le nôtre
que bien servir l'un c'est les servir tous
les deux.

(Belliard à Boyer, 29 octobre 1824.)



IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE
DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
POUR LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE D'ÉGYPTE
45, RUE CHEIKH YOUSSEF, AU CAIRE

M DCCCC XXIII

INTRODUCTION.

Les empires se fondent par la force et s'affermissent par la conquête. Celui que Mohamed Aly édifia, au début du ^{xix}^e siècle, sur les rives du Nil n'échappe pas à la règle commune. Le règne de ce prince se présente comme une longue suite de guerres : lutttes intérieures pour conquérir le pouvoir, lutttes extérieures pour le consolider, expéditions coloniales qui furent les guerres de magnificence de cet illustre souverain. Pour les premières et les dernières, le soldat turc, tel que l'avaient façonné trois siècles de décadence militaire, suffisait à en assurer le succès. Mais les guerres extérieures allaient mettre l'armée du vice-roi au contact d'autres peuples. Sans supériorité marquée, point de succès, et la perte d'une guerre eût compromis tout à la fois souverain et empire. La transformation de l'armée, son organisation sur des bases nouvelles s'imposaient donc à Mohamed Aly, parce qu'elles se trouvaient intimement liées à la réalisation de ses ambitions.

De cette transformation, dont la correspondance que nous publions aujourd'hui rappelle un épisode, le Pacha s'occupa dès les premières années de son règne. En 1815, à son retour d'Arabie, où il avait conduit avec succès des opérations militaires contre les Ouahabites, Mohamed Aly tenta de réaliser son plan. « Le 2 août, raconte un témoin oculaire de ces événements⁽¹⁾, après quelques exhortations préparatoires, il se

⁽¹⁾ F. MENGIN, *Histoire de l'Égypte sous Mohamed-Aly*, t. II, p. 49.

rendit à Boulaq pour exercer les soldats de son fils Ismaïl. Il leur fit faire quelques évolutions et leur déclara qu'il voulait établir parmi eux le *nizam gedid*, et que celui qui n'obéirait point aux ordres qui allaient être donnés serait puni et chassé. Après s'être prononcé aussi positivement, il vint à Choubra. Les troupes commencèrent alors à murmurer; des esprits séditionnels soufflèrent le feu de la révolte, et plusieurs chefs, d'accord avec leurs soldats, vinrent former le projet de renverser la puissance du vice-roi. »

Le lendemain, Mohamed Aly, rentré dans son palais de l'Ezbékèyeh, apprit par un de ses fidèles le détail du complot qui se tramait. Il sut que les conspirateurs avaient formé le dessein d'aller le surprendre dans sa maison à la pointe du jour. A minuit donc il sortit de la ville avec une nombreuse escorte et se dirigea vers la citadelle, où il entra par la porte de la montagne. Les conspirateurs, en apprenant le départ du vice-roi, ne renoncèrent pas à leur entreprise. Ils allèrent attaquer le palais, et la garde qui s'y était retranchée fit feu sur eux. Ils ripostèrent, et l'on perdit quelques hommes de part et d'autre.

L'agitation allait toujours croissant. Furieux d'avoir manqué leur coup, les soldats se réunirent sur la place de Roumeïleh et cherchèrent les moyens de se venger. Voyant devant eux les canons de la Citadelle prêts à les foudroyer, ils se répandirent dans la ville dans l'espoir de soulever le peuple et de l'entraîner dans leur parti. Ils se mirent à dépouiller les maisons et les bazars et semèrent partout la terreur. L'okel des draps et de la soierie, où trafiquaient les Grecs levantins, fut entièrement pillé; les quartiers des Francs tentèrent ensuite la cupidité des révoltés, mais les Européens prirent les armes et firent

bonne contenance. Le vice-roi envoya des gardes de police pour les soutenir ainsi que des fusils et des munitions.

Cependant, Mohamed Aly, du fond de la Citadelle, s'efforçait d'apaiser la sédition. Il rassura les intérêts menacés en offrant de payer les dégâts commis par la soldatesque. Il fit des présents pour ramener à lui les troupes désaffectionnées. Les canonniers réclamaient bruyamment leur paye, il leur fit compter 25 bourses. Enfin le *kiaya-bey* parcourut la ville avec une suite nombreuse pour rétablir la tranquillité publique. On était alors en plein mois de ramadan; les soldats mangeaient et fumaient en plein jour, sous prétexte qu'étant en guerre, ils avaient la faculté de s'abstenir du jeûne. Le vice-roi leur fit défense de porter des armes hors le temps de service. Étouffant ses ressentiments, il nomma même un des conspirateurs chef des *dehlys*. Puis, après les fêtes du beïram, il quitta la Citadelle et rentra en ville. Toutes ses démarches ne tendirent dès lors qu'à raffermir son autorité, à calmer les passions, à reprendre son influence sur le peuple et sur l'armée. C'est ainsi qu'il rassembla les cheikhs et leur fit des concessions. Sa douceur apparente, sa modération, finirent par avoir raison de l'effervescence populaire. Le vice-roi sortit victorieux de la crise. Si ses espoirs de rénovation y semblaient pour l'instant, du moins conservait-il intacte son autorité, plus heureux en cela qu'un sultan des Osmanlis, qui avait péri misérablement, quelques années auparavant, dans des circonstances semblables.

Mis en garde contre une réforme trop brutale, le Pacha d'Égypte temporisa. Il fit former plusieurs camps dans la Basse-Égypte et y répartit ses troupes, afin de les soustraire à la vie dissolue du Caire. Puis il les dirigea peu à peu vers l'Arabie, où la guerre, qui se poursuivait avec des alternatives de succès

et de revers, consommait beaucoup d'hommes. Ibrahim, son fils, venait d'assumer la direction des opérations militaires dans cette province (1816); près de lui se trouvait un officier français, M. Vaissière, qui remplissait les fonctions d'aide de camp. Mais il était donné à un autre Français de réaliser les desseins du vice-roi et de lui créer de toutes pièces l'armée qu'il désirait.

Joseph-Anthelme Sève, né à Lyon le 17 mai 1788⁽¹⁾, s'était montré, dès son enfance, d'un naturel si indocile que ses parents s'étaient vus contraints de prendre à son égard une très grave résolution : il était à peine âgé de dix ans quand ils le firent engager comme mousse sur les bâtiments de l'État⁽²⁾. Embarqué d'abord sur la *Muiron*, puis sur l'*Hortense*, Sève passa en 1803 au 2^e régiment d'artillerie de marine; il navigua successivement sur l'*Indomptable*, le *Pluton*, le *Bucentaure* et prit part, le 21 octobre 1805, à la fameuse bataille de Trafalgar, où il fut blessé d'un coup de hache au bras droit. En 1807, après un acte d'indiscipline très grave, il quittait le service de la Marine et se voyait incorporé au 6^e régiment de hussards, dans l'armée d'Italie⁽³⁾. Un mois après, il était nommé brigadier. C'est en cette qualité qu'il prit part, en 1809, à la guerre contre l'Autriche. Durement engagé, dès le début de la campagne, au combat de Pordenone⁽⁴⁾, le 6^e de hussards subit de lourdes pertes; Sève, blessé d'un coup de feu et de trois

⁽¹⁾ L'acte de naissance est cité par Vingtrinier dans son ouvrage sur *Soliman pacha*. Les états de service de Sève, conservés au Ministère de la Guerre, portent la date du 1^{er} avril 1787.

⁽²⁾ L'engagement porte la date du 23 septembre 1798.

⁽³⁾ 2 mai 1807.

⁽⁴⁾ 15 avril 1809.

coups de sabre, resta sur le champ de bataille. Prisonnier et longtemps captif en Hongrie, il ne rentra en France qu'en mars 1811. Nommé maréchal des logis le 16 octobre de la même année, il fit l'année suivante la campagne de Russie : sa conduite, au cours de la retraite, lui valut le grade d'adjudant⁽¹⁾. Resté en Allemagne à l'avant-garde de la Grande Armée, il fut blessé d'un coup de lance à Posen au mois de février 1813. Sa bravoure, sa belle conduite lui valurent enfin le grade d'officier⁽²⁾. On le trouve en 1814 dans les rangs de l'armée qui dispute pied à pied aux envahisseurs le sol de la France. Le 13 mars 1814, il est nommé lieutenant au 14^e régiment de chasseurs à cheval. La même année, la croix de la Légion d'honneur vient récompenser son dévouement. A la réorganisation d'octobre 1814, il est nommé porte-étendard. Pendant les Cent-Jours, il sert à l'armée du Nord, puis, après Waterloo, il passe comme capitaine à l'état-major du général Piré⁽³⁾. Quatre mois après il démissionnait⁽⁴⁾.

Rebuté par la médiocrité de la vie qu'il dut mener après que le gouvernement de la Restauration l'eût placé en demi-solde, Sève prit un jour la résolution de s'expatrier. Muni de lettres de recommandation pour Mohamed Aly, il débarqua en juillet 1819 à Alexandrie et vint offrir ses services au Pacha d'Égypte. Comme la plupart des natures ombrageuses et fières, Sève sentait un ardent besoin de s'attacher, de se dévouer, et il cherchait l'homme qui fixerait ses destinées. Quelle mystérieuse

(1) 1^{er} novembre 1812.

(2) Il fut nommé sous-lieutenant le 5 juin 1813.

(3) 1^{er} juillet 1815.

(4) 29 octobre 1815.

correspondance s'établit entre Mohamed Aly et lui, nous ne savons, mais Sève fut conquis et l'Égypte devint désormais pour lui une patrie : l'Histoire a enregistré qu'il y parvint à une prodigieuse fortune.

A vrai dire, son premier contact avec le Pacha d'Égypte ne fut pas sans dérouter quelque peu le nouvel arrivant. Mohamed Aly, estimant qu'un étranger avait toutes les lumières et se trouvait de ce fait apte à tout, le chargea de la mission d'explorer la Haute-Égypte, en vue d'y découvrir des mines de charbon. Tandis que Sève battait vainement l'estrade dans le désert oriental compris entre le Nil et la mer Rouge, Ibrahim pacha, enfin vainqueur des Ouahabites, rentrait en Égypte après une campagne de trois ans. Le pays tout entier acclamait le vainqueur. Au Caire des fêtes splendides étaient organisées en son honneur. Sève rentra au Caire sur les pas du triomphateur. C'est alors que, affermi dans son pouvoir par la victoire de son fils, Mohamed Aly reprit le projet d'introduire l'instruction européenne parmi ses troupes. Sève fut nommé aga et instructeur de l'armée.

Les premiers exercices eurent lieu au pied de la Citadelle sur la vaste place de Roumeïleh. Mohamed Aly témoignait son intérêt passionné à l'œuvre en assistant lui-même à l'instruction. Mais l'hostilité, qui avait une première fois brisé son effort, ne tarda pas à renaître. Albanais, Arnauts, tous les soldats turcs dont la profession des armes était jusqu'alors le privilège et l'apanage, se sentaient trop menacés pour laisser s'accomplir sans protester une pareille révolution. « Par de sourdes manœuvres, par des railleries dans les lieux publics, par des propos provocateurs, par leur attitude hostile, ils intimidaient les recrues qui, en sortant des mains de Sève et des

autres officiers instructeurs, ne trouvaient plus nulle part ni sécurité ni repos⁽¹⁾. » En vain Ibrahim pacha essayait-il de donner l'exemple en prenant lui-même le fusil en mains et s'alignant volontairement avec les recrues. Battue en brèche de tous côtés, l'instruction n'avancait pas. Le *nizam gedid* était impopulaire; à l'éloignement qu'inspirait l'imitation des procédés d'Occident se joignait la répugnance très réelle que ressentait pour le métier militaire cette population de fellahs, au sein de laquelle le Pacha d'Égypte avait résolu de recruter sa nouvelle armée.

Mohamed Aly prit alors le parti d'opérer loin du Caire la réorganisation de son armée, et il désigna, à l'extrême sud de son pachalik, la ville d'Assouan comme centre d'instruction des nouvelles troupes. Sève partit avec 3 ou 400 jeunes mamelouks, propriété particulière du Pacha, destinés à former le noyau de la nouvelle armée. L'instruction de ces cadres lui prit beaucoup de peine; Sève mit toute son habileté à s'attacher ces jeunes gens que l'esprit de corps et l'orgueil de race faisaient tenir sur la défensive et la réserve. Un voyageur, Théodore de Lesseps, frère aîné du grand Ferdinand de Lesseps, qui visita la Haute-Égypte à la fin de l'année 1822, écrit que « M. Sève vit plusieurs fois sa vie en péril et ses efforts près d'échouer; à plusieurs reprises il commanda le feu et entendit les balles siffler autour de lui. Cependant son courage et sa fermeté lui firent poursuivre avec succès la tâche dont il était chargé⁽²⁾. » Les cadres ainsi formés, au prix de quels périls, servirent à

(1) VINGTRINIER, *Soliman pacha*.

(2) Lettre citée par L. Bridier dans *Une famille française, les de Lesseps*, p. 212.

encadrer une armée de nubiens qu'Ismaïl pacha, parti à l'automne de l'année 1820 pour soumettre la Nubie et le Sennaar, expédiait sur Assouan au fur et à mesure des progrès de sa conquête. Bientôt les envois furent si nombreux que Sève se trouva débordé et qu'on fut obligé de lui adjoindre un compatriote, le lieutenant-colonel Mary, puis plus tard M. Cadeau, français lui aussi⁽¹⁾. Des établissements militaires s'élevèrent dans l'île d'Éléphantine : une immense caserne, un hôpital, un arsenal, une poudrière; un corps de santé se formait sous la direction d'un autre français, M. Dussap, élève du baron Larrey, ancien chirurgien de l'armée d'Orient et aujourd'hui médecin en chef de l'armée égyptienne. Un deuxième centre d'instruction fut également créé près de la ville de Farchout, sur laquelle on dirigea les jeunes fellahs levés dans les villages de la Haute-Égypte.

Tant d'efforts opiniâtres portèrent enfin leurs fruits. Dans les derniers jours de l'année 1823, le vice-roi Mohamed Aly conviait le consul général de France, M. Drovetti, et le consul général de S. M. Britannique, M. Salt, à l'accompagner en Haute-Égypte où il allait passer en revue les troupes égyptiennes du *nizam gedid*, formées, instruites, assouplies selon les procédés de la tactique européenne. Réunie au camp de Béni Adi, près de Manfalout, dans la province d'Assiout, la nouvelle armée du Pacha ne comptait pas moins de 30.000 hommes⁽²⁾. « Ces troupes, écrivait notre consul au ministre des Affaires étrangères, à son retour de voyage, entièrement organisées et disciplinées d'après les ordonnances françaises, se composent

⁽¹⁾ VINGTRINIER, *Soliman pacha*.

⁽²⁾ Soit 6 régiments, auxquels il convient d'ajouter les conscrits de l'année.

de nègres et de fellahs d'Égypte, sous les ordres de commandants et officiers osmanlis ou mamelouks. Elles ont atteint dans les manœuvres un degré de précision qui fait honneur aux officiers français qui les ont instruites⁽¹⁾. » Éloge mérité, car la nouvelle armée était bien l'œuvre personnelle du colonel Sève, auquel, avons-nous vu, furent adjoints, pour l'instruction, le lieutenant-colonel Mary et un autre officier français, M. Cadeau⁽²⁾.

Les troupes du *nizam gedid* n'allaient pas tarder d'ailleurs à faire leurs preuves sur d'autres terrains que le champ de manœuvres. Le 1^{er} régiment, expédié dès la fin de l'année 1823 dans le Hedjaz pour combattre les Ouahabites, y remportait bientôt d'éclatants succès⁽³⁾. Le 2^e régiment partait à son tour, peu après, pour le Sennaar. Au Caire, le 22 mars 1824, un incendie violent éclatait soudain à la Citadelle. Tandis que les soldats d'ancienne formation, qui en avaient la garde, fuyaient dans toutes les directions pour se soustraire aux effets meurtriers des explosions des dépôts de munitions, un bataillon des nouvelles troupes faisait preuve, au contraire, d'un zèle et d'une activité extraordinaires : « On lui doit, écrit notre consul, l'isolement de la grande poudrière », dont l'explosion eût transformé le Caire en un monceau de ruines. Aussi méritait-il, à titre de récompense, d'être installé en garnison dans la forteresse⁽⁴⁾. Vers la même époque, un mograbin fanatique ayant

(1) A. E. Carton Alexandrie — Drovetti au Ministre, 9 février 1824.

(2) Cf. VINGTRINIER, *Soliman pacha*, p. 114.

(3) « Un camp de 25.000 Ouahabites a été complètement battu par les 4.000 hommes d'infanterie du Pacha » (Drovetti au Ministre, 14 mars 1824).

(4) Drovetti au Ministre, 30 mars 1824.

réussi à soulever les populations des provinces d'Esneh, Erment, Kous et Kéneh, contre la domination du vice-roi, c'étaient encore les bataillons de la nouvelle armée qui, par leur valeur, étouffaient promptement la rébellion⁽¹⁾. Tous ces faits justifiaient pleinement la confiance que le Pacha avait placée dans les officiers français, aussi, Mohamed Aly témoignait-il ouvertement sa satisfaction.

L'armée redoutable que le vice-roi d'Égypte avait ainsi réussi à créer allait être bientôt appelée à montrer sa valeur sur un théâtre plus vaste. Au début de l'année 1824, le sultan Mahmoud, épuisé par les efforts qu'il faisait en vain, depuis trois ans, pour soumettre les Grecs insurgés, lançait un appel à son puissant vassal et nommait Mohamed Aly séraskier contre les Grecs. Le vice-roi décidait aussitôt de répondre à l'appel de son suzerain, et désignait pour cette expédition les 3^e, 4^e, 5^e et 6^e régiments de la nouvelle formation. Ibrahim pacha était nommé au commandement de cette armée qui prit d'abord ses cantonnements dans les provinces de Béni-Souef et de Gizeh, attendant, pour gagner la Basse-Égypte, que la peste se fût dissipée et que les moyens de transport fussent réunis au complet à Alexandrie.

Le départ prochain de ces régiments allait laisser l'Égypte à peu près dégarnie de troupes. Le vice-roi songea alors à organiser trois nouveaux régiments d'infanterie de ligne et, pour les instruire, il décida de faire appel à la nation qui lui avait déjà spontanément fourni des instructeurs si expérimentés, et que couvrait encore de sa gloire l'épopée napoléonienne. Ce fut un négociant, M. Tourneau, qui servit en cette occasion

⁽¹⁾ Drovetti au Ministre, 10 avril, 17 avril 1824.

d'intermédiaire au vice-roi. Tourneau se rendit en France pendant l'été de 1824 et s'aboucha avec le général Belliard qui se chargea de recruter la mission selon les vœux de Mohamed Aly.

Le choix de Belliard tomba sur le général Boyer. Pierre-François-Xavier baron Boyer, né le 7 septembre 1772 à Belfort, était entré dans l'armée comme volontaire en 1792. Capitaine au 1^{er} bataillon du Mont Terrible l'année suivante, il servit en qualité d'aide de camp auprès du général Schérer, fut nommé adjudant-général chef de bataillon en septembre 1794, puis chef de brigade en juin 1795. Après avoir servi aux Armées du Rhin, de Sambre-et-Meuse et des Pyrénées-Orientales, il fit partie de l'armée d'Italie et suivit Bonaparte en Égypte. Blessé au pied gauche à l'attaque d'Alexandrie, il fut nommé, après la conquête de la Haute-Égypte, commandant de la province du Fayoum, avec mission de prendre tous les renseignements possibles sur le pays, sa population, sa richesse, ses différentes productions, l'irrigation et la disposition des habitants⁽¹⁾. Il accompagna Bonaparte en Syrie; il eut la glorieuse mission de ramener en Égypte les blessés et les drapeaux turcs avec ordre d'afficher ces derniers partout où il passerait comme des « trophées de victoire »⁽²⁾. Resté en Égypte après le départ du Général en chef, et nommé général de brigade en mars 1801, il fut de ceux qui, avec Reynier, Damas et Daure, firent l'autorité du général Menou⁽³⁾. Arrêté par ordre de ce

⁽¹⁾ *Correspondance de Napoléon*, n° 3772, 17 décembre 1798.

⁽²⁾ *Correspondance de Napoléon*, nos 4150 et 4151, 24 mai 1799.

⁽³⁾ Cf. Georges RIGAULT, *Le général Abdallah Menou et la dernière phase de l'Expédition d'Égypte*.

général et renvoyé en France, il fut mis en non-activité⁽¹⁾. Sa disgrâce, toutefois, fut de courte durée. Désigné à l'armée de Saint-Domingue, il y remplit les fonctions de chef d'état-major général, fut fait prisonnier lors de la reddition de l'île, et ne rentra en France qu'après trois ans de captivité⁽²⁾. Il servit ensuite à l'armée de réserve en Allemagne, puis successivement, en qualité de chef d'état-major, aux armées de réserve d'Espagne, du Rhin, d'Allemagne. Continuant sa carrière dans les états-majors, il rejoint le 8^e corps de l'armée d'Espagne passé à l'armée de Portugal, devient chef d'état-major général de cette dernière armée, commande ensuite la 9^e division d'infanterie de l'armée d'Espagne. Général de division le 16 février 1814, il est employé au 7^e corps de la Grande Armée pendant la campagne de France. Mis en non-activité au retour des Bourbons, il reprend du service pendant les Cent-Jours : d'abord commandant supérieur du département du Mont-Blanc, puis chargé d'organiser les Gardes nationales dans la 18^e division militaire, enfin employé à l'État-Major général de l'armée du Nord, Boyer disparaît de la scène après la chute de l'Empire. Depuis 1792 jusqu'en 1815, hormis les trois années passées en captivité, il n'a cessé de faire la guerre; ce fidèle serviteur de Napoléon, nommé baron de l'empire par lettres patentes du 1^{er} mai 1812, a mérité que son nom fût inscrit au côté nord de l'Arc de triomphe. La Restauration ne pouvait lui pardonner son attachement à l'Empereur. Placé de nouveau en non-activité le 1^{er} septembre 1815, réformé sans traitement

⁽¹⁾ Le 23 septembre 1801 — Archives de la Guerre, Section administrative, dossier Boyer.

⁽²⁾ 3 juillet 1806.

en avril 1816, il fut classé parmi les disponibles le 1^{er} avril 1820. C'est dans cette situation qu'il se trouvait lorsque le général Belliard obtint pour lui l'autorisation de passer pour dix ans au service du vice-roi d'Égypte ⁽¹⁾.

Boyer s'adjoignit comme second un camarade de son âge, le général Livron. Ce dernier n'avait point, il faut le reconnaître, un passé aussi net que celui de son chef. Lieutenant au régiment des carabiniers de Monsieur, le 25 août 1786, il avait émigré en septembre 1792. Pendant près de quinze ans on perdit sa trace. Ce n'est qu'en juin 1806 qu'on le voit reparaître comme capitaine d'état-major au service de Naples; il sert ensuite dans la garde du roi de Naples, s'attache à Murat, auquel il demeure fidèle jusqu'à sa chute ⁽²⁾. Ces états de service permettaient à Livron d'assurer qu'il possédait « quelque habitude de l'organisation des troupes, ayant été seul chargé à Naples de celle de la cavalerie pendant les deux dernières années de Murat ⁽³⁾ ». Mais ce sont moins, croyons-nous, ses

⁽¹⁾ La date de l'ordonnance royale est le 6 octobre 1824 (Archives de la Guerre, Section administrative, dossier Boyer). A l'avènement de Louis-Philippe, Boyer fut remis en activité et nommé commandant d'une division de l'armée d'Afrique (13 août 1830). Il commanda ensuite le territoire et la ville d'Oran (17 août 1831). Remis en disponibilité sur sa demande (28 février 1833), il devint inspecteur général de la Gendarmerie, membre du Comité consultatif de la Gendarmerie, fut admis dans la section de réserve le 15 août 1839 et retraité le 13 avril 1848. Il mourut à Lardy, près Étampes, le 11 juillet 1851.

⁽²⁾ A. G., dossier Livron. — Il fut retraité le 2 juillet 1817 comme maréchal de camp et admis par exception dans le cadre de l'État-Major général le 7 mars 1821.

⁽³⁾ A. G., dossier Livron. — Lettre de Livron au Ministre de la Guerre, 26 août 1824.

services militaires que sa connaissance de l'Égypte qui le désigna au choix du ministre. Le 5 février 1799, alors que Bonaparte, bloqué en Égypte, se trouvait depuis près de huit mois privé de nouvelles d'Europe, un brick ragusais entrait dans le port d'Alexandrie, monté par les citoyens Hamelin et Livron, propriétaires du chargement qui consistait en vin, vinaigre, draps, eau-de-vie, toutes provisions destinées à l'armée. Avidé de nouvelles, Bonaparte avait retardé de deux jours son départ pour la Syrie afin d'interroger lui-même les deux commerçants⁽¹⁾. Livron et son compagnon restèrent en Égypte. En juin 1799, ils sollicitèrent une mission pour laquelle Bonaparte leur promit l'aide de l'armée, et qui consistait à faire parvenir à Boulaq 600.000 ardebs de blé⁽²⁾. Daure, l'ordonnateur en chef de l'armée d'Égypte, constate, en effet, dans un certificat qu'il délivra ultérieurement à Livron⁽³⁾, que ce dernier « a fait les campagnes de 1799 et 1800 en Égypte et qu'il était à la tête d'un corps de mamelouks et de Grecs, chargé de protéger l'arrivage des grains de la Haute-Égypte au Caire et d'en accélérer la rentrée ». Aussi Livron ne manqua-t-il pas de faire valoir au ministre de la Guerre sa connaissance du pays qu'il avait parcouru depuis le Delta jusqu'aux cataractes, et cela sans doute décida de sa désignation. Le militaire, on le voit, était chez Livron doublé d'un commerçant⁽⁴⁾. Mohamed Aly, qui s'y connaissait en hommes, distingua bien vite ses apti-

(1) *Correspondance de Napoléon*, n^{os} 3936, 3944, 3952.

(2) *Correspondance de Napoléon*, n^o 4215.

(3) Le 17 mars 1817.

(4) Livron fut également pendant une certaine période fournisseur à l'armée d'Italie.

tudes, et au lieu de lui confier l'instruction de ses fellahs, il le chargea d'aller en Europe acheter du matériel pour son compte, et traiter de la construction de plusieurs frégates et bricks destinés à renforcer sa flotte. Par suite de cette désignation, ce fut un général de l'armée de terre qui eut l'étrange fortune de commencer d'équiper la marine du vice-roi.

En dehors du citoyen Livron, la mission militaire comprit huit membres : le colonel Gaudin, Adolphe et Paulin de Tarlé, le premier, chef de bataillon, le second, capitaine, tous deux neveux de l'ordonnateur en chef Daure, les capitaines Chenneville et Pujol, le lieutenant Ledieu, enfin un médecin et un chirurgien. La mission eut, dès le début, l'agrément de M. de Villèle, qui exerçait alors, sans en avoir le titre, les fonctions de premier ministre. Le roi Louis XVIII, mis au courant, approuva en entier le projet. Après des formalités nécessairement longues pour faire régulariser par le ministère de la Guerre la nouvelle situation des officiers, la mission quitta Marseille le 10 novembre 1824, et débarqua à Alexandrie le 24 du même mois.

C'est alors que commença entre le général Boyer et le général Belliard une importante correspondance, ébauchée dès avant le départ de France, correspondance dont nous reproduisons ici les pièces principales⁽¹⁾. A la parcourir, on s'aperçoit bien vite qu'elle n'est pas complète. Bien des lettres se sont égarées ou ont été perdues en cours de route; d'autres documents se sont sans doute éparpillés depuis un siècle avant de trouver aux Archives de la Guerre leur dernier asile. Mais c'est

⁽¹⁾ Cette correspondance se trouve aux Archives du Ministère de la Guerre, dans le carton Égypte, 1677.

là un mal inévitable. L'histoire est comme un miroir brisé dont on reconstitue avec peine les fragments, et il faut s'estimer heureux si l'image qu'il renvoie permet de se faire du passé une idée assez nette, assez distincte.

La carrière du général Belliard appartient à l'histoire⁽¹⁾; sans entrer dans le détail, bornons-nous à rappeler que Belliard fit la campagne d'Égypte avec Bonaparte, qu'il y conquist le grade de général de division, qu'il demeura dans le pays jusqu'au départ de l'armée française et prit une part importante aux négociations qui précédèrent l'évacuation. Ce sont là, assurément, des raisons suffisantes pour justifier l'intérêt que

⁽¹⁾ Augustin Daniel comte Belliard, pair de France, lieutenant général, né le 25 mai 1769 à Fontenay (Vendée), capitaine au 1^{er} bataillon de la Vendée le 8 décembre 1791, adjudant-général le 8 mars 1793, suspendu de son grade le 30 juillet 1793, sous prétexte qu'il n'était pas bon républicain, autorisé à servir comme volontaire aux frontières le 26 thermidor an II, remis en activité en qualité d'adjudant-général le 29 frimaire an III, général de brigade le 16 frimaire an V, nommé général de division par Bonaparte le 5 floréal an VIII, et successivement commandant la 24^e division militaire (an X), chef d'état-major de la réserve de cavalerie (an XIII), chef d'état-major de l'armée d'Espagne (1808), commandant de la province de la Nouvelle-Castille et gouverneur de Madrid en 1809, chef d'état-major de l'armée du Centre en 1810, disponible le 1^{er} octobre 1811, commandant la 9^e division du corps d'observation de l'Elbe en décembre 1811, chef d'état-major du corps de réserve de cavalerie en juillet 1812, colonel général des cuirassiers en décembre 1812, aide-major général de la Grande Armée en juin 1813, premier inspecteur général des cuirassiers en juillet 1814, chef d'état-major général de l'armée sous les ordres du duc de Berry le 16 mars 1815, commandant en chef les 3^e et 4^e divisions militaires le 9 juin 1815, en non-activité à la rentrée du Roi en 1815, disponible dans le cadre d'organisation de l'État-Major général le 30 décembre 1818. Envoyé à Bruxelles pour l'organisation et l'inspection de l'infanterie de l'armée belge le 4 septembre 1831. Mort à Bruxelles en janvier 1832.

ne cessa de porter à l'Égypte cet homme honnête, à l'esprit ouvert et curieux. Avant son départ, Boyer reçut de Belliard les conseils que lui dictaient son expérience et sa connaissance de l'Orient⁽¹⁾. En dépit des dénégations du ministre des Affaires étrangères⁽²⁾, il est à peu près certain que le général Boyer reçut également de M. de Villèle des instructions sur l'attitude à adopter, au regard du Pacha, dans la grande question de l'émancipation de l'Égypte. Après le départ de la mission, Belliard entretint une correspondance suivie avec son chef. Les lettres qu'il adresse alors à Boyer sont destinées à nourrir son action auprès du Pacha : elles ont trait à la situation particulière de l'Égypte et à la conduite qu'elle doit tenir dans le conflit qui met aux prises la Sublime Porte et les Grecs insurgés. L'Égypte, déclare Belliard, de par sa situation géographique, de par les forces que le Pacha est en train de se créer, se trouvera d'ici peu en mesure de s'émanciper de l'autorité de Constantinople. Pour assurer son indépendance, toutefois, l'aide d'une grande puissance lui est nécessaire. Cette puissance ne peut être que la France, car seule la France peut avoir, à l'égard de l'Égypte, une politique désintéressée. Cette politique, d'ailleurs, ne portera ses fruits que si Mohamed Aly s'abstient de certains actes de nature à en compromettre le succès. On prête au Pacha le projet de conquérir la Morée : « Cette opération, déclare Belliard, serait dans le sens inverse de ses intérêts. . . . Ce serait pour lui une idée fausse et funeste. . . . Car dès lors il se trouverait en point de contact avec les premières puissances de l'Europe, et en débat avec elles sur un terrain où elles arriveraient avec plus d'avantage que le Pacha

⁽¹⁾ Pièces I et II. — ⁽²⁾ Pièce III.

lui-même. » Si le Pacha convoite une partie de la Grèce, il ne doit songer qu'à l'île de Candie, mais son véritable champ d'action, c'est l'Égypte elle-même, avec les immenses possibilités qu'ouvrira le progrès de la civilisation dans ce pays⁽¹⁾.

Puis, à mesure que les mois s'écoulent, que la résistance des Grecs s'affirme, que les sympathies à leur égard grandissent chez les principales nations de l'Europe et que les gouvernements paraissent se mettre d'accord pour intervenir en vue de mettre fin au conflit, les avertissements de Belliard se font plus nets, les conseils plus pressants : « Jamais, affirme-t-il, les puissances ne consentiront à ce que les rênes du gouvernement en Morée soient confiées aux mains de Méhémet-Aly. . . . Le but de la Porte, en lançant le Pacha sur la Morée, est de faire dépenser en pure perte au vice-roi ses trésors, ses troupes, sa population, pour affaiblir et annuler même sa puissance. . . . La guerre contre les Grecs est impolitique de la part du vice-roi; elle est dangereuse; elle ruine ses États, elle le ruine sans espérance de compensation. . . . Au lieu d'envoyer en Grèce tous ses moyens et de les enfouir dans un pays qui ne lui restera jamais, et où l'on cherche à creuser le tombeau de sa gloire, le vice-roi doit s'occuper, et très sérieusement, de fortifier ses frontières, de s'organiser une bonne et nombreuse armée, de réparer ses places maritimes, de construire des forts, des casernes fortifiées, d'établir des postes retranchés, des blockhaus, sur ses lignes de communication des côtes à la capitale et de la capitale avec les pays déjà conquis. Il faut créer de grands établissements militaires et chercher par tous les moyens possibles à se mettre

(1) Pièce XIII.

en mesure contre toutes les tentatives et toutes les ambitions. C'est chez lui que Méhémet-Ali doit se rendre formidable. Il a de vastes champs pour étendre sa puissance : la Syrie, l'Afrique, l'Asie sont des théâtres dignes de sa gloire.⁽¹⁾ »

Nous voici parvenus aux premiers jours de l'année 1826. De grands événements se préparent. Le tzar Alexandre vient de mourir; son successeur Nicolas est monté sur le trône, bien résolu à rompre avec la manière de son prédécesseur. Bientôt un ultimatum part à l'adresse du Divan : c'est la guerre imminente entre la Porte et la Russie. Que doit faire le vice-roi en cette circonstance? Faire rentrer son armée dans ses États, car tout le poids de la guerre en Morée va peser sur lui. Loin de poursuivre une tâche impossible, « le vice-roi, déclare Belliard, doit chercher à faire un traité secret d'amitié et de bonne intelligence avec les Grecs, s'il trouve avec qui traiter. Méhémet-Ali ayant réuni chez lui tous ses moyens, se fortifiera en Égypte, en Asie, en Afrique; il occupera la Syrie, avec laquelle il doit entretenir des intelligences : c'est un pays essentiel à mettre sous sa domination; il suivra les événements de la guerre, et si, comme tout porte à le croire, ils sont contraires à la Porte, en homme habile il saura en profiter et il achèvera de se rendre indépendant de fait, si ce n'est de droit⁽²⁾. »

Le 4 avril 1826 était signé à Saint-Pétersbourg, entre l'Angleterre et la Russie, un acte qui reconnaissait dans la Grèce nouvelle une nation. Le 24 du même mois partait de Paris une lettre pressante à l'adresse de Boyer, mais destinée en réalité au Pacha : « Le vice-roi, écrivait Belliard, n'a pas un instant

⁽¹⁾ Pièce XXXVI. — ⁽²⁾ Pièce XLI.

à perdre pour retirer ses troupes de la Morée, s'il veut sauver son armée et peut-être se sauver lui-même. . . . Faites bien comprendre au vice-roi ses véritables intérêts, ceux de son pays, ceux de sa gloire. . . . Paix et amitié avec la Grèce, concentration de toutes ses forces dans ses États ⁽¹⁾. . . . » Enfin l'avertissement suprême : « Il faut évacuer la Morée, il faut faire le plus tôt possible de bonne grâce ce qu'on exigera peut-être bientôt par la force. . . . ⁽²⁾ ».

Toutes ces lettres, si visiblement dictées par l'intérêt que lui inspire le sort de l'Égypte, Belliard prend soin de rappeler à Boyer qu'elles ont été lues et approuvées en haut lieu. « Tout ce qui est contenu dans ma correspondance depuis que vous êtes en Égypte, affirme-t-il, tout ce que vous avez trouvé dans mes dernières lettres, auxquelles je vous renvoie, comme dans celle-ci, et relatif tant à la politique européenne qu'aux intérêts communs et réciproques de l'Égypte et de la Grèce, est partagé et approuvé par les personnes que vous connaissez ⁽³⁾. » Ces personnes, qui ne sont pas nommées ici, nous les connaissons, car c'est auprès de Villèle que Belliard allait chercher le mot d'ordre ⁽³⁾.

Nous ne pouvons donc pas douter, en lisant cette correspondance, que le premier ministre de Charles X n'ait essayé dès l'année 1825, et d'une manière plus pressante encore en 1826, de détourner Mohamed Aly de prêter en Grèce son appui à la Sublime Porte. Non pas que Villèle désirât la défaite des Turcs ; sa politique, on le sait, était favorable à la Grèce, sans être pour cela hostile à la Turquie. En promettant à Canning de ne pas laisser écraser les Grecs, Villèle se flattait, en effet,

(1) Pièce XLII. — (2) Pièce XLV. — (3) Pièce L.

comme le ministre anglais, de n'avoir pas à recourir à des mesures énergiques contre les Turcs, et il pensait évidemment que le meilleur moyen d'atteindre son but serait d'obtenir par la persuasion le retrait des troupes du vice-roi, qui seules donnaient en Morée de la vigueur à la répression. Cette politique devait durer jusqu'à l'heure où tonna le canon de Navarin. On la retrouve en vigueur au mois de mai de l'année 1827 avec l'amiral de Rigny⁽¹⁾. Elle paraît d'ailleurs avoir été une conception personnelle du Roi et de Villèle. M. de Damas, qui dirigeait le département des Affaires étrangères et qui, selon le mot d'un de ses agents, « n'y était que de la main »⁽²⁾, semble bien avoir été tenu à l'écart des confidences et des ouvertures qui furent ainsi faites à Mohamed Aly. On s'expliquerait mal, dans le cas contraire, que le consul général Drovetti n'ait jamais reçu d'instructions à l'effet de s'y associer; la stupéfaction marquée par ce dernier, lorsqu'il apprit qu'une lettre du général Belliard avait été communiquée au Pacha pour l'inviter à retirer ses troupes de la Morée et à les jeter sur la Syrie, montre bien qu'il ne fut avisé de rien⁽³⁾.

⁽¹⁾ Cf. JURIEN DE LA GRAVIÈRE, *La station du Levant*. Faisant allusion à la médiation que les puissances européennes allaient proposer et peut-être imposer au Divan : « Je n'ai pas dissimulé au Pacha d'Égypte, écrivait l'amiral de Rigny, qu'on pourrait bien en effet en venir là; faisant observer que le Gouvernement français, s'il consentait à entrer dans une telle combinaison, y verrait surtout l'avantage de ne pas laisser plus longtemps Méhémet-Ali s'épuiser dans une guerre dont il supportait tout le fardeau sans en retirer aucun avantage ».

⁽²⁾ Cité par Émile BOURGEOIS, *Manuel historique de politique étrangère*, t. 2, p. 750.

⁽³⁾ Drovetti au Ministre, 7 août 1826. « La mauvaise humeur du Pacha fut encore augmentée récemment par une communication que lui fit le général,

Ces communications, ces conseils qui lui étaient ainsi transmis sous main, influencèrent-ils du moins la conduite du Pacha? S'ils n'amenèrent pas le rappel des troupes d'Ibrahim, souhaité par Villèle, ils n'en eurent pas moins un effet certain sur les décisions de Mohamed Aly. « De la confiance que le général Boyer a faite au Pacha, écrit Drovetti dans une dépêche qu'il adresse au ministre le 26 août 1826, est résultée une sorte d'inertie dans les opérations. L'escadre égyptienne, dont le départ semblait très prochain, a ralenti ses préparatifs » — « Les communications que M. Boyer avait faites à Méhémet-Ali d'après une lettre du général Belliard, reprend Drovetti le 18 septembre, paraissent avoir produit une forte impression sur Son Altesse. Elle est arrivée du Caire, il y a peu de jours, et se dispose à expédier son escadre pour porter des vivres et de l'argent en Morée, mais avec ordre de revenir sans entreprendre aucune opération contre les insurgés; il sera, en même temps, prescrit à Ibrahim Pacha de se tenir simplement sur la défensive et d'attendre ainsi l'issue des événements ⁽¹⁾. » On ne peut guère douter, en lisant ces lignes, que la politique suggérée par l'entremise de Belliard n'ait, dans une certaine mesure, porté ses fruits, et sous ce rapport, la correspondance que nous publions apporte une contribution utile à l'histoire de la guerre de l'Indépendance hellénique.

Mais son intérêt essentiel réside dans le tableau que le gé-

avec assez peu de discrétion et de ménagements, relativement à l'accord de toutes les puissances pour soutenir la cause des Grecs auprès de la Porte, accord dont la Légation m'a informé avec injonction expresse de le tenir secret, tandis qu'on l'avait écrit de Paris à M. Boyer »

⁽¹⁾ A. E. Carton Alexandrie.

néral Boyer nous trace du vice-roi et de son pays. Renseignements sur l'Égypte, sur son état politique et social, données précises sur l'effectif de l'armée, sur l'état de l'industrie et du commerce, toutes ces choses se trouvent dans le récit de ce témoin oculaire généralement bien informé, au verbe parfois dru, toujours sincère. Boyer avait été courtoisement accueilli à son arrivée, les intentions bien prononcées du Pacha étant qu'il fût traité avec distinction et considéré par toutes les autorités du pays. Parmi ces dernières, deux surtout se distinguèrent par leur accueil particulièrement gracieux : ce furent le Defterdar Bey, gendre du Pacha, et Toussoun Bey, neveu du vice-roi. « L'un et l'autre, écrit Boyer, venaient fréquemment chez moi et s'entretenaient d'histoire, de nos guerres, de nos arts, des peuples civilisés de l'Europe, et déploraient l'ignorance des Orientaux ⁽¹⁾. » Il n'en fut pas de même, il est vrai, avec tous ; il y avait tant de susceptibilités à vaincre pour faire accepter par ces Turcs à l'âme fière l'autorité d'un étranger ! Mais les froissements qu'en éprouva Boyer furent adoucis par l'intérêt et l'estime que le vice-roi portait au chef de la mission et qui ne se démentirent pas un instant au cours de son séjour en Égypte.

La personnalité même de Mohamed Aly anime d'un bout à l'autre cette correspondance. Lors de sa première rencontre avec le vice-roi à Alexandrie, Boyer est séduit, fasciné par cette vigoureuse personnalité. « Le vice-roi est un homme de génie, écrit-il ; sa conversation est sentencieuse ; ses pensées sont énoncées avec une facilité surprenante. Il raisonne des intérêts des puissances avec clarté ; il sait que ses États actuels doivent

(1) Lettre reproduite dans les mémoires du général Belliard, t. 3, p. 319.

jouer un rôle. Il dit : « Je veux faire de grandes améliorations, fonder d'utiles institutions, avoir une armée nationale, seule source et base d'une puissance durable et solide »⁽¹⁾ » La confiance que le vice-roi témoigne au général a sa source dans l'amitié qu'il porte à la France. « La France, déclare Mohamed Aly, est notre seule et véritable amie; je veux être la colonie de son commerce, et c'est à la haute opinion que j'ai de cette brave, glorieuse et immortelle nation que j'ai voulu vous avoir près de moi » Boyer porte le titre de général français : « Gardez-le parmi les miens; vous n'en aurez pas d'autre; il est trop beau pour vous pour l'échanger contre une dénomination turque »⁽¹⁾.

Le rôle de la mission militaire est tout simple : le Pacha le trace à son chef en quelques mots; il s'agit d'organiser ses armées à la française. « Je ne veux, ajoute-t-il, parmi mes troupes d'autre tactique que celle de cette admirable et grande nation. Ce pays-ci est encore plein des grands souvenirs de votre gloire. Secondez-moi et nous ferons de grandes choses⁽²⁾. » De grandes choses! Elles ont pris naissance, en effet, dans l'esprit du Pacha et s'y déroulent en une admirable fresque à mesure que les événements le portent et le poussent. « Je suis l'homme du jour dans tout l'Empire ottoman, confie-t-il un jour à Boyer. J'ai rendu aux vrais croyants la Ville sainte; j'ai porté mes armes victorieuses là où la puissance du Grand Seigneur n'était pas même connue de nom, là où les peuples ignoraient encore l'usage de la poudre à canon. Mon bras droit, mon fils Ibrahim, va conquérir la Morée; aussitôt cette entreprise couronnée de succès, je le rappellerai, je remettrai le pays entre

(1) Pièce V. — (2) Pièce VI.

les mains de son légitime maître, le Grand Seigneur. Je rappellerai mes troupes, je lèverai des conscriptions, je compléterai mes régiments et m'emparerai des pachaliks de Damas et d'Acre. Les deux titulaires actuels me sont dévoués, me doivent même leur existence, et je les aurai toujours dans mes intérêts. Les peuples du Liban me fourniront des levées d'hommes; j'organiserai une grande armée et ne m'arrêterai que sur les bords du Tigre et de l'Euphrate; j'observerai de là l'effet qu'aura produit cette levée d'armes; j'ai de l'argent pour ouvrir toutes les portes; j'en ai pour gagner tous les pachas; je suis appelé à sauver l'Empire ottoman; mon nom et ma réputation valent des armées; enfin le sabre m'a mis la puissance en main, je lui serais ingrat si je ne continuais pas à m'en servir pour la gloire et pour sauver l'empire de sa ruine⁽¹⁾. » Paroles d'une portée immense, paroles prophétiques, et qui répondent comme un écho à celles que prononçait quelques années plus tôt, lorsqu'il se reprenait au mirage de sa propre vie, l'illustre proscrit de Sainte-Hélène.

De la persévérance et de l'indomptable volonté du vice-roi, il n'est peut-être pas de meilleur exemple que sa conduite à l'égard de la marine égyptienne. Comme des bruits sinistres couraient sur le sort de la flotte qui portait Ibrahim en Morée : « Je sais bien, dit le vice-roi, que je ferai des pertes, mais enfin, puisque je n'avais pas de marine, pour en avoir, je ne pouvais pas en former dans les sables des Pyramides; à force de pertes, je finirai par en avoir une et alors je braverai les Grecs et les vaincrai⁽²⁾ ». Le 10 août 1825, un brûlot monté par Kanaris tente d'incendier dans le port même d'Alexandrie la

(1) Pièce XXIX. — (2) Pièce IV.

flotte égyptienne; le vice-roi, outré de cette insolence, monte sur une frégate, appelle quelques bâtiments légers, prend le large et bat la mer pendant dix jours, dans l'espoir de punir cette insulte⁽¹⁾. Il se trouva des hommes pour blâmer cette expédition, arguant qu'un chef d'État ne doit pas ainsi exposer sa personne. Le reproche n'est pas sans fondement; mais nul exemple ne fait mieux ressortir l'âme indomptable de Mohamed Aly et nul événement ne lui fait plus d'honneur en ce qu'il montra ce jour-là qu'il était véritablement un chef.

Et comme l'activité du vice-roi s'exerçait de pareille façon et d'une manière incessante dans tous les domaines, qu'il s'agît de guerre, de navigation, de finances ou de commerce, il n'est point étonnant que ceux qui l'approchaient aient fini par reconnaître en lui un type supérieur d'humanité. « A entendre le vice-roi, écrivait Boyer, il me semble voir l'Éternel et le Tout-Puissant disposant des éléments pour les pétrir⁽²⁾. » C'est là sans doute le jugement que portera la postérité, à mesure que les documents qui renferment l'histoire si passionnante de cette époque seront mieux connus et que de leur étude approfondie sortira enfin, dans tous ses détails, la véritable histoire du règne de Mohamed Aly.

⁽¹⁾ Pièces XXIV et XXV. — ⁽²⁾ Pièce XV.

CORRESPONDANCE

DES GÉNÉRAUX BELLIARD ET BOYER.

I. — BELLIARD À BOYER.

5 septembre 1824.

Je croyais vous porter moi-même les papiers que vous m'avez fait remettre à Plombières, mais les eaux de ce pays ne m'ayant pas soulagé, je suis à Bourbonne pour une saison, et je crains d'être privé du plaisir de vous voir et de vous embrasser avant votre départ. Je vous renvoie les papiers et vous remercie. Je pense que vous les avez communiqués à M. de Villèle.

Vous allez courir une carrière brillante sans doute, mais épineuse. Votre établissement en Égypte est d'un grand intérêt pour la France. Cette circonstance, à laquelle je suis heureux d'avoir contribué, doit être très importante pour les deux pays.

Votre position sera difficile, mais vos moyens, votre esprit, la connaissance du pays, du caractère et du langage des habitants vous feront triompher de toutes les difficultés. . . . Il faut beaucoup de sagesse, de réserve et de discrétion de votre part, et aussi des officiers que vous emmenez avec vous.

En arrivant vous devez paraître entièrement détaché de la France; étant dévoué au vice-roi que vous servirez en homme d'honneur, j'en suis assuré; vous l'avez juré, je l'ai promis, c'est votre habitude. Évitez d'effaroucher les alentours du

vice-roi et le Pacha lui-même. Youssef Boghos, M. Salt⁽¹⁾ et tous les représentants des puissances étrangères vous verront avec surprise, avec jalousie et même avec inquiétude, auprès du Pacha. Pour les tranquilliser, vous devez n'être qu'un militaire désintéressé et tout à fait étranger à la politique, qu'un homme de guerre appelé momentanément pour l'organisation d'une armée et des moyens de défense du pays, avoir l'air de n'être en Égypte que comme y serait un officier anglais, autrichien ou russe ayant le même talent et la même expérience. Tout changerait, tout serait compromis, hommes et choses, si vous annonciez des vues, ou si même on pouvait vous en soupçonner. La chose à laquelle vous vous attacherez sûrement le plus, parce que vous aurez toujours en vue l'intérêt de votre pays, sera de mettre à profit les occasions qui ne peuvent manquer de se présenter, pour empêcher que les adversaires adjugent à leur profit la succession vacante, le cas échéant.

Je pense au surplus que M. de Villèle, qui a mis tant de bienveillance et de bonne volonté dans cette affaire, aura causé à fond avec vous sur ce dernier point, qu'il ne m'appartient pas de traiter plus longuement.

Vos jeunes gens doivent avoir une grande circonspection, une grande discrétion, et dans leur conduite et dans leurs conversations. Les Turcs, vous le savez, sont soupçonneux et jaloux, ils lisent sur votre physionomie ce qui se passe dans votre âme. Vous aurez bien des préjugés à vaincre; il faut donc, de la part de tous, beaucoup de sagesse, beaucoup de réserve.

Voilà, mon cher général, les réflexions que me fait faire mon attachement pour vous. Soyez heureux.

⁽¹⁾ Consul général d'Angleterre.

Il serait bien, je crois, que vous portassiez au Pacha tous les documents militaires qui peuvent lui être utiles et que le dépôt de la Guerre fournirait. M. de Villèle, qui a vu, pris et traité cette affaire d'une manière si franche et si honorable, peut tout dans sa position. Vous devriez lui en parler : peut-être voudra-t-on d'abord que le Pacha en fasse la demande. . . . Vous avez sûrement fait provision de livres d'instruction de cavalerie, d'infanterie, d'artillerie et de fortifications.

Adieu, mon cher général, je vous désire à tous bon voyage, santé et bonheur.

II. — BELLIARD À BOYER.

29 octobre 1824.

La grande question d'émancipation⁽¹⁾ ne peut être traitée que verbalement en tête à tête et avec la plus grande circonspection. L'entreprise peut et ne doit jamais avoir lieu qu'avec la presque certitude de réussir, et avec l'appui soit patent, soit secret d'une puissance forte, de la France; je le répète, c'est une question du plus haut intérêt et qui ne peut être trop mûrie.

Vous ne devez avoir de correspondance que pour vos intérêts et affections de famille, avec vos gens d'affaires, et des lettres que tout le monde puisse lire. Si les besoins du Pacha exigent que vous écriviez en France, il faut le faire à une personne désignée et adoptée par le Pacha et lui communiquer vos lettres. La franchise que vous mettrez dans toute votre conduite doit faire la confiance du Pacha, et vous la conserver. Tous les

⁽¹⁾ Il s'agit ici de l'émancipation de l'Égypte.

officiers que vous emmenez avec vous doivent user de la même discrétion.

Beaucoup d'officiers étrangers sont établis en Égypte⁽¹⁾. Vous leur devez appui, protection, mais vous aurez aussi besoin d'exercer sûrement sur eux une grande surveillance, gagner leur confiance, ramener au bien par la douceur et les conseils ceux qui pourraient se mal conduire. S'ils ont de bons sentiments, c'est un moyen infailible. Renvoyez, en les traitant le moins mal possible, ceux qui s'écarteront des routes de l'honneur

Je ne peux trop vous recommander de maintenir l'union et la bonne intelligence entre tous. Vous serez le point de contact entre les Français et les étrangers. La justice et la vérité réussissent partout.

Vos rapports avec le consulat français ne doivent être que de politesse ou d'amitié, ou pour les intérêts du Pacha.

Vous avez vu la lettre du médecin; servez-vous de ce qu'elle contient pour votre gouverne. La jalousie, la haine font que souvent on s'écarte de la vérité. Étudiez bien les hommes avant de vous prononcer. Les intérêts du pays que vous allez habiter sont selon moi tellement liés avec le nôtre que bien servir l'un c'est les servir tous les deux.

⁽¹⁾ D'après une note du général Livron, datée du 12 octobre 1825, les officiers étrangers au service du vice-roi d'Égypte comprenaient, outre les Français :

Espagnols : 1 colonel, 1 lieutenant-colonel, 1 capitaine, 1 lieutenant.

Napolitains : 2 capitaines, 1 ingénieur-géographe, 1 lieutenant et 1 sous-lieutenant.

Piémontais : 2 colonels, 12 capitaines, 1 lieutenant, 1 sergent-major.

III. — LE MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

À M. DROVETTI, CONSUL DE FRANCE À ALEXANDRIE.

Paris, 8 novembre 1824.

M. le lieutenant général Boyer et M. le marquis de Livron, maréchal de camp, sont sur le point de se rendre en Égypte, ainsi que quelques autres officiers français, pour prendre du service dans l'armée du Pacha. Ils en ont prévenu le Gouvernement de Sa Majesté et lui ont demandé ses instructions; mais le Gouvernement n'a voulu prendre aucune part, même verbale, à leur projet; il a montré l'indifférence la plus complète à l'avis qu'ils lui en ont donné, et il s'est contenté de ne pas s'y opposer, les laissant absolument maîtres de faire ce que bon leur semblerait. Il leur a seulement exprimé l'espérance qu'ils se conduiraient de manière à faire honneur au nom français.

Il importe, Monsieur, que vous vous pénétriez bien de cette situation des choses, afin que vous ne vous laissiez pas entraîner par les récits ou les sollicitations de MM. Boyer et de Livron à des démarches contraires aux intentions du Gouvernement. Vous pourrez admettre chez vous ces officiers généraux ainsi que ceux qui les accompagnent; vous pourrez même, comme ils en ont exprimé le désir, recevoir les informations soit verbales, soit écrites qu'ils vous communiqueront; vous pourrez enfin leur donner, tant dans leur intérêt particulier que dans celui de l'honneur national, les conseils que vous croirez nécessaires à la bonne direction de leur conduite, mais vous éviterez avec le plus grand soin, dans les diverses relations qui s'établiront entre eux et vous, et qui ne doivent avoir pour base que

la bienveillance et l'union naturelles entre compatriotes, tout ce qui pourrait avoir un caractère officiel. Vous démentirez même au besoin les bruits qui pourraient se répandre, soit par MM. Boyer et Livron, soit par d'autres, et qui tendraient à représenter leur entreprise comme encouragée le moins du monde par le Gouvernement de Sa Majesté. Le Pacha ne saurait s'offenser de vos déclarations à ce sujet, puisque la faculté que nous laissons à des sujets français d'entrer à son service est, seule, une preuve de nos bons sentiments pour lui. Je vous recommande encore, Monsieur, dans l'échange de renseignements et d'avis qui aura lieu entre vous et ces officiers, de conserver toujours une certaine réserve, attendu qu'ils paraissent avoir peu de discrétion. Ils ont généralement répandu ici, par exemple, qu'ils allaient en Égypte pour aider le Pacha à se déclarer et se rendre indépendant de la Porte. Vous sentez, Monsieur, combien de pareils discours commandent au Gouvernement du Roi et à tous ses agents d'user de circonspection à leur égard.

IV. — BOYER À BELLIARD.

Alexandrie, 26 novembre 1824.

MON CHER GÉNÉRAL,

Me voici enfin rendu à ma destination, après douze jours d'une heureuse navigation. Nous sommes tous arrivés bien portants. J'ai déjà vu deux fois le Pacha, qui est ici depuis juillet dernier. J'en ai été reçu seul d'abord et le lendemain je lui ai présenté tous mes officiers. Dans ma première entrevue, le Pacha m'a accueilli avec beaucoup de bienveillance et la plus

grande bonté. Il m'a dit qu'il allait m'investir de toute son autorité pour lui organiser ses armées; il m'a beaucoup questionné sur les grandes nouvelles d'Europe, sur ce qu'on pensait des Grecs et de la Turquie. Vous connaissez à cet égard ma pensée; elle ne lui a pas déplu, puisqu'il l'a approuvée en me recommandant d'y rester invariablement attaché. Sa flotte n'a pas éprouvé les revers qu'on a publiés en Europe, l'armée navale du Pacha n'a éprouvé aucune perte en bâtiments; elle y a gagné, m'a-t-il dit, d'avoir vu les Grecs et d'avoir évité leurs brûlots. « Je sais bien, dit-il, que je ferai des pertes, mais enfin, puisque je n'avais pas de marine, pour en avoir, je ne pouvais pas en former dans les sables des Pyramides; à force de pertes, je finirai par en avoir une, et alors je braverai les Grecs et les vaincrai. » Après cette conversation, qui était de tout cœur, nous en sommes venus à nos intérêts. Je lui ai parlé pour Livron; il a reçu la première communication avec un sentiment qui semblait ne pas l'accueillir, « mais, m'a-t-il dit, à ta considération et à la confiance que tu m'inspires et que je veux t'accorder, je consens à le voir servir sous tes ordres. Mais que dans la situation où tu vas entrer, il n'y ait que toi de chef, que tous sous tes ordres travaillent à m'organiser mon armée. Je t'investis de mes pouvoirs, utilise-les pour le bien de mon service, et en toute situation je vous honorerai et protégerai de toute mon autorité. Demain tu me présenteras tous ces messieurs. . . . »

L'armée de débarquement du Pacha s'est réfugiée en Candie, où tout obéit à l'autorité du Pacha. Les Grecs n'en occupent plus un seul point militaire; ils y sont tous soumis et y sont protégés aussi bien qu'en Égypte.

Le Pacha a causé avec moi en particulier pendant deux

heures. Il désirerait bien avoir des nouvelles d'Europe, autres que celles des journaux. Je suis chargé de sa part de vous prier de m'adresser tous les mois, par les bâtiments qui partent en grand nombre de Marseille, un petit rapport sommaire sur la politique des États et surtout sur l'opinion de la guerre des Grecs avec les Osmanlis. Il m'a dit à cet égard : « L'intérêt bien raisonné de la France doit être en notre faveur; l'Archipel et les rives de l'empire ottoman forment ensemble une colonie que la France a de tout temps exploitée; qu'elle fasse en sorte de ne pas la perdre, toutes ses vues doivent aboutir à ce résultat, et jamais la Porte ne mettra bas les armes devant des rebelles. J'aime et je vénère le roi de France, j'aime et j'estime les Français, voilà pourquoi je te possède au milieu des miens. »

Je vais faire partir Livron pour le Caire avec mes officiers, je resterai ici quelques jours de plus pour conférer avec le Pacha sur nos affaires et les siennes.

Il veut des artilleurs, des ouvriers, des officiers d'artillerie à pied, à cheval, un officier supérieur d'artillerie, mais avant de vous rien écrire de positif à cet égard, je veux avoir ses ordres et alors vous les connaîtrez sans réserve et pourrez agir en conséquence près du ministre de Sa Majesté.

Je crois, mon cher général, que vous pouvez donner connaissance de cette lettre à S. E. M. de Villèle. Je laisse cela à votre discrétion, ma première vous mettra au courant de notre position.

V. — BOYER À BELLIARD.

30 novembre 1824.

. Depuis le 24, jour de mon arrivée, jusqu'aujourd'hui, j'ai journellement vu S. A. le Vice-Roi et pris ses ordres relatifs

à notre affaire. Demain 1^{er} décembre nous partons tous pour le Caire, où nous allons nous mettre à la besogne. Pendant le peu de jours que je suis resté ici, j'ai été à même de prendre une ébauche de l'aspect administratif et d'organisation du pays et je vais vous la tracer la plus rapidement possible.

ALEXANDRIE. — Ses fortifications sont en bon état. Des forts flanquent le Port-Vieux et en défendent le débarquement. L'enceinte des Arabes est complète; toutes ces tours, qui jadis étaient élevées, sont aujourd'hui rasées à hauteur des ouvrages d'enceinte et forment autant de bastions qui s'entendent avec les autres ouvrages.

Les troupes qui sont ici en garnison sont à la française. Il y a peu d'instruction, parce que les moyens ont manqué jusqu'aujourd'hui, que les instructeurs, la plupart aventuriers, n'ont pas rendu les services que l'on espérait en tirer, mais je vais débrouiller ce chaos. L'organisation des troupes qui existent est bonne; elle est basée sur la nôtre textuellement. Le soldat, qui est fellah, est docile et tout porte à croire que dans quinze mois le pays aura, sous le rapport du personnel militaire, un aspect respectable.

L'intention du vice-roi est de porter ses armées de terre à 60.000 hommes; c'est un homme de génie; sa conversation est sententieuse; ses pensées sont énoncées avec une facilité surprenante. Il raisonne des intérêts des puissances avec clarté; il sait que ses États actuels doivent jouer un rôle. Il dit : « Je veux faire de grandes améliorations, fonder d'utiles institutions, avoir une armée nationale, seule source et base d'une puissance durable et solide; en un mot, à ma mort, je veux laisser à mon fils le principe de la civilisation introduit et bien protégé dans

mes États; il dépendra de lui de suivre mon plan et de le développer; il y est attaché; il sait qu'il doit en résulter un grand bien-être pour le pays et que sa réputation en suivra.»

INDUSTRIE. — Elle commence à se développer dans ce pays d'une manière alarmante pour la France et pour l'Europe. Les conjectures se dissipent quand on voit que, depuis deux ans, il y a verreries, filatures de coton, de lin, raffineries, fonderies, poudreries, en un mot des établissements qui prospèrent et contrarient déjà les produits des manufactures d'Europe. Ces établissements sont dus au génie de l'homme qui gouverne ce pays et plus particulièrement encore aux espèces de contrariétés qu'il a éprouvées dans les demandes qui ont été faites précédemment aux établissements, demandes qui ont été les unes éludées, d'autres contrariées et tellement ajournées que, la patience épuisée, le vice-roi a pensé qu'il valait mieux établir chez lui que d'aller chercher ailleurs. Ses intentions sont même d'établir des arsenaux à l'instar de nos grandes manufactures d'armes de Saint-Étienne. Les ouvriers ne lui manqueront pas, car il a déjà des ateliers composés de 200 ouvriers européens en tout genre de mécanique. Ces chefs ouvriers en ont beaucoup du pays à leurs ordres; ces derniers se forment tous les jours et acquièrent nos connaissances mécaniques; ils réussissent d'une manière étonnante, et qui peut ne pas prévoir que lorsqu'ils seront perfectionnés, ils ne nous remercieront pas de leur avoir appris ce qui leur manquait de savoir.

L'AGRICULTURE. — Malgré tout ce que l'on dit sur le Pacha, qu'il exerce à lui seul le monopole de tout le commerce du pays, qu'il est le seul négociant de l'Égypte, qu'enfin tous les

produits du sol sont versés dans ses dépôts et magasins, il n'en est pas moins constant que jamais le peuple égyptien n'a été plus protégé, que les avanies ne pèsent plus sur lui, que ses revenus lui sont connus, que ses impositions sont acquittées facilement, que les canaux sont mieux entendus et entretenus que jamais depuis que les Arabes sont les maîtres du pays, que des branches nouvelles et perfectionnées de culture augmentent sa richesse, que les cotons seront d'ici à quatre ans portés de 400.000 quintaux qu'ils rendent aujourd'hui à 2.000.000; que l'indigo est d'aussi belle qualité que celui de l'Inde, le Pacha ayant fait venir quarante familles d'indigotiers du Bengale, que les vers à soie prospèrent, qu'en un mot, tout prend ici un essor magique et qui promet des résultats immenses. Cette méthode du vice-roi d'être le seul négociant de son pays est le résultat nécessaire de sa méthode administrative. Il perçoit toutes ses contributions en nature; donc il faut bien que ses revenus soient exportés par ses soins; les plus grands économistes de l'Europe ont toujours avancé que le peuple le plus heureux serait celui qui acquitterait ses impôts en denrées; or, le Pacha, qui probablement ignore les ouvrages écrits à cet égard, est le créateur aujourd'hui d'un système tant vanté et si recommandé.

Il en résulte que si le gouvernement pèse tout cet exposé dans l'intérêt de la France, la France à elle seule doit faire le commerce de l'Égypte. Il y a quatre ans, à peine 20 bâtiments français venaient faire des chargements dans le port. Aujourd'hui 200 bâtiments français le fréquentent et le mouvement du port d'Alexandrie présente annuellement un nombre de 7 à 800 bâtiments de toutes nations qui y viennent décharger et charger pour le compte du commerce de l'Europe.

Je vous ai marqué par ma première lettre que j'avais été très

bien reçu; journellement je reçois de nouvelles preuves de la bienveillance de Son Altesse. Les choses flatteuses qu'il me dit ne peuvent se répéter, mais ce qu'il m'est bien agréable de vous faire savoir, c'est que les intentions du Pacha sont toutes des plus obligeantes et bienveillantes pour la France. Il a du roi et de ses ministres la plus haute opinion : « La France est notre seule et véritable amie; je veux être la colonie de son commerce et c'est à cette haute opinion que j'ai de cette brave, glorieuse et immortelle nation, que j'ai voulu vous avoir près de moi; je ne demandais pas deux généraux, mais vous avez permis à votre camarade de vous accompagner, vous me le présentez comme un brave homme, je le reçois à votre seule et unique recommandation; je lis dans votre figure qui me plaît l'expression des sentiments de votre cœur. Je le connais déjà et suis convaincu que je ne pouvais placer ma confiance dans un général plus loyal et mieux méritant. Remplissez mes vues; communiquez aux miens cet esprit d'ordre et de système que vous connaissez si bien. Vous me rendrez par là fort, puissant et à même de remplir de grandes vues et destinées que je vous communiquerai. Vous portez un titre honorable que celui de général français; gardez-le parmi les miens; vous n'en aurez pas d'autre; il est trop beau pour vous pour l'échanger contre une dénomination turque.

« Mon fils Ibrahim va, je l'espère, réussir dans son entreprise aussitôt qu'il aura débarqué son armée en Morée. Je lui enverrai le général Livron comme conseil : il l'aidera à remplir mes vues pour faire rentrer ces peuples dans le devoir. Je gouverne aujourd'hui Candie; tout y est soumis; il n'y existe pas un Grec insurgé; ils y sont tous paisibles et protégés; il en sera de même de la Morée quand ces peuples auront reconnu

ma puissance. Vous m'avez manifesté des sentiments envers les Grecs qui sont autant dans les intérêts français que dans les miens. Je vous approuve et je vous promets dans mes États le bonheur auquel vous devez aspirer. Je ne veux que vous pour l'organisation de mes armées. Soyez le seul chef de tout ce qui comprend organisation; qu'il ne s'en présente plus d'autres que dans les grades inférieurs, comme colonels, chefs de bataillon, capitaines, et rien de plus. »

Je ne pouvais donner à toutes ces conversations du Pacha que la seule forme qui leur convienne, c'est-à-dire la traduction littérale. Je vous l'écris en conséquence. Je crois, mon général, que cette communication ne déplaira pas aux ministres de Sa Majesté. Livron a été présent hier à tout cela; il l'a entendu tel que je vous l'énonce. J'ai fait pour lui ce que je n'aurais pu mieux faire pour un frère. Il doit être content de se trouver admis par Son Altesse pour le service de ses armées. Il lui a accordé un traitement annuel de 30.000 francs avec tous les avantages du thaïm.

Nous allons partir demain 1^{er} décembre pour le Caire. Là je verrai les troupes qui sont campées près de El Khanka. L'on m'a préparé un hôtel près du ministre de la Guerre de Son Altesse. C'est dans les environs de l'ancien palais de l'Institut.

Le Pacha a avec lui pour premier interprète et factotum un M. Boghos, qui est un personnage important; le gouvernement de Sa Majesté devrait s'attacher cet homme. Un cadeau d'une tabatière d'or avec le chiffre de Sa Majesté serait une chose bien convenable. Ce serait une dépense dont le capital rendrait des intérêts bien avantageux à la France.

Une autre chose ferait le plus grand plaisir à Son Altesse. L'Institut possède un plan du Caire sur une grande échelle.

Celui d'Alexandrie existe aussi au dépôt de la Guerre. Il y a de même plusieurs mémoires faits par des officiers du génie sur les fortifications d'Alexandrie et les projets qui n'ont pas été exécutés. Tous ces matériaux flatteraient beaucoup le Pacha et leur envoi lui ferait le plus grand plaisir. « Tout ce qui vient des Français, dit-il, est grand et généreux; j'aime leur génie militaire et toutes leurs institutions, et je veux toujours les avoir et les prendre pour modèles »

M. Drovetti est un homme très capable : il jouit près du Pacha d'une grande considération; il ne l'appelle que son grand ami. Nul autre consul n'est sur ce pied

Venons actuellement aux projets ultérieurs du Pacha. Il m'a autorisé à écrire aux ministres de Sa Majesté pour avoir un officier supérieur d'artillerie et trois capitaines, dont deux d'artillerie à pied et un d'artillerie à cheval. D'ici à quelques jours je saurai la somme qu'il veut leur allouer pour indemnité et frais de déplacement pour servir dans ses armées pendant cinq ans, sauf à renouveler après si cela leur convient. Je vous adresserai dans ce cas la lettre de crédit qui sera payable à terme. Ce sera vous, mon cher général, qui serez chargé de faire le choix. Si le général Henrion veut accepter la partie, il vous aidera pour le choix des officiers; si c'est un autre, il vous rendra le même service, mais il serait utile que ces messieurs apportassent avec eux des modèles en bois de tous les calibres de nos pièces de campagne, d'après la dernière organisation de notre artillerie, de même que ceux des affûts de campagne et de siège, prolonges, caissons, forges, etc., modèles aussi des harnais d'artillerie légère. Le Pacha fera toutes les dépenses nécessaires une fois que la nécessité lui sera démontrée. Préparez donc les voies pour engager les officiers qui voudront

venir; le traitement de colonel ou général sera de 15.000 francs par an sans les gratifications, celui des capitaines de 1.500 piastres fortes d'Espagne, en outre l'habillement, les rations, les chevaux et gratifications d'usage.

Je sens plus que jamais combien le grand ouvrage sur l'Égypte me serait nécessaire. J'ai, je crois, donné au dépôt de la Guerre une valeur au moins égale à celle de cet ouvrage. Je serais bien heureux, si je pouvais l'obtenir. Je laisse cette faveur à votre discrétion et je la confie à votre amitié pour moi.

Vous pouvez faire connaître le contenu de cette lettre à M. Jomard. Je ne lui écris pas aujourd'hui. J'attends un plus mûr examen du pays et des choses pour entrer avec lui en correspondance. Dites-lui que M. Drovetti a entre les mains des ornements d'or massif trouvés à une momie royale dans les tombeaux de Saqqarah. Le Kiaya-bey du Pacha a un casque d'or massif d'un roi égyptien de la plus grande beauté et d'un travail étonnant. Avec des cadeaux l'on obtiendrait tout cela. Je le verrai, je pourrai même et avantageusement négocier cette affaire, puisque j'aurai des relations journalières avec cette autorité. En un mot, communiquez cette lettre à Leurs Excellences et faites-moi part de leurs intentions à tout événement.

VI. — LE GÉNÉRAL BOYER

À M. DE CLERMONT-TONNERRE, MINISTRE DE LA GUERRE.

Alexandrie, 1^{er} décembre 1824.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence qu'après une traversée de douze jours, je suis arrivé à Alexandrie le 24 du mois dernier, avec tous les officiers qui m'accompagnaient. Empressé

de me présenter à S. A. le Vice-Roi qui était sur les lieux, je me suis rendu à son palais, après en avoir conféré avec M. Drovetti, notre consul général. J'ai été accueilli avec les marques de la plus grande bienveillance; je lui ai annoncé le cadeau militaire dont j'étais chargé de lui faire hommage. Cette marque de témoignage de l'estime de Sa Majesté pour Son Altesse lui a été très agréable. Le Pacha a fait ouvrir devant moi toutes les caisses renfermant les armes, les fourniments et les poudres; il a fait faire en sa présence l'épreuve de notre poudre avec celle anglaise et la sienne; le résultat ayant été en notre faveur, il m'en a témoigné son admiration et m'a dit, à cet égard, que la supériorité que les produits de nos manufactures avaient sur ceux des Anglais et de ses États lui était connue, qu'il était accoutumé à voir nos produits bien supérieurs à ceux des autres, que connaissant depuis longtemps cette supériorité autant dans le personnel des Français que dans tout ce qui sortait de leurs mains, sa préférence avait toujours été pour des officiers français qu'il désirait avoir depuis longtemps pour l'organisation de son armée. « Je vous vois avec plaisir rendu près de moi; allez communiquer aux miens la force qui fait la puissance des États; je suis convaincu que vous remplirez toutes mes espérances; je m'en rapporte à votre expérience pour y parvenir. » Je lui ai demandé à lui présenter tous mes officiers, ce qui a eu lieu le lendemain. J'ai fait part à Son Altesse de la présence du général Livron : « Je n'avais pas demandé deux officiers généraux, mais celui qui vous accompagne étant présenté par vous, à votre seule considération, je le reçois à mon service. Utilisez ses moyens, appliquez-les en tout point à l'organisation de mes armées à la française; je ne veux parmi mes troupes d'autre tactique que celle de cette admirable et

grande nation. Ce pays-ci est encore plein de grands souvenirs de votre gloire. Secondez-moi et nous ferons de grandes choses. »

La réception de mes officiers a été, comme la mienne, marquée par tous les témoignages de la bonté et bienveillance de Son Altesse. Je ne puis assez m'étendre à cet égard sur toutes les marques d'intérêt qu'elle nous a données à tous; j'en dois compte à Votre Excellence pour qu'elle reste bien convaincue que notre situation dans ce pays commence sous les plus heureux auspices.

« Mon intention, Général, était de vous donner un titre militaire turc égal à celui de mes premiers officiers et dignitaires dans mes armées, mais j'ai réfléchi que celui de lieutenant général français et du plus puissant roi d'Europe était le seul que vous devez garder. Toutes les autorités de ma vice-royauté vous reconnaîtront sous ce seul beau titre; je leur en donnerai l'exemple et tous les miens m'imiteront.

« Je vous autorise à rendre compte aux ministres de Sa Majesté de tout ce qui s'est passé entre vous et moi; remerciez Sa Majesté du souvenir gracieux et signalé qu'elle daigne témoigner à ma personne par le cadeau militaire qu'elle me fait et surtout par le consentement qu'elle a donné à votre arrivée dans mes États. Je serai toujours votre protecteur et votre ami à tous. »

Nous partons aujourd'hui pour le Caire. Son Altesse m'a également autorisé à prier Votre Excellence de lui envoyer un colonel d'artillerie avec trois capitaines, deux d'artillerie à pied et un à cheval. J'aurai l'honneur d'en faire la demande officielle aussitôt que le vice-roi m'aura fait remettre les fonds nécessaires au déplacement de ces officiers.

Je ne puis m'étendre davantage par cette première; ce ne sera que dans un mois, après mon arrivée au Caire, que j'aurai pu voir les premiers éléments qui composent aujourd'hui l'état militaire de Son Altesse. Je suis informé que son armement est très défectueux; ne voulant rien exposer avant d'avoir vu, j'attendrai pour être à même d'en faire le tableau exact à Votre Excellence et être à même de lui donner à entendre les espérances que je pourrai avoir, pour tirer par la suite les armes nécessaires à ses armées de nos manufactures royales de France.

Le Pacha vice-roi est un vrai phénomène dans l'empire turc. Il a du génie, beaucoup de tête, de grandes vues d'amélioration, un grand et noble caractère; il éprouve à la vérité de grandes contrariétés à ses vastes projets, mais il espère les surmonter toutes. Nous y contribuerons en bons Français; ce sentiment sera toujours le mien et je m'appliquerai à le faire triompher de tous les obstacles que les mœurs du pays où nous sommes pourront faire naître.

Je prie Votre Excellence d'être bien convaincue que je n'ai pas d'autre désir que celui bien prononcé de remplir ici des devoirs utiles à mon souverain, utiles à mon pays, à sa prospérité et à celle de son industrie et de son commerce.

Je renouvelle toujours à Votre Excellence ma demande pour obtenir de Sa Majesté la grande faveur et grâce d'un exemplaire de la première édition de l'ouvrage sur l'Égypte. Son Altesse m'a demandé si je l'avais, j'ai été péniblement affecté d'avoir à lui répondre négativement.

VII. — DROVETTI

AU MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Alexandrie, 8 décembre 1824.

Les généraux Boyer et Livron sont arrivés ici le 24 novembre et ont été parfaitement accueillis par Son Altesse. Le premier était porteur de 500 fusils et autres objets d'armement et d'équipement, offerts par le Roi à Méhémet-Ali Pacha; celui-ci en a paru d'autant plus satisfait qu'ils lui ont été présentés publiquement. . . . Je n'ai pu m'opposer à l'éclat que le général Boyer a donné à la remise de ce cadeau. J'aurais cependant cru convenable d'agir en cette circonstance avec plus de circonspection, pour éviter l'effet d'une impression trop alarmante dans l'esprit de nos rivaux et des partisans des Grecs. . . .

VIII. — DROVETTI AU BARON DE DAMAS

MINISTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT AUX AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Alexandrie, 28 décembre 1824.

Je regrette vivement que votre dépêche du 8 novembre ne me soit pas parvenue plus tôt. Les instructions précises qu'elle contient à l'égard des officiers nouvellement arrivés de France m'auraient servi de guide pour les mesures à prendre avec eux, afin d'ôter à leur entreprise toute apparence de participation du côté du Gouvernement; elles auraient empêché l'éclat que le général Boyer a donné à la remise des armes et autres objets offerts par le Roi à Méhémet-Ali Pacha et qui lui ont été présentés publiquement, sans que j'aie pu m'y opposer, dans la

crainte d'agir en sens contraire au vœu de Sa Majesté. Quant au bruit qui pouvait se répandre que l'entreprise de ces messieurs avait obtenu l'approbation du Gouvernement, il me devenait d'autant plus difficile de le démentir, que ce présent confirmait en quelque sorte l'opinion publique.

Ce que les officiers ont pu dire à Paris sur les vues d'indépendance attribuées à Méhémet-Ali ne doit pas inquiéter Votre Excellence. C'est un bruit dénué de tout fondement et qui ne saurait produire aucun effet dangereux. Le Pacha n'a pas encore eu le temps de mûrir les projets qu'on lui suppose, et la nouvelle expédition qu'il prépare contre les insurgés prouve sa soumission et son dévouement à son souverain. Si toutefois sa conduite avait offert quelque apparence contraire, et qui eût mérité l'attention de Votre Excellence, je me serais hâté de l'en informer.

Le général Livron, quoique non demandé, a été immédiatement employé aux appointements de 30.000 francs, et il en a de plus reçu 6.000 à titre de gratification. Le vice-roi lui en accorde encore autant pour son voyage à Paris, et pour ses frais pendant tout le temps qu'il séjournera hors de l'Égypte. Il est chargé de solliciter de Sa Majesté la permission de faire construire deux frégates sur le modèle de la *Jeanne d'Arc* et un brick semblable au brick du Roi le *Cuirassier*.

IX. — BOYER À BELLIARD.

Le Caire, 28 décembre 1824.

Je puis enfin vous donner quelques détails sur mon affaire dans ce pays et vous mettre au courant de son état militaire,

tel que je l'ai trouvé après avoir passé huit jours à Alexandrie où était le vice-roi, avec lequel je me suis entretenu plusieurs fois. Là, j'ai appris que sa première armée, organisée et formée par les soins du Français *Sèves*, aujourd'hui Soliman Bey, était en entier dans l'expédition de Morée; que, par le départ de cette armée, restant sans forces à opposer à toute espèce de mouvement qui pouvait survenir, Son Altesse avait levé une conscription de 12.000 hommes qui, répartis en trois régiments d'infanterie, avaient été confiés à douze instructeurs pour les former le plus tôt possible au maniement des armes et aux premières évolutions du métier, de manière à pouvoir les employer et utiliser au besoin. Ces 12.000 hommes sont campés près du village d'El Khanka, à quatre lieues du Caire, depuis le mois de juillet dernier. Ils y sont exercés aux écoles du soldat et de bataillon et, par l'inspection que j'en ai faite, ces trois régiments pourraient au besoin déjà être employés utilement contre un ennemi intérieur; mais combien de choses leur manquent! L'habillement, il n'y en a pas; cette petite armée a déjà 1.000 hommes à l'hôpital, dix meurent par jour; ils sont tous nus, sans chaussures, manquant de tout sous le rapport de l'habillement et de l'équipement. L'armement est à l'avenant; dans chaque bataillon il y a 200 fusils hors de tout service, et le reste est si mauvais que trois jours de campagne mettraient cette armée à la merci du premier venu. Cet armement est tout entier anglais; ce sont des fusils de pacotille; impossible de s'en servir. J'ai fait toutes les observations imaginables au ministre de la Guerre, mais quand il s'agit de prendre un parti, on répond : « Son Altesse y remédiera ». Je l'espère, j'aime même à le croire; aussi j'attends avec la plus vive impatience le retour au Caire du vice-roi pour parler avec lui sérieusement de tous

les projets d'amélioration à introduire dans ses armées, et j'espère que je viendrai à bout de le convaincre. Il y a un autre vice bien plus majeur dans ses armées; je veux parler de l'espèce d'Européens que j'ai trouvés comme instructeurs dans ses troupes. Tous sont des réfugiés espagnols, piémontais et napolitains. Ils sont tous la plus grande canaille que la terre ait produite, gens sans aveu, sans foi, sans loi et sans honneur. Du jour au lendemain de mon arrivée au camp, intrigues, conspirations, dénonciations, rapports, en un mot tout a été employé, tant contre les officiers français venus avec moi que contre eux-mêmes : mécontentement de leur situation sous le rapport de la solde, offre de leur démission et abandon de service, j'ai tout vu et tout écouté avec calme. J'ai cherché à les réunir aux miens, je ne réponds pas d'y parvenir, malgré tout le sang-froid que j'y mets, non dans mes intérêts, mais dans ceux du vice-roi seulement, car si on les prenait au mot, ou s'ils vouldaient en venir là d'eux-mêmes, comment avec cinq officiers français seulement viendrais-je à bout de faire instruire 15 bataillons qui sont au camp et quinze autres qui dans trois mois vont être levés et organisés en trois autres régiments? Il faut donc patienter, ronger son frein et calculer dans le silence au moyen de se débarrasser de tous ces détestables aventuriers à la fois. Pour cela je voudrais voir arriver des officiers français. L'affaire marcherait alors naturellement et rien ne s'opposerait à voir l'instruction des troupes du vice-roi marcher avec calme, profit et vers le meilleur but d'utilité pour le vice-roi.

Quel service important vous me rendriez si vous pouviez en déterminer un bon nombre, mais tous du grade de capitaine ou lieutenant, pas au-dessus, de venir dans ce pays à la con-

dition expresse qu'ils réuniraient les qualités nécessaires pour former les troupes, c'est-à-dire qu'ils sauraient à la perfection l'école du soldat, du peloton et du bataillon, car, aussitôt arrivés et avant d'être admis dans les troupes en qualité d'instructeurs, on les met à l'épreuve en présence du ministre de la Guerre, qui a assez l'habitude des choses pour bien juger son sujet. J'en ai été le témoin sur sept Italiens, dont quatre seulement ont été admis.

L'intention du vice-roi d'employer Livron dans l'expédition de Morée vient de changer. Les événements arrivés dans l'Archipel à la flotte égyptienne et les projets futurs de Son Altesse l'ont déterminé à envoyer Livron en France; il va, chargé d'une mission importante. J'écris par lui à S. E. le Ministre de la Guerre, pour lui demander, au nom de Son Altesse, un colonel d'artillerie, un capitaine d'artillerie à pied, un capitaine d'artillerie à cheval et un capitaine d'ouvriers de même qu'un du génie. On exige que ces officiers arrivent avec tous les ouvrages élémentaires de leur arme, tant pour le personnel que pour le matériel. Je prie dans ma lettre S. E. le Ministre de la Guerre de prendre les ordres de Sa Majesté pour envoyer à S. A. le Vice-Roi des pièces de canon et modèles de campagne, de même qu'obusiers des deux calibres employés aujourd'hui à la guerre, avec affûts, avant-trains, caissons, forges, etc., de même que les harnais d'attelage. Son Altesse recevrait ce cadeau avec la plus grande reconnaissance et rien au monde ne lui prouverait mieux l'intérêt que le Gouvernement de Sa Majesté prend à la prospérité de l'Égypte que de lui envoyer ces divers échantillons. Il faudrait aussi que l'officier du génie fût autorisé à prendre copie des projets de fortification exécutés et projetés par l'armée française lors de son séjour en Égypte,

de même que celui de la ville nouvelle que l'on avait l'intention d'élever dans le Delta. Son Altesse a déjà eu le projet de faire exécuter cette entreprise, mais elle a besoin d'être dirigée pour ce fait par les éléments détaillés dans le projet même. Par ce moyen, le Caire, avant dix ans, serait la vraie ville des tombeaux et la nouvelle ville donnerait sous peu à l'Égypte une nouvelle face sous tous les rapports.

Je suis très convaincu que par les instructions dont Livron est porteur, le gouvernement de Sa Majesté et Sa Majesté elle-même verront à n'en pas douter combien le vice-roi affectionne la nation française, quel plaisir lui a fait le cadeau militaire du Roi et quel immense parti on peut tirer de ce pays dans l'avantage de la France. Le vice-roi nous aime, c'est le mot; son fils Ibrahim Pacha, qui est sur la flotte, a les mêmes affections pour nous. Tout ira bien si nous savons à Paris profiter des dispositions actuelles, mais il faut le faire grandement et promptement. Vous verrez certainement Livron, sa mission est toute militaire, surtout pour la marine du vice-roi qui a grand besoin d'amélioration.

J'écris aussi à S. E. le Ministre de la Guerre pour obtenir pour Méhémet Bey, ministre de la Guerre du vice-roi, un exemplaire de la carte de l'Égypte et une paire de pistolets de fabrique royale, mais de petite dimension, de manière à pouvoir être portés en ceinture. Ce ministre me demande cette faveur.

Voilà, mon cher général, bien des choses; vous nous rendrez un grand service si vous nous envoyez jusqu'à cinquante officiers d'infanterie, mais pas de cavalerie; on ne les reçoit pas.

X. — INSTRUCTIONS DONNÉES PAR BOGHOS YOUSSEUF
AU GÉNÉRAL DE LIVRON.

Alexandrie, 28 décembre 1824.

Son Altesse Mohammed Aly, vice-roi d'Égypte, se confiant dans le zèle et les talents de M. le général de Livron, m'a chargé de lui donner cette instruction relative aux différentes commissions qu'elle désire faire exécuter en France.

M. le général de Livron se rendra sur-le-champ en France et sa mission aura principalement pour but d'obtenir du Gouvernement de Sa Majesté Charles X la faculté de faire construire deux frégates et un brick de guerre, les deux premières sur le modèle de la *Jeanne d'Arc*, le brick sur celui du *Cuirassier*, avec les corrections dont ces bâtiments auront pu paraître susceptibles, dans le sens d'une plus grande perfection.

Ces trois bâtiments devront être complètement grées, doublés en cuivre, armés en bouches à feu, fusils, sabres, etc., et généralement conformes en tout aux meilleurs armements de la Marine française.

Le général de Livron est autorisé à solliciter de S. E. le Ministre de la Marine le choix ou la nomination d'un ou deux officiers de la Marine royale, intelligents et expérimentés dans les constructions navales, pour surveiller celle de ces trois bâtiments et il leur sera alloué les émoluments qui seront fixés par Son Excellence.

Pour l'expédition des bâtiments à Alexandrie, le général de Livron prendra toutes les mesures de sûreté et de prudence convenables.

Avant d'entreprendre la construction de ces bâtiments, le

général de Livron sollicitera du Gouvernement de Sa Majesté Charles X la cession de deux frégates et un brick de guerre prêts à naviguer.

Le général de Livron est autorisé par la présente à traiter de ces bâtiments avec le Gouvernement français au nom de S. A. le Vice-Roi, et il en soldera le prix convenu avec les moyens que lui fournira le Trésor de Son Altesse.

Dans le cas où le général de Livron obtiendrait la cession de ces trois bâtiments, il devra solliciter le passage au service de Son Altesse de quelques officiers de la Marine royale, ayant les connaissances nécessaires pour former en Égypte une école théorique et pratique; ces officiers seront traités honorablement par Son Altesse, mais devront s'engager à rester quelques années à son service.

S. A. le Vice-Roi désirant introduire en Égypte le tissage des toiles de coton par les procédés mécaniques et la pompe à vapeur, le général de Livron devra, aussitôt son arrivée à Paris, faire l'acquisition d'un assortiment de métiers à tisser et les machines accessoires, ainsi qu'une pompe à vapeur.

Le général de Livron s'entendra avec le général Boyer pour le choix des officiers d'artillerie déjà demandés, et d'après les avis qu'il recevra dudit général, afin de les engager au service de S. A. le Vice-Roi. Les officiers doivent non seulement avoir bien fait la guerre, mais connaître parfaitement tout ce qui concerne les arsenaux, la fabrication des armes, la fonderie des canons, mortiers, obusiers, projectiles, sur les principes et modèles français les plus perfectionnés dont ils devront apporter un choix avec eux; enfin des officiers en état de diriger et exécuter tous les travaux d'artillerie dans les arsenaux et

fonderies de Son Altesse, former des élèves et perfectionner les ouvriers du pays.

Pendant son séjour en Europe, le général de Livron devra s'occuper de rassembler tous les renseignements possibles sur les procédés, les inventions nouvelles qu'il croira pouvoir être adoptables et utiles à l'Égypte, pour l'industrie, le commerce, les manufactures, les sciences, les arts; enfin, il doit seconder avec zèle les vues de Son Altesse qu'il connaît pour la régénération et la civilisation du beau pays qu'Elle gouverne.

XI. — BELLIARD À BOYER.

Pas de date, début de 1825.

MON CHER BOYER,

J'ai reçu, il y a huit jours, votre dernière lettre d'Alexandrie.

J'apprends avec beaucoup de plaisir votre arrivée en Égypte et la bonne réception qu'on vous a faite ainsi qu'à vos compagnons. Vous justifierez la confiance du vice-roi par votre conduite, par votre dévouement.

Vous détruisez par votre lettre tout ce qu'on avait dit sur les pertes éprouvées par la flotte égyptienne. À force de combats, elle s'aguerrira et deviendra redoutable à ses ennemis. Les pertes, si elle en éprouve, seront réparées et deviendront bénéfices pour le Pacha, en lui créant une force qui n'existait pas en Égypte, et qu'on ne peut créer, comme il l'observe fort bien, dans les déserts de l'Afrique, et qui plus tard deviendra un moyen puissant pour la défense du pays et pour assurer sa suprématie, son indépendance.

Il sera facile de vous fournir tout ce que vous demanderez

et en très bon; les sujets ne manquent pas, ils sont très bons et bien disposés. J'attends pour agir de connaître définitivement les intentions du vice-roi.

XII. — BELLIARD À BOYER.

Pas de date, début de 1825.

Monsieur Leclair ira sûrement vous voir avant qu'il soit longtemps et chargé d'une mission commerciale près de Son Altesse très importante. Je lui remettrai des lettres pour vous; il s'occupe beaucoup, et tout est sur le point d'être terminé.

Le fils du général Thiébault passe en Égypte. Il est bien jeune et bien peu avancé pour courir dans les pays orientaux. Je ne le connais pas particulièrement, mais beaucoup son père, bon et brave homme. Le fils me demande de vous le recommander, je le fais, mon cher général; ayez soin de lui, veillez sur sa jeunesse; c'est le fils d'un bon camarade, il saura, j'espère, par sa conduite, mériter vos bontés.

Je crois que vous n'aurez pas Henrion, mais il y a des colonels qui, j'espère, accepteront et qui rendront les mêmes services.

Je ne peux trop vous recommander d'écrire le moins possible, vous et les vôtres; je n'ai point montré votre lettre à Jomard comme vous le désiriez. Il y a des choses qu'il est inutile de faire connaître. Correspondez avec lui sur la science, mais élaguez toujours ce qui est au militaire ou peut y avoir rapport. Cler...t auquel, ce soir, je fais lire votre dernière du 29, m'a dit en avoir reçu aussi de vous une fort longue qu'il a montrée au R. Vous ne m'en parliez pas. Je m'occupe d'un travail sur ce que vous me demandez, concernant les rapports de votre pays avec ses voisins; je vous l'expédierai bientôt.

M. de Rigny va prendre le commandement de notre marine dans la Méditerranée. Il ira en Égypte; il vous verra et sera chargé de beaucoup de choses pour vous. Je fais des démarches pour le *Voyage d'Égypte*⁽¹⁾; il vous le portera, j'espère.

Bientôt je répondrai à votre lettre du 29. Le jeune Thiébault partant demain ne me donne pas le temps de le faire aujourd'hui.

Je ne peux que vous répéter qu'on est toujours bien disposé, que nos relations avec le Pacha sont toujours très bonnes, qu'elles ne peuvent que s'améliorer encore; c'est l'intérêt de tout le monde, je dis des deux pays; à plus tard des détails.

XIII. — BELLIARD À BOYER.

1^{er} mars 1825.

Les détails que vous me donnez dans votre lettre d'Alexandrie, à laquelle j'ai déjà répondu, et dans votre dernière du Caire, me font le plus grand plaisir; j'aime le caractère du vice-roi; j'ai beaucoup d'intérêt à suivre les premiers pas d'un souverain remarquable qui veut ressusciter un pays jadis si célèbre et le berceau de la civilisation européenne, car c'est de là qu'elle partit pour arriver en Grèce, de la Grèce en Italie, et de l'Italie dans tout le reste de l'Europe. Dès son début, on voit le Pacha environné de moyens suffisants et de circonstances assez

⁽¹⁾ Il s'agit ici du grand ouvrage sur l'Égypte publié sous le règne de Napoléon. Boyer en avait demandé un exemplaire à M. de Villèle, ainsi que la carte du pays d'après le travail de la Commission. Et il avait reçu du ministre cette réponse peu encourageante : « Que ferez-vous de cela? c'est un ouvrage scientifique qui ne vous sera d'aucune utilité ».

favorables pour qu'avec le temps nécessaire à toutes choses, il ne lui soit pas impossible d'arriver à son but. En effet, quel pays plus favorable à la prospérité d'un peuple que les rivages du Nil! Une vallée de la plus grande longueur, traversée dans toute son étendue par un fleuve qui, à des eaux fertilisantes, joint la puissance de transporter jusqu'à la mer toutes les richesses qu'il produit sur tous les points... Ce fleuve à lui seul explique tous les prodiges que l'histoire raconte de la prospérité de l'Égypte dans des temps reculés; ensuite cette immense vallée se trouve circonscrite de tous côtés par la mer ou par d'immenses déserts; quelle félicité! Et ensuite combien peu de dépenses pour la défense de semblables frontières! Si le Pacha, comme le dit votre lettre, peut tenir sur pied et payer une armée de 60.000 hommes, quelle est aujourd'hui la puissance dans le monde qui puisse l'attaquer avec l'espoir de succès? L'Égypte est si loin de toutes les nations qui maintenant jouent un rôle important dans le monde; elle n'est environnée que de quelques tribus d'Arabes, qui tout au plus peuvent avoir la force d'insulter à quelques villages; plus loin, du côté du nord, il existe des nations plus nombreuses, mais leurs moyens et leur organisation sont si faibles, que le Pacha ne peut en redouter les efforts impuissants. La Turquie seule peut envoyer contre lui une armée, qui, dans la situation actuelle, ne peut jamais être qu'un ramassis d'hommes rassemblés à la hâte, placés pêle-mêle sous quelques drapeaux, mal armés, mal outillés, même bien loin de ceux que nous avons vus et combattus; enfin une armée du genre de celle dont les milices grecques à peine formées ont su venir à bout avec tant de facilité. Certes avec une armée de 60.000 hommes, organisée, instruite et disciplinée comme elle peut l'être avec les moyens que S. A. le Vice-

Roi veut employer, avec l'appui de la France, son alliée naturelle, son indépendance sera complètement assurée.

Il est encore à observer que le gouvernement turc commande et gouverne ses provinces éloignées, moins par sa puissance politique que par la puissance religieuse du grand Sultan qui s'y mêle, et sous ce rapport la population d'Égypte est celle sur laquelle cette puissance religieuse a le moins d'influence. C'est cela même qui expliquerait le mieux l'indépendance du gouvernement des Mamelouks en Égypte pendant près d'un siècle, et la longanimité du gouvernement turc à le tolérer et à se contenter d'un faible tribut, comme seule marque de sa souveraineté sur cette vaste et importante province. A ce grand avantage, que le Pacha y joigne la précaution d'avoir quelques corps militaires composés de soldats et d'officiers étrangers à la religion de Mahomet, et il aura assez fait pour échapper au danger que peut lui occasionner l'ancienne influence du gouvernement turc; ainsi, d'un côté garanti par une armée de 60.000 hommes bien organisée contre les forces que le Grand Seigneur peut mener contre lui, et de l'autre suffisamment garanti contre son influence morale et religieuse par les considérations et les précautions dont j'ai parlé plus haut, et voilà son indépendance bien établie, sans que pour cela je veuille lui conseiller de la proclamer de suite, mais seulement pour lui faire sentir qu'il peut limiter à son gré le degré d'obéissance auquel il peut lui convenir de se soumettre, d'après telle ou telle circonstance qui surviendra.

J'ai lu avec plaisir les expressions d'estime et d'affection dont s'est servi le vice-roi en parlant de la nation française. Je crois à son langage, par tout ce que vous me dites de bien de lui, de son génie, et parce qu'il se trouve d'accord avec la nature de ses intérêts.

Le Pacha veut civiliser les États qu'il gouverne; il faut donc qu'il aille chercher les germes de cette civilisation dans les pays où ils sont déjà fécondés. Sous ce rapport, l'Angleterre et la France sont les deux premiers pays sur lesquels il aura jeté les yeux.

La France est une puissance dont la force maritime s'est affaiblie, et par les malheurs qu'elle a éprouvés et par l'état de prospérité auquel s'est élevée la marine anglaise. Avec la mer qui le sépare de ces deux nations, la première lui offre moins d'inquiétude et de dangers que la dernière, et par conséquent des relations sincèrement amicales avec la France doivent s'établir plus facilement et plus naturellement qu'avec l'Angleterre.

La France, faible en colonies, a un véritable intérêt à la civilisation de l'Égypte et à ce qu'une belle industrie y soit introduite; c'est là que son commerce peut aller chercher avec le moins de frais les objets qui lui manquent : le café, le sucre, le coton, l'indigo, etc. D'un autre côté, elle a des moyens d'échange à lui offrir très avantageux : ses laines, ses bois, ses chanvres, ses fers, ses armes, etc. Sous ces rapports, les avantages du commerce sont presque égaux et réciproques, raison pour qu'elles s'établissent facilement.

L'Angleterre, au contraire, déjà maîtresse de l'Inde et de tant de colonies, peut avoir un intérêt tout contraire. L'industrie de l'Égypte peut tendre à affaiblir les avantages de la possession de l'Inde, ces deux pays, par leur climat, pouvant donner en grande partie les mêmes productions.

Ce n'est pas que l'Angleterre n'ait également intérêt à ménager l'amitié du souverain de l'Égypte, mais c'est un intérêt de tout autre nature.

Si l'Angleterre pouvait ouvrir une communication plus ou

moins facile, ce serait pour elle s'être rapprochée de l'Inde de quelque mille lieues; il n'est pas besoin de grands raisonnements pour faire sentir l'immense avantage qu'elle en retirerait; mais la demande d'un pareil privilège, quelle que fût la limite dans laquelle il serait proposé, loin de provoquer la confiance du Pacha, serait de nature à réveiller la jalousie d'un pouvoir nouveau, et qui n'a jamais la confiance de celui qui est depuis longtemps établi, surtout vis-à-vis de l'Angleterre, seule puissance aujourd'hui capable, en raison de sa richesse et de ses innombrables vaisseaux, de montrer une armée sur les bords du Nil.

Les choses étant ainsi, tout démontre que les relations avec la France offrent au vice-roi toute espèce d'avantages, sans qu'il s'y mêle le plus léger motif d'inquiétude, et qu'il n'en est pas de même de l'Angleterre qui, dans l'état actuel des choses, peut désirer l'occupation de l'Égypte; les intérêts de son pays y seraient liés; vous savez tout ce que je vous ai dit là-dessus pour n'y pas revenir et pour se tenir en garde contre la politique anglaise.

La France, au contraire, a un grand intérêt à ménager la bienveillance du Pacha, parce qu'elle peut y trouver l'occasion d'établir avec le pays qu'il gouverne une branche de commerce qui est susceptible de compter un jour au nombre des plus avantageuses; les intérêts des deux pays se lient plus que jamais. Tout ce que vous me dites de l'Égypte, de ses progrès de tout genre pour l'industrie, l'agriculture et le commerce, est le plus bel éloge qu'on puisse faire du souverain qui gouverne ces riches contrées. Je suis heureux des progrès d'un pays de beaux souvenirs et à la prospérité duquel je prends grand intérêt.

Un article de votre lettre me satisfait moins; c'est celui qui

fait supposer au vice-roi le projet de s'emparer de la Morée. Cette opération serait dans le sens inverse de ses intérêts, si, comme on doit le croire, il pense à se rendre indépendant de la Porte Si c'est pour parler du secours au gouvernement turc, comment faire cadrer ce motif avec ses projets d'indépendance? si c'est pour faire la conquête de la Morée à son profit, ce serait pour lui une idée fausse et funeste Si la Grèce doit revenir sous le joug musulman, c'est la Turquie seule qui pourra l'imposer de nouveau avec le moins d'inconvénient. Dans cette hypothèse elle n'aura à redouter que les mouvements intérieurs d'une province soumise après avoir été en révolution violente pendant cinq ou six ans. L'étranger ne lui disputera pas, au moins d'une manière ostensible, la possession d'une de ses provinces qu'elle aura reconquise. En serait-il de même si le Pacha prétendait s'en emparer pour son propre compte? Non, sans doute, et dès lors il se trouverait en point de contact avec les premières puissances de l'Europe, et en débat avec elles sur un terrain où elles arriveraient avec plus d'avantage que le Pacha lui-même⁽¹⁾.

De toutes les parties de la Grèce, il ne doit songer qu'à l'île de Candie, à la conserver parce qu'il la tient, et qu'elle couvre les côtes de l'Égypte, et cependant il ne doit la considérer que comme un général habile considère un de ses avant-postes qui

⁽¹⁾ « Nos opinions sur la Grèce et nos vues sont en opposition. Je n'ai point changé depuis votre départ. Mes idées sur ce pays sont toujours les mêmes; tout ce qu'il a fait depuis quatre ans, tout ce qui s'est passé en Europe depuis le point de départ pour son indépendance peut donner la mesure de son sort à venir. On doit, je crois, ménager les Grecs autant que la politique du Pacha peut le permettre. Ce sont des amis à créer pour l'avenir, plutôt que des ennemis à conserver et à combattre. » — Note de Belliard.

lui donne les moyens d'être prévenu d'une attaque à temps, de deviner les desseins de son ennemi, le secret de ses forces, de se donner l'intervalle nécessaire pour réunir toutes les siennes, mais avant-poste qu'il ne s'opiniâtre plus à défendre lorsqu'il a obtenu le résultat qu'il en attendait, et qu'il abandonne ensuite pour livrer la bataille décisive, sur le terrain le plus avantageux qu'il aura pu choisir.

Que sont des conquêtes lointaines, au prix de celles qu'on a sous la main et qu'on peut faire sur son propre pays, telles que celles que peuvent amener les progrès de la civilisation en Égypte? Dans celles-ci, tout est au profit de la puissance du souverain, parce que tout ce dont elle augmente n'est point neutralisé par l'augmentation des frais de défense, qui restent toujours les mêmes, et c'est tout le contraire dans la première hypothèse, je veux dire le projet des conquêtes lointaines.

En résumé, pour le vice-roi, la puissance avec laquelle il puisse former les relations les plus sincèrement amicales est la France.

En fait de conquêtes les plus avantageuses pour lui, et les plus sûres, ce sont celles qu'il pourra obtenir des progrès de la civilisation du pays qu'il gouverne.

Pour la France, elle entretiendra bonne amitié avec le vice-roi; elle cultivera toujours avec soin les bonnes intentions du Pacha; les intérêts des deux pays se lient; un bon traité de commerce, avantageux pour les deux États et en balance égale, doit cimenter l'union. Des succès du vice-roi, il y aura avantage pour la France comme pour l'Égypte. Nous ne laisserons échapper aucune occasion d'être agréable au vice-roi, soyez-en bien persuadé. La France l'obligera par tous les services qui peuvent dépendre d'elle. Vous aurez sûrement tout ce que vous

demandez pour le Pacha : on y met la meilleure grâce du monde.

Dans vos inspections, vous aurez trouvé des troupes jeunes, encore peu instruites, peut-être mal habillées, mal armées. Il faut, dans les intérêts du Pacha, vous occuper sans relâche de lui faire une armée forte et bonne. Vous aurez de grandes difficultés à vaincre pour établir l'ordre, la discipline et une bonne administration, mais ne vous rebutez pas; il faut tout vaincre pour répondre à la confiance du vice-roi. Mettez ses troupes sur le pied des nôtres. D'abord on criera contre vous, puis les résultats feront qu'on vous aura une grande obligation d'une organisation nouvelle, utile et moins dispendieuse.

Les hommes qui profitent du désordre s'opposeront sûrement à un système d'amélioration. Dans ce cas, et si la résistance est assez forte pour être appuyée du Pacha, demandez à organiser un régiment de modèle en habillement, grand et petit, équipement, armement, administration, tenue de registres, instruction, etc., enfin semblable aux nôtres. Vous présenterez la différence : elle sera si grande que l'on sera forcé de se rendre à l'évidence.

Je crois pouvoir vous promettre la carte d'Égypte, les plans et mémoires que vous demandez.

Je vous envoie un projet d'organisation pour l'artillerie, dont vous vous servirez au besoin. Les officiers que vous demanderez emporteront avec eux des tables de construction ou dessins, tant pour tout ce qui tient au matériel de l'artillerie qu'aux machines destinées aux fonderies de canon, manufactures d'armes, forges et poudreries, en attendant des modèles.

Voilà une bien longue lettre, mon cher général; elle vous servira peut-être dans les intérêts du vice-roi, je le désire.

Une lettre arrivée à Daure annonce le départ de Livron pour une mission extraordinaire avec des dépêches pour moi. Je le verrai avec plaisir, je l'aiderai en toutes choses. Je communique vos lettres, elles sont même lues par la personne qui ouvre sa petite porte à Livron le soir veille de son départ.

XIV. — RAPPORT DU GÉNÉRAL BOYER SUR L'ÉTAT MILITAIRE DE L'ÉGYPTE.

(EXTRAITS.)

5 mai 1825.

Le Pacha est revenu au Caire en janvier dernier. Après les premiers soins à l'administration du pays, il est venu passer quinze jours au camp. Les troupes, au nombre de 9.000, ont manœuvré six fois devant lui; 15 bataillons se sont trouvés en ligne, plusieurs évolutions ont eu lieu, elles ont été assez bien exécutées.

Le vice-roi était lui-même tout étonné de ce qu'il voyait, de la régularité des mouvements, des effets des feux en avançant et en retraite, des marches des colonnes d'attaque, en un mot de tout le parti qu'on peut tirer de 15 bataillons qui passent successivement de l'ordre en colonnes à celui de développement, et des changements de front qui ont été exécutés en sa présence. Charmé de ce spectacle, il a fait venir au camp tous les grands du pays, tous ses ministres, en un mot tous ceux qui n'aiment pas le nouvel ordre de choses. Ceux-ci, en applaudissant à un spectacle aussi nouveau pour eux, n'en blasphémaient pas moins le créateur et la créature. Mais ils tremblent, ils obéissent.

. Malgré tous les désagréments que nous avons éprouvés depuis notre arrivée, vu la nullité de notre situation envers les troupes, il est constant que les officiers qui m'accompagnent ont forcé toutes les autorités du pays à nous estimer, tant leur conduite est honorable et justifie le choix que j'ai fait de ces braves gens. Le colonel Gaudin est un officier d'une rare capacité militaire; il est chef des instructeurs européens et commandant du camp. Je lui ai fait donner par le Pacha une capote de colonel le même jour où j'ai reçu la pelisse et le sabre des mains du vice-roi; c'est un honneur que jamais Européen n'avait reçu. Le même jour le Pacha m'a fait dîner avec lui, faveur qu'il n'a encore accordée ni à aucun Européen, ni à aucun de ses ministres.

. Depuis mon arrivée, j'ai remis au vice-roi plusieurs mémoires traduits en ture, dans lesquels je lui représente ce qu'il faut faire : les vices de son administration militaire, la manière de l'améliorer en la simplifiant. J'ai souvent des conférences avec lui, mais elles commencent et finissent toujours par de longues conversations à bâtons rompus sur l'Empereur, sur l'Angleterre, sur le désir qu'il énonce avec une ardeur particulière de voir la guerre s'allumer de nouveau en Europe. Il cause des trois, quatre et cinq heures de suite, mais jamais sur le sujet qui m'amène chez lui. Aujourd'hui il est dans une profonde tristesse et rêverie, vu les revers essayés par son fils Ibrahim et l'insurrection des Albanais en Candie. Il ne sait rien dissimuler de ce qu'il éprouve dans son intérieur. Tantôt il se promène seul dans ses jardins de Choubrah et va trouver ses jardiniers, qui sont tous Grecs; il leur raconte que leurs compatriotes lui tuent les officiers de son armée, qu'ils les choisissent dans les rangs et ne se trompent pas. Cependant, malgré

cet état de choses qui n'est pas favorable à sa puissance, personne n'éprouve de désagréments personnels. Il est bon de son naturel et l'on ne cite plus de lui que des bienfaits envers les siens. Sa rigueur même, lorsqu'elle est obligée, a des bornes qui paraissent extraordinaires aux grands de sa Cour.

XV. — BOYER À JOMARD.

Caire, 20 mai 1825.

MONSIEUR,

Depuis longtemps je désire avoir l'honneur de m'entretenir avec vous; mais il faut vous annoncer que depuis mon arrivée dans ce pays, forcé de me livrer sans réserve à l'occupation principale qui m'y a conduit, tout mon temps y a été employé, et c'est tout au plus si, aujourd'hui, après six mois de séjour, je puis me vanter d'avoir deviné ce que veut S. A. le Vice-Roi d'Égypte, attendu les difficultés qui sont à surmonter pour mettre les choses en train. J'ai trouvé les Turcs en 1824 ce qu'ils étaient lors de notre arrivée dans ce pays en 1798; un seul homme, dans ce pays, n'est plus ni le compatriote, ni le contemporain des siens; cet homme c'est Mohamed-Ali; mais il faut aussi ajouter qu'il est le seul qui veuille, qui désire et qui cherche à donner à ce pays le bienfait d'une civilisation et d'une puissance protectrice. Personne ici ne veut comme lui, personne ne concourt de bonne foi pour le seconder; ce qui me fait regarder tout ce grand échafaudage égyptien, soutenu par un seul homme qui, par sa mort, compromettra tout ce que son génie a conçu et enfanté.

J'ai adressé au général Belliard une longue lettre dans laquelle j'entre dans tous les détails. Je lui énumère tous les

projets connus du Pacha; je l'ai prié de vouloir bien vous donner connaissance des paragraphes qui concernent le Kordofan, le Sennaar et la Nubie. M. Caza Murat de Forti est chargé de faire disparaître toutes les difficultés de navigation qui existent à travers les immenses cataractes, entre le Sennaar et Assouan; à entendre le vice-roi, il me semble voir l'Éternel et le Tout-Puissant disposant des éléments pour les pétrir pour la plus grande prospérité de ses finances et de son commerce; car le Pacha ne voit que ces deux choses en résultat : il compte d'ici à deux ans voir arriver les flottes de bois de construction des immenses forêts qui couvrent le Sennaar, pouvoir faire remonter jusqu'au Sennaar 24 bâtiments armés qu'il entretiendra sur le fleuve pour protéger son commerce et assurer ses communications. Vous avez cru comme moi, en entendant parler M. Tourneau, qu'un officier général français serait ici un organisateur écouté, suivi et considéré; détrompez-vous. Je donne ici des conseils conformément à l'ordonnance et rien de plus, et les autorités turques font le reste. Pas un peuple sur la terre n'est plus méfiant, plus ignorant, plus orgueilleux, plus féroce, plus découragé que le Turc. Je ne comprends pas les Arabes dans cette catégorie; mais les Arabes, ici, ne commandent pas; ils sont au contraire sous le joug, et ce, dans la force du terme. C'est bien dommage pour ce peuple, qui a une aptitude étonnante et qui, bien dirigé, ferait de grandes choses. J'ai trouvé en Égypte toute direction d'affaires entre les mains des Italiens; la langue française est à l'index; dans l'école militaire on n'enseigne que l'italien, on ne traduit que les livres élémentaires des auteurs de cette nation; professeurs de mathématiques, de langues, de sciences, d'arts, etc., tous sont italiens. Annuellement, on envoie en Europe 30 et 40 jeunes

gens pour y cultiver les sciences et les arts; c'est sur Pise qu'ils sont dirigés, même pour y apprendre l'état militaire. J'ai observé qu'on se trompait, que c'était à Rome que l'on aurait dû donner la préférence pour cette science. Je crois réellement qu'on finira par là. Le vice-roi témoigne quelquefois son étonnement pour cette préférence italienne; on l'arrête aussitôt par les grandes considérations de ce que nous avons fait et de ce que nous sommes capables de faire, du danger de mettre ses sujets en contact avec des hommes aussi séduisants que les Français, qu'avec des Italiens il n'y a rien à craindre. Pas un souverain n'est plus abusé que le Pacha; il laisse aller toute chose de confiance, excepté sa finance et son commerce; sur ces deux points Rothschild n'est pas plus savant que Mohammed-Ali.

M. Frédéric Muller a été obligé de rester à Derne, malade. Les dernières nouvelles de M. Pachó sont de six semaines; elles étaient satisfaisantes et il espérait réussir dans son entreprise que vous connaissez bien. J'ai plusieurs fois parlé de planter les bords du désert, de même que les berges des canaux; en définitive, c'est *vox clamantis in deserto*; depuis que le Pacha sait que le Sennaar contient de grandes forêts, cela suffit.

XVI. — BELLIARD À BOYER.

2 juin 1825.

Plusieurs de mes lettres, mon cher général, sont restées sans réponse. Je n'ai pas de vos nouvelles depuis le 15 février du camp d'El Khanka.

Je vous ai annoncé dans une de mes précédentes que j'avais espérance d'obtenir tout ce que vous me demandiez pour

S. A. le Vice-Roi. Aujourd'hui, je peux vous annoncer qu'on m'a promis, il y a deux jours, les plans militaires d'Alexandrie, des côtes, forts, etc., enfin tout ce que nous avons. On y joindra le plan de la nouvelle ville que Napoléon voulait faire construire à la pointe du Delta.

Vous aurez de même les modèles de canon, affûts, forges, caissons, harnais, que vous m'aviez dit être désirés par le vice-roi. J'en ai prévenu ce matin Livron. Je désire bien qu'il puisse les emporter à bord de son bâtiment, si, comme il en a le projet, il part à la fin du mois avec les personnes chargées de faire à S. A. le Vice-Roi les propositions de la Compagnie de commerce qui vient enfin de s'organiser.

Les présents que vous demandez pour le ministre de la Guerre et pour M. Boghos seront de même expédiés.

La carte d'Égypte a déjà été envoyée à Alexandrie, pour le vice-roi.

LISTE DES OBJETS DESTINÉS AU VICE-ROI D'ÉGYPTE.

Bouches à feu de campagne. . .	{	1 canon de 8.
		1 — 6.
		1 — 4.
		1 obusier de 24 court.
Voitures du système Gribauval.	{	1 affût de bataille de 8.
		1 — 6.
		1 — 4.
		1 — d'obusier.
		1 caisson de 8.
		1 — 6.
		1 — 4.
		1 — d'obusier de 24.
		1 forge roulante à 4 roues dernier modèle avec les outils.

ATTELAGE.

1 ^o	6 chevaux pour la pièce de 8	1 attelage	1/2.
2 ^o	6 — la pièce de 6	1 —	1/2.
3 ^o	6 — l'obusier de 24 . .	1 —	1/2.
4 ^o	4 — la pièce de 4	1 attelage.	
5 ^o	4 caissons à 6 chevaux l'un	6 attelages.	
6 ^o	1 forge à 4 chevaux	1 attelage.	
TOTAL		12 attelages	1/2.

Plan d'Alexandrie et de toute la côte avec les mémoires.

Plan du Caire, de la Citadelle, de Giseh, de la nouvelle ville à bâtir à la pointe du Delta, avec les mémoires y relatifs, ainsi que tout ce qui peut avoir rapport à la frontière de Syrie, à Suez et à Cosseir pour la mer Rouge.

XVII. — BOYER À BELLIARD.

10 juin 1825.

. Enfin le canon de la citadelle du Caire vient d'annoncer la prise de Navarin sur les Grecs; ainsi, la ligne de fortresses, depuis Patras jusque Coron, est toute au pouvoir des Turcs et le port de Navarin assure à l'armée expéditionnaire d'Ibrahim Pacha une relâche assurée pour les flottes de son père et des magasins en sûreté pour ses vivres et ses munitions. Les Albanais, qui s'étaient mutinés à la Sude de Candie et avaient refusé de s'embarquer pour la Morée, ont aussi fini par se soumettre; ils se sont embarqués et doivent être actuellement en Morée : ce sont 6.000 hommes de vieilles troupes d'infanterie qui ont au moins quinze ans de service, mais sans discipline et, une fois en campagne, faisant tous la guerre pour

leur compte, assez braves, dit-on, mais féroces comme des tigres. Malheur aux Grecs qui tomberont sous leurs pattes, mais aussi malheur à eux s'ils sont vaincus. Ibrahim Pacha aura de grands ménagements à avoir pour ces Albanais; il n'osera pas les mettre en ligne avec ses 4 régiments organisés; ils se déchireraient et détruiraient les uns et les autres, tant est grande la haine des vieilles bandes ottomanes contre ce qu'elles appellent le nizam gedid ou les troupes de nouvelle formation; il ne pourra les employer que comme flanqueurs, et jugez des malheurs qui peuvent arriver à une armée dont les flancs sont compromis. Figurez-vous le peu de précautions que l'on prend dans ce pays pour faire la guerre : c'est seulement aujourd'hui, après onze mois du départ de l'expédition, que l'on songe à procurer à Ibrahim Pacha une carte de Morée, et si le fils du général Chambloup, votre collègue, ne s'était pas trouvé ici avec une bonne carte de Morée, Ibrahim s'en serait passé, car il n'y en a pas une seule dans tout le pays. Voilà les Turcs! Ils font consister leur force dans l'inertie de leurs moyens et leurs plus grands ennemis ne sont ni les Grecs ni les Russes, ni les Persans leurs voisins, ce sont : Demain nous verrons; plutôt à Dieu et Dieu est grand. Voilà les vrais ennemis de cette nation apathique.

J'ai vu ce matin le Pacha; il m'a raconté les succès de son fils en Morée. Navarin n'était attaqué que par terre d'abord; trois fois l'armée grecque a fait des efforts pour débloquer la place, trois fois elle a été battue; enfin, après bien des efforts, Ibrahim a bloqué par terre et par mer le vieux et le nouveau Navarin; il s'est emparé de l'île qui couvre le port. Les Grecs qui la défendaient y ont péri. Le Vieux Navarin ayant capitulé le premier, Ibrahim a bien traité la garnison; il s'est servi d'un

capitaine grec prisonnier pour parlementer avec la garnison du fort neuf, qui, convaincue de l'inutilité des efforts de ses conationaux pour la délivrer, a fini par capituler aux conditions de la vie sauve, ce qui a été exécuté, et toute la garnison forte de 1.800 hommes conduite à Kalamata, sans qu'aucune insulte ait été faite à qui que ce soit. Seulement, Ibrahim a retenu prisonniers le fils de Petro Bey, un des principaux de la Morée et quelque seize capitaines influents qui répondront de la conduite du Sénat envers quelques Turcs de distinction qui sont dans les fers des Grecs.

Les Grecs auront probablement à se repentir d'avoir laissé passer l'armée égyptienne en Morée, à moins qu'ils n'obtiennent de grands succès sur elle lorsqu'elle agira dans l'intérieur. Cette pauvre armée égyptienne est si mal outillée, qu'aujourd'hui seulement, à la veille de conquérir l'intérieur, Ibrahim demande du canon de montagne; il n'y a rien sur la terre d'imprévoyant comme un Turc, en voilà la preuve; cependant les Grecs ne dorment pas; le danger va les éveiller sérieusement; dix bâtiments de guerre du Pacha qui mouillaient à Coron viennent d'être brûlés par eux. La flotte ottomane est toujours dans l'inaction. Si elle pouvait tomber sur Hydra et Spetzia avec succès, les Grecs seraient anéantis en une campagne.

Je présume aussi que Drovetti est arrivé dans l'intention de me proposer d'aller en Morée, comme conseiller d'Ibrahim Pacha. Je n'accepterai jamais pareille mission; elle est hors de mes obligations contractées; d'ailleurs, quel rôle un homme civilisé irait jouer au détriment de l'humanité en faveur du Croissant! Cette réflexion suffit pour décider la question.

J'avais décidé le Gouvernement du pays à faire en France

l'achat de deux habillements complets pour 50.000 hommes d'infanterie. Lorsque tout était arrangé pour cette opération utile à la métropole, un directeur de fabriques de drap venant de Sedan est venu au Caire tout contrarier; il va se mettre à la besogne avec les laines du pays, et l'Égypte, qui a de l'indigo qui augmente de qualité tous les ans, va pouvoir se passer des draps de France : c'est là le but du Pacha

XVIII. — BOYER À BELLIARD.

Le Caire, 15 juin 1825.

Des nouvelles plus récentes de Morée annoncent de tous côtés la détresse des Grecs. Mavrocordato, le chef du Gouvernement, court le pays pour exhorter ses compatriotes à prendre les armes; le découragement se mêle de la partie. Si ce rapport se confirme, les Grecs sont perdus. Un assez grand nombre d'officiers européens qui était à leur service, les a quittés. Ibrahim a bien traité ceux qu'il a pris à Navarin; cette conduite lui sera utile; son père a des vues sur la Grèce; l'Archipel et le littoral lui fourniront des matelots, sa flotte deviendra par là puissante; une fois arrivé là, il ne se déclarera pas pour cela indépendant, mais en gorgeant d'or les membres du Divan, en payant exactement ses redevances au Grand Seigneur, il sera le maître chez lui en Égypte comme en Grèce. Maître alors de Candie, de la Grèce et de l'Égypte, il sera puissant et hors d'atteinte de son souverain. Il consolidera son pouvoir et fera tout pour le transmettre aux siens. Est-il bien prudent à la France, et ses véritables intérêts veulent-ils qu'elle coopère à l'affermissement et à la réussite des projets du Pacha? Examinez bien

cette question. L'Angleterre, toujours vigilante pour ses intérêts et ceux de ses sujets, ne s'opposera-t-elle pas aux vues du vice-roi? la fragile hypothèque du dernier emprunt anglais restera-t-elle sans vengeur du côté de cette puissance toujours active et vigilante pour les intérêts des siens? Le but unique du Pacha de civiliser ses États pour les affranchir de toute industrie étrangère s'effectuera-t-il paisiblement, pour essuyer par la suite l'affront de voir nos produits repoussés de ces pays, dans lesquels on ne pourra plus commercer que l'or à la main? Avant vingt ans, ce but sera atteint et, n'en déplaise aux brillants rapports des consuls français, il se remplira, et grâce aux riches collections d'antiques que des firmans protecteurs leur permettent de faire, ils auront servi le Pacha et mal leur métropole.

Toujours des nouvelles de plus en plus désastreuses pour les Grecs. Hier soir est arrivé un rapport. Ibrahim a marché vers Kalamata, dans le pays des Maïnotes. Il a eu une affaire dans laquelle les Grecs ont laissé 520 hommes sur le champ de bataille. Après cet échec, ils ont demandé à livrer le pays et à se soumettre. Ibrahim se conduit avec beaucoup de modération. Il a de grands moyens de corruption à sa disposition, et l'or qu'il répand à pleines mains refroidira beaucoup le zèle des insurgés. Ce serait déjà chose faite si les Grecs étaient sûrs de rester sous la protection du vice-roi et de ne pas être livrés aux gouverneurs que la Porte envoyait dans ce pays avant la levée de boucliers.

Le 20 juin.

Enfin le Pacha a reçu des lettres de Livron du 21 avril; il le met au courant de sa mission. J'ai aussi reçu de lui une

lettre de la même époque; il me dit être assailli par une foule d'officiers qui demandent à venir ici. J'en ai fait part au Pacha, qui m'a dit qu'il se concerterait là-dessus avec son ministre de la Guerre. J'ai eu avec Son Altesse une conversation de trois heures des plus extraordinaires. Je vous en ferai part par une occasion sûre.

Nous organisons trois nouveaux régiments de 5 bataillons; il faut voir arriver les conscrits pour croire au spectacle que présente cette population qui quitte la vie champêtre pour prendre les armes. L'Égypte ressemble à la vallée des larmes.

J'attends les officiers d'artillerie que Livron m'annonce devoir arriver vers la fin de juin. J'espère qu'ils m'apporteront de vos lettres et en même temps l'assurance de votre amitié. Comptez sur la mienne.

XIX. — BOYER À BELLIARD.

10 juillet 1825.

Je vous adresse deux bulletins de l'expédition d'Ibrahim Pacha en Morée. Vous y lirez et verrez des succès. Les bruits du jour ne lui sont pas favorables; on dit qu'en partant de Kalamata pour se rendre à Tripolitza, il a essuyé un revers de la part des troupes de Petro Bey et de Colocotronis; on va même jusqu'à annoncer qu'il se trouve cerné et dans une position très difficile.

J'ai vu hier le Pacha; il était et avait l'air chagrin; son intention serait d'envoyer trois régiments de renfort à son fils, mais où est la flotte pour les transporter? Celle du capitain-pacha vient d'essuyer des revers inouïs : Kanaris l'a grillée.

Je vous ai annoncé la prise d'Anatolico, autrement dit Missolonghi; c'est une erreur, n'y croyez pas encore; elle est à la vérité attaquée par le Pacha de Janina et de l'Arta, mais pas soumise.

Les Grecs ont à soutenir une rude guerre cette année. S'ils s'en tirent, les dieux sont pour eux et probablement l'on s'en mêlera plus particulièrement en Europe, ce qui contrariera beaucoup les intérêts de ce pays.

XX. — LIVRON À BELLIARD.

Marseille, 13 juillet 1825.

. Le général de La Chasse de Verigny m'écrit qu'on n'a pu trouver dans tous les dépôts de la Guerre et des fortifications que le plan d'Alexandrie et un mémoire sur son système de défense. On les fait calquer et copier pour me les envoyer. Tous les autres ordres nécessaires pour les canons et affûts de modèle, les présents, n'étaient point encore expédiés le 8 de ce mois. Si vous êtes encore à Paris, mon général, veuillez en parler au ministre.

XXI. — BOYER À BELLIARD.

Au camp d'El Khanka, 18 juillet 1825.

Je vous ai adressé de longs rapports, des bulletins des succès d'Ibrahim Pacha en Grèce; il me reste à vous donner connaissance d'un entretien secret que j'ai eu avec le vice-roi, entretien dans lequel il m'a fait voir sa pensée et ses projets.

Confiant dans la valeur de son fils et de ses troupes, il ne doute pas de la réussite complète de son expédition en Morée; il m'a dit à cet égard : « Les succès que j'obtiendrai sur cette partie de l'empire augmenteront mon crédit et ma renommée. Le Grand Seigneur n'est plus assez puissant pour s'opposer à mes projets; je suis l'enfant de la victoire, mon nom et mes hauts faits sont dans la bouche de tous les sujets de l'empire. J'appartiens aux Turcs comme à l'histoire. J'ai relevé l'État de sa ruine, malgré la volonté du Divan qui ne veut rien de grand que ce qui émane de lui. Je sais bien que l'empire marche journellement à sa perte; qu'il me sera difficile de le sauver, et pourquoi irais-je tenter l'impossible avec mes moyens? Mais sur ses débris je fonderai un vaste royaume; j'en ai tous les moyens et, avec mes armées et avec mes intelligences, d'un seul mot je puis me faire ouvrir les places d'Acre et les villes de Damas et Bagdad; les populations du mont Liban courront aux armes à mon premier signal, pour appuyer toutes mes intentions et tous mes projets. Je ne demande que trois ans de temps, pour que vous m'organisiez 50.000 disponibles et 150 pièces de canon; alors je serai en mesure. J'aurai, d'ici là, renforcé mes troupes dans l'Éthiopie et le Sennaar, dans l'Hedjaz; je tirerai, des grandes populations de cette partie de l'Asie, des recrues pour organiser des troupes. J'aurai assuré la paisible occupation de la Morée; libre enfin de tout souci extérieur, parce que je serai fort, mon fils le Victorieux partira sous un an et ira accomplir les destins sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, limite sûre des États que je lui destine et que son grand courage saura conquérir. » — J'ai répondu : « Par les Anglais ». — « Hélas! C'est bien là ma crainte; la marine formidable de cette nation est tout ce qui m'inquiète et me chagrine,

et je ne redoute rien au monde plus qu'un blocus qui ruinerait mon commerce et mes finances. Pensez-vous, a-t-il ajouté, que les puissances de l'Europe souffriraient que la marine anglaise se porte à une extrémité semblable à mon égard? — J'ai répliqué : « Cela dépendra beaucoup des dispositions dans lesquelles se trouveront les puissances, lorsqu'il se mettra à découvrir et surtout de la conduite de la Russie. » — « Je n'aime certes pas les Russes, a-t-il ajouté, mais ils peuvent un jour être mes meilleurs auxiliaires. » — Voilà, mon cher général, des aveux curieux et précieux; ils vous éclairent sur le chef de ce gouvernement et sur ses futures intentions.

. Le Pacha est parti pour Alexandrie le 15 juillet. Sa flotte est rentrée dans le port, après avoir porté en Morée les Albanais qui étaient en Candie, au nombre de 5.000 hommes, 1.000 chevaux et 800 mulets pour les équipages et munitions. Il est question actuellement de renforcer Ibrahim en Morée des 7^e, 8^e et 9^e régiments d'infanterie qui sont ici, en tout 15 bataillons forts de 500 hommes chacun.

Les dernières nouvelles de Morée assurent qu'Ibrahim a forcé les défilés qui couvraient Tripolitza, que les Grecs ont mis le feu à cette ville capitale de la Morée, de même qu'aux maisons du pays, que les vainqueurs passent tout au fil de l'épée et brûlent tout, qu'ils se sont portés sur Argos dont ils se sont emparés et bloquent ainsi Nauplie de Romanie par terre, ayant forcé le gouvernement de la Grèce à se réfugier dans ce port, le seul qui lui reste en terre ferme de Morée. On dit que Colocotronis est dispersé dans les montagnes, cherchant cependant à harceler son ennemi; on dit que le gouvernement de Nauplie de Romanie a dépêché un bâtiment en Angleterre pour implorer la médiation de cette puissance; on dit beaucoup

d'autres choses que je crois tellement exagérées que je ne puis même en faire mention. Au reste, les Turcs ne sont jamais plus vulnérables qu'en plein succès, et si les Grecs réfléchissent bien au renfort qui les attend, ils peuvent encore se relever et tirer parti de leur désespoir. . . .

P.-S. — Savez-vous bien, mon cher général, qu'à lire simplement le contenu des journaux français concernant les événements de Grèce, l'on dirait que les rédacteurs sont fous; je n'ai de ma vie rien vu d'aussi faux, d'aussi absurde en tout point.

XXII. — BOYER À BELLIARD.

Caire, 10 août 1825.

M. de Parron, qui était venu dans ce pays dans l'intention d'offrir ses services au Pacha, s'en retourne après avoir échoué dans ses offres de service. Cet officier, que j'aurais vu avec plaisir se joindre à moi, n'a pu ni dû accepter ce qui lui a été offert, c'est-à-dire la place d'instructeur dans un bataillon turc, avec l'obligation de donner quatre heures le matin et deux heures le soir ses soins à 1.000 hommes, pour apprendre le maniement des armes et les écoles depuis celle du soldat jusqu'à la dernière du bataillon. Parron, que son amitié pour moi avait déterminé à venir me joindre, ne pouvait, et j'ai été le premier à le dissuader, accepter un semblable emploi à 200 francs par mois. Je ne vous parlerai pas de l'espèce d'hommes avec lesquels il avait à vivre; il vous la fera connaître lorsqu'il aura l'honneur de vous voir et vous approuverez et sa conduite et les conseils que je lui ai donnés. Rien n'est rebuté ici comme

les officiers qui s'y rendent de leur plein gré. On pense que la misère les a forcés à venir tendre la main au Pacha. Voilà pourquoi on ne leur offre que ce que l'on veut; aussi il y a un grand mécontentement parmi les instructeurs réfugiés espagnols et italiens; ils sont tous à 125 francs par mois. Jugez du traitement par le métier qu'ils ont à faire. Plusieurs vont quitter, les uns pour se rendre en Perse, d'autres en Amérique. Peut-être que ces départs forceront les autorités à les traiter avec plus de générosité. Je le désire pour le Pacha, autrement tous quitteront son service et adieu à l'instruction.

Le commandant de Parron a séjourné huit mois en Égypte. Il a été à même de voir beaucoup de choses et d'en entendre davantage; il sera en état de répondre à toutes vos questions, et vous serez bien étonné de la différence entre la vérité et les paroles de M. Tourneau et les lettres du consul général.

XXIII. — BOYER À BELLIARD.

Caire, 10 août 1825.

J'ai reçu il y a quinze jours votre lettre du 2 juin et vois par son contenu que, depuis le 15 février, vous n'aviez pas reçu de mes lettres. Je vous en ai cependant écrit de très longues et très détaillées; je désire qu'elles vous soient parvenues, car leur contenu vous mettra à même de connaître l'Égypte d'aujourd'hui comme si vous l'habitez. Tous mes rapports sont exacts, chaque jour me confirme dans la vérité énoncée. J'ai vu avec plaisir ce que vous me marquez au sujet de mes demandes d'artillerie et des cadeaux pour les grands de ce pays; lorsqu'ils arriveront j'en ferai l'hommage ainsi que leur destination

l'énoncera. Une chose m'étonne, c'est le retard des officiers d'artillerie; je ne vous ai rien caché des difficultés et contrariétés qu'ils éprouveront; je n'ai rien à retrancher à tout ce que je vous ai écrit à cet égard. Je viens d'éprouver par moi-même une portion des désagréments qui leur sont réservés. Le Pacha me chargea, il y a deux mois, de faire un équipage de 7 bouches à feu de montagne. L'arsenal m'a été ouvert pour prendre et mettre dans les mains des ouvriers européens tout ce qui me serait nécessaire pour remplir ce but. J'espérais réussir à faire faire ce petit équipage en vingt-cinq jours; en voilà soixante-dix passés et il n'est pas terminé; il ne le sera que dans quinze, mais au grand mécontentement des intendants et comptables turcs dans l'arsenal. Il sera très bien fait; voilà ce qui les fait enrager, c'est que rien de ce qui est de leurs mains n'est bon, et que des chiens de chrétiens savent tout faire. Il y aurait trop à dire sur ce chapitre pour vous en expliquer l'énigme; il n'y aurait à la vérité qu'un mot à dire au Pacha pour faire aller tout dans l'ordre, mais ce mot ferait abattre dix têtes.

Par ma dernière lettre, je vous ai envoyé deux bulletins de l'armée expéditionnaire d'Ibrahim Pacha en Morée. Ce prince a effectivement bien débuté dans ce pays, lors de son débarquement en mars dernier; les Grecs, confiants dans leur marine, ne s'attendaient pas à le voir descendre sur leur territoire. Quoiqu'il ait pris, pour le siège de Navarin, les plus mauvaises dispositions, cependant après sept semaines d'inutile canonnade, il a fini par un coup de main sur l'île qui couvre le port du côté de la mer; 500 Grecs la défendaient, mais tous ont péri, parce qu'ils avaient commis la faute de ne pas la couvrir de retranchements. Après ce succès et la capitulation

de la place, Ibrahim n'a songé qu'à la conquête du pays. Guerrier audacieux et entreprenant, il s'est jeté dans l'intérieur du pays avec 9.000 hommes, restés de 16.000 hommes qu'il avait embarqués à Alexandrie en juillet 1824. Sa marche a été sur Kalamata et le pays aux ordres de Petro Bey, gouverneur du pays de Maïna. Petro Bey, assure-t-on, a fait avec lui un traité secret, et lui a laissé le passage à travers les montagnes; son fils retenu prisonnier par Ibrahim après la capitulation de Navarin, l'or répandu à pleines mains et la séduction ont pour beaucoup coopéré à l'inaction de ce chef grec qui, du reste, passe pour brave. A l'aide de cette défection, l'armée égyptienne traversa son territoire et parvint au défilé de Léondari, route de Tripolitza. Colocotronis le défendait avec 5.000 hommes, s'attendant à être renforcé par Petro Bey pour disputer ce terrain à son ennemi. Il fut forcé de se retirer en disputant néanmoins le terrain. Ainsi Ibrahim parvint devant Tripolitza, qu'il trouva évacué et brûlé par les Grecs. Ibrahim ne s'y arrêta que quatre heures et marcha de suite sur Argos et Nauplie de Romanie. Comptant sur les intelligences qu'il avait dans l'armée grecque et dans le pays, il hâta et précipita sa marche, mais les journaux d'Hydra qui nous parviennent de temps à autre et que l'on assure être véridiques, nous apprennent que là se sont bornés ses succès, que les traîtres ont été démasqués et livrés au Gouvernement pour en faire justice. Ces mêmes journaux nous donnent pour certain que le général Roche et le colonel Fabvier sont en Grèce, qu'ils dirigent les mouvements des troupes, qu'ils forment des régiments réguliers et qu'environ 2.000 hommes de troupes formées à l'euro-péenne, sous les ordres de Démétrius Ipsilanti, ont combattu victorieusement l'armée égyptienne devant Argos et Milos, en

avant de Nauplie. Ibrahim a, dit-on, été forcé à se retirer avec des pertes sérieuses; il a pris position à Tripolitza, où il s'est retranché. Plusieurs combats lui ont été donnés dans cette position par les Grecs; le vieux Colocotronis lui-même est venu l'attaquer; il avoue même avoir échoué dans ses projets contre le satrape, par la défection des milices de Corinthe et de Galavrita. Je considère la position d'Ibrahim Pacha comme celle d'un soldat qui reconnaît aujourd'hui la faute qu'il a faite de se jeter en imprudent dans un pays hérissé de difficultés, sans avoir pris les mesures que la prudence et l'expérience devaient lui suggérer. Accoutumé à vaincre les Wahabites qui habitent des pays de plaine, il a eu trop de confiance dans ses succès passés et il a trop méprisé les Grecs, trop compté sur ses intelligences et son or pour s'attirer les peuples. D'ailleurs, il avait, dès son début en Morée, gâté tout ce qu'il pouvait espérer de la trahison, en faisant brûler toutes les villes et villages qu'il traversait, en faisant massacrer sans pitié les vieillards, femmes et enfants que les Grecs abandonnaient en se retirant. Cette conduite a dessillé les yeux et fait voir quelle serait la conduite que l'on tiendrait si l'on se soumettait. Malgré tous les efforts que font aujourd'hui les Grecs et toute la population, il paraît certain qu'Ibrahim Pacha est toujours fort au milieu de la Morée, et quoique ses communications avec les places de Navarin, Modon et Coron soient interceptées, il n'en est pas moins un ennemi dangereux, qui reconnaît à la vérité que son plan de campagne est manqué pour cette année, mais qui, certain de pouvoir se retirer sur ses places quand bon lui semblera, reste au milieu du pays pour combattre, épuiser son ennemi et le détruire le plus qu'il pourra. Voilà où aboutissent, selon moi, les combinaisons militaires et les conceptions

d'Ibrahim Pacha; il a bien été rallié par 6.000 Albanais de Candie; on assure qu'une portion de ces milices l'a rejoint, que le surplus avec un convoi de 300 mulets chargés de munitions a été enlevé par les Grecs; il y a aussi un fait certain, c'est que toutes les nouvelles que l'on a de Morée et de l'armée égyptienne ne parviennent ici que par la voie des Grecs, que depuis deux mois aucune dépêche d'Ibrahim n'est parvenue en Égypte à son père, que le Pacha s'est rendu à Alexandrie vers le 10 juillet, époque à laquelle sa flotte au nombre de 30 voiles est rentrée dans le port en fort mauvais état, que le Pacha est occupé jour et nuit à la faire réparer pour remettre à la mer et embarquer à peu près 7.000 hommes de 15 mois de formation organisés en régiments qui sont les 7^e, 8^e et 9^e, qui de 15.000 hommes qu'ils étaient sont réduits à moitié par les maladies, les désertions, résultats inévitables d'une armée qui n'a point d'administration, point d'hôpitaux, qui campe toute l'année, qui est mal habillée et horriblement mal chaussée; vous observerez nécessairement pourquoi je ne fais pas régulariser tout cela; ici, c'est *vox clamantis in deserto*. Sachez, mon cher général, et soyez-en bien persuadé et convaincu que le Pacha veut jouir, et cela subito, et croit que d'avoir des soldats qui savent marcher et tirer c'est avoir une armée; ses projets militaires comme organisation ne vont pas au delà; les autres sont plus sérieux. Je vous en ai fait part par ma dernière, qui était très importante.

La Morée a été cette année, ainsi que l'Épire, le théâtre d'efforts extraordinaires de la part des Turcs; jamais les Grecs n'avaient été attaqués aussi sérieusement; trop confiants dans leur marine, ils n'avaient pas prévu la possibilité d'un débarquement; ils n'avaient pas assez réfléchi que leur marine, toute

victorieuse qu'elle était, ne pouvait cependant pas prêter le flanc aux vaisseaux ottomans et à la flotte du Pacha, que leurs brûlots seuls avaient jusqu'aujourd'hui fait justice des escadres ennemies; pour remédier à cet inconvénient, ils ont acheté des frégates; ils en attendent deux qui doivent leur être arrivées actuellement; bons marins comme ils le sont, ils sauront en tirer un grand parti, et je doute que lorsqu'ils auront ces 4 frégates, les escadres du Pacha et du Grand Seigneur puissent se faire voir; comment le Pacha pourra-t-il faire sortir son expédition? Vous aurez appris que la flotte du capitán-pacha, sortie après le Ramadan de Constantinople, avait été confondue et brûlée dans les eaux de l'Archipel; ses débris se sont jetés dans Patras que les Grecs n'ont pas pu réduire; 30 de leurs navires avec des brûlots sont à l'embouchure du golfe de Patras et observent cette flotte; 30 autres bloquent étroitement les ports de Navarin et de Modon; par ces dispositions les Grecs interceptent toute communication du dehors avec ces places; Missolonghi, qui avait été sérieusement attaqué, est aujourd'hui libre; les Turcs qui s'en étaient approchés ont été défaits; la Morée n'a donc plus qu'Ibrahim dans son sein; le gouvernement grec fait des efforts inouïs pour l'empêcher de lui échapper; mais je crois que réduit à l'extrémité, il se fera toujours jour pour pénétrer sur ses places; parvenu là, une situation plus dangereuse pourrait se présenter, celle où les Grecs ayant reçu leurs frégates, maîtres absolus de la mer, l'affameraient dans ses places avec son armée, empêcheraient tout renfort de lui arriver et le réduiraient ainsi à une honteuse défaite. Il n'aurait de salut que dans l'espérance d'un hiver précoce et d'une mer qui obligerait les forces maritimes des Grecs à rentrer dans leurs ports. Si, malheureusement pour

le pacha d'Égypte, quelque grande catastrophe arrivait à son fils et à son expédition, comment se justifiera-t-il vis-à-vis de la Porte, puissance jalouse, cruelle et ingrate, qui abhorre autant les succès de ses lieutenants qu'elle venge les revers qu'ils éprouvent? comment pourra-t-il justifier son mot favori que je lui ai entendu dire et répéter plus de cent fois : « La Morée est à moi »? comment justifiera-t-il à l'Égypte la perte de 16.000 de ses enfants? quel revers à sa réputation d'invincible jusqu'aujourd'hui! quel coup cela portera au nizam gedid, à toutes ses institutions, enfin aux innovations qu'il a protégées jusqu'aujourd'hui! J'envisage que si ce malheur lui arrive, Mohamed Ali ne pourra pas soutenir la somme de calamités qui viendront l'assiéger en Égypte; le Grand Seigneur a pour favori le capitan-pacha qui est son plus grand ennemi. C'est lui Mohamed Ali qui l'a chassé de l'Égypte avec ses Albanais; ce capitan-pacha profitera de ses revers pour hautement revendiquer Alexandrie, Rosette et Damiette, qui sont ses apanages; le Pacha n'y consentira jamais; de là des hostilités; de là des événements qui par la suite pourront devenir majeurs pour l'Égypte et surtout pour le Pacha.

Le Nil l'an dernier a été très mauvais; cette année, il a commencé à croître le 12 juin dernier; aujourd'hui 12 août, il a 24 pouces de moins que l'an dernier en pareil jour; on observe, en général, qu'il lambine dans sa crue; lorsqu'on coupe la digue du Calish vers le 20 août, cela est d'un mauvais présage; il est impossible qu'elle soit coupée cette année avant cette époque; si le malheur d'une mauvaise crue venait se joindre aux autres calamités qui affligent ce pays, les choses iraient très mal, la population périrait de misère et, poussée à bout, elle se porterait aux derniers excès.

Voilà, mon cher général, le résultat de mes observations depuis ma dernière; je ne vous laisserai jamais ignorer les événements qui se succéderont.

Écrivez-moi souvent, mon général; vos lettres et vos bons avis et conseils font mon bonheur; ce pays mérite un meilleur sort; l'obtiendra-t-il? J'en doute avec les hommes qui le gouvernent aujourd'hui.

Ma santé est bonne; je fais des vœux pour que ma lettre vous trouve également bien portant; comptez toujours sur l'attachement de votre tout dévoué.

P.-S. — Aujourd'hui 12 août au soir l'avis officiel nous parvient d'Alexandrie que les Grecs ont paru devant le port, qu'ils ont lancé un brûlot dans les passes, qu'heureusement le vent ne lui a pas été favorable, car sans cela la flotte du Pacha pouvait y être incendiée, avec elle tous les bâtiments marchands qui sont en rade, de même que les établissements maritimes qui sont sur les bords de la mer. Voilà la première tentative de ce genre que les Grecs hasardent depuis leur insurrection.

XXIV. — BOYER À BELLIARD.

Vers le 15 août 1825.

Les événements se succèdent ici avec une rapidité incroyable. J'ai une occasion de vous les mentionner et je me hâte de vous les écrire.

Le 10 de ce mois, un brûlot grec, qu'on dit suivi de huit autres et de 38 voiles de guerre, est venu dans le port d'Alexandrie. Heureusement qu'il s'est consumé sur les récifs et que l'on en a été quitte pour la peur.

Le 11, le Pacha a fait sortir du port deux bricks de sa flotte pour aller combattre et éloigner les Grecs.

Le 12, on entendait une canonnade. Le Pacha a fait mettre à la voile une frégate et quelques bâtiments légers de sa flotte.

Le 13, la canonnade s'entendant toujours, le Pacha, impatient, est sorti lui-même sur une corvette, en compagnie d'un brick. Quelle résolution pour un vice-roi ! Les choses n'en sont pas restées là. Le 14 au matin, la flotte du capitán-pacha, qui venait de recevoir un échec terrible devant Missolonghi et à sa sortie du golfe de Lépante, est entrée au nombre de 30 voiles dans Alexandrie. Aussitôt que l'amiral ottoman y apprit le départ du Pacha, il fit appareiller sept bâtiments de sa flotte pour lui courir après, lui barrer l'entrée des bouches de Rosette et Damiette et tâcher de s'emparer de sa personne. Par ce seul coup de tête, le Pacha peut perdre et l'Égypte et la vie ; il a affaire à son plus grand ennemi, puisque c'est lui qui, pour s'emparer de l'Égypte, en a chassé le capitán-pacha, alors Pacha gouverneur nommé par la Porte.

Une situation de choses aussi étonnante n'a pas besoin de commentaires ni d'exposition. Vous connaissez la Porte, vous connaissez le Pacha, et vous devinerez aisément quel peut être le sort qui l'attend, s'il est pris. S'il ne peut descendre en Égypte, il ira probablement en Syrie, mais trouvera-t-il en aventurier partout des protecteurs ? Je frémis sur son sort, si son étoile l'abandonne.

La Gazette d'Hydra n° 133 nous donne des nouvelles affreuses sur le compte d'Ibrahim Pacha. Il est toujours cerné autour de Tripolitza. Les Grecs veulent l'y enterrer lui et son armée. Il a eu le 5 et le 6 juillet dernier des échecs très sérieux. Missolonghi a été délivrée par environ 12 à 15.000

Grecs ioniens, qui ont enfin pu se joindre à leurs frères de l'Épire et de la Morée. Voilà donc les Anglais qui lèvent le masque.

Si la fortune abandonne le Pacha, notre mission finit et nous rentrerons, car après Mohamed-Ali, aucun Pacha ne voudra et ne pourra continuer le nizam gedid. L'Égypte va devenir la proie de nouveaux tyrans, elle sera abîmée, les établissements faits succomberont avec leur créateur, et ce malheureux pays sera toujours la vallée des larmes...

P.-S. — Livron m'écrit de Marseille, 18 juillet, qu'il part et sera ici au 15 août. Je l'attends : il verra du nouveau.

XXV

Camp d'El Khanka, 28 août 1825.

Pour faire suite à mes précédents rapports et à tout ce qu'ils renfermaient, je vous annonce que le Pacha, après avoir couru la mer pendant dix jours, est enfin rentré dans le port d'Alexandrie sur un brick; que le capitain-pacha ayant été averti de son retour au moment où il était déjà dans son palais, l'a salué de 21 coups de canon; qu'il est descendu à terre pour aller le voir; que Mohamed-Ali est allé le recevoir à sa cale; qu'enfin, parvenu chez lui, dans sa salle des conférences, il a donné au capitain-pacha la place d'honneur, et pendant deux heures qu'ils sont restés ensemble, il lui a chassé les mouches.

Pas de nouvelles officielles d'Ibrahim Pacha. On dit seulement que, forcé à Tripolitza, il s'est acheminé vers ses places; qu'arrivé à Léondari, il a trouvé ce défilé garni en force et qu'il a été obligé de prendre position à Mistra pour débrouiller

tout cela. Le Pacha d'Égypte a enfin pris la résolution de faire partir le 25, de son camp d'El Khanka, un régiment de cinq bataillons, fort de 4.000 hommes, le 7^e de ligne; il va s'embarquer à Alexandrie pour se rendre en Morée. Ce régiment a été complété à ce nombre aux dépens des 8^e et 9^e régiments qui, aujourd'hui, n'ont que des recrues et sont de 2.500 hommes chacun.

Livron est arrivé à Alexandrie le 24. Boghos vient de me l'annoncer. Il paraît qu'il apporte avec lui l'artillerie et les cadeaux; on dit aussi que les officiers d'artillerie l'accompagnent⁽¹⁾.

XXVI. — BOYER À BELLIARD.

Le Caire, 31 août 1825.

. Livron m'écrit d'Alexandrie que les frégates que le Pacha fait construire en France, une grande opération com-

⁽¹⁾ Il rapportait également un matériel varié, dont on trouvera ci-dessous l'énumération :

130 métiers à tisser les étoffes de coton, 12 robinoirs, 10 ourdissoirs, 20 grandes machines à parer les fils. Accessoires tels que peignes, lames, ensouples, etc.

1 pompe à vapeur de 12 chevaux avec ses accessoires en chaudière, volant, etc.

1 mouvement complet composé d'arbres de couche, de roues d'angle et droites, supports, etc., pour mettre en mouvement toutes les machines ci-dessus à l'aide de la pompe à vapeur — le tout en fonte.

20 musiques militaires complètes.

1 appareil pour l'éclairage par le gaz hydrogène.

1 moulin à vapeur composé d'une pompe à feu de la force de 2 chevaux, 2 paires de meules, blutoirs, etc.

2 modèles de machine pour élever les eaux du Nil.

merciale que le Gouvernement français désire voir réussir, et quelques autres objets ont déterminé sa venue dans ce pays. Il m'annonce que son séjour sera de courte durée, que probablement il ne pourra pas venir au Caire me voir. Il a apporté le matériel d'artillerie dont vous m'avez parlé dans votre dernière du mois de juin; il me parle des cadeaux pour le ministre de la Guerre qui, n'étant pas achevés à l'époque de son départ, seront expédiés par la suite. Il m'annonce l'arrivée du colonel d'artillerie Rey, mais que les officiers viendront ensuite, et lorsque le colonel aura vu les établissements et jugé ce qui leur sera nécessaire. Il a apporté des machines et me dit que vous et Daure l'avez beaucoup secondé.

Voici ce que Drovetti m'écrit au sujet de la Morée. La conquête de la Morée est terminée; il ne reste plus que Nauplie de Romanie, où se sont réfugiés Ipsilanti et Mavromikaki, fils de Petro Bey de Maïna. Le grand nombre de familles qui ont accouru de toutes parts dans cette place y a causé la famine et le désespoir; du reste, les affaires vont très bien dans ce pays pour les intérêts du Pacha et de l'armée égyptienne. Cependant les écrits du consul Drovetti ne sont pas d'accord avec les nouvelles qui parviennent et d'Hydra et de Zante.

Le capitain-pacha est toujours à Alexandrie. Les deux hauts personnages se font assidûment la cour et se voient journellement à terre.

Je vous ai mandé le départ du 7^e régiment de ligne, qui va s'embarquer pour la Morée.

Je vous avouerai franchement que la monotonie de mon existence ici me lasse. L'on voudrait de moi que je prisse le fusil et enseigne même les soldats; du reste je ne suis qu'un vrai maître d'école; cela est pitoyable; toujours au camp, ra-

rement en ville, et toutes les fois que l'on me consulte, c'est toujours pour agir dans un sens contraire et destructeur de toute organisation méthodique du métier.

Je blesse l'amour-propre du ministre, qui ne voit dans moi qu'un mentor. Enfin, si ce n'était le Pacha, qui rachète par ses bonnes manières les sottises des siens, j'aurais déjà quitté la partie. Je vous assure et jure sur l'honneur que je ne connais pas un officier général français qui, même pour la double solde, voudrait être ici sur le pied que j'y suis. Il faut ma patience pour m'y faire et temporiser. J'ai un calme imperturbable et attends du temps une amélioration dans les affaires.

XXVII. — BOYER À (Livron probablement).

Au camp, 5 octobre 1825.

Je viens de recevoir l'autorisation de vous écrire pour vous demander dix instructeurs français que vous choisirez : six dans les grades d'officiers supérieurs et quatre capitaines.

Ces officiers seront choisis parmi ceux ayant servi dans l'infanterie exclusivement. L'on insiste sur cette condition comme expresse. Qu'ils vous soient connus comme officiers capables de bien remplir le but auquel ils sont destinés, ayant fait la guerre, commandé des troupes, porteurs de bons états de services; en un mot, en état de former des régiments et de les guider à la guerre. Vous leur ferez connaître le genre de service qui a lieu au camp, afin qu'ils ne se dégoûtent pas en arrivant, et qu'ils n'allèguent pas, surtout, qu'ils ignoraient le genre de service auquel ils seront tenus.

Vous assurerez par le contrat :

3.000 piastres fortes d'Espagne à un colonel,
2.000 à un lieutenant-colonel, major ou chef de bataillon,
1.500 à un capitaine.

Vous ne prendrez pas de grade au-dessous de celui de capitaine. Vous assurerez des appointements à compter du jour du départ de Marseille.

Vous ajouterez au contrat qu'outre les appointements, ces officiers jouiront de leurs rations, qu'ils auront chacun deux habillements par an et qu'ils seront montés aux frais du Gouvernement.

Vous accorderez à chacun des officiers supérieurs 3.000 francs d'indemnité de voyage de France au grand Caire, et 2.000 aux capitaines.

M. Boghos, auquel S. E. le Ministre adresse cette lettre, est prié de vous envoyer le crédit suffisant pour faire face aux dépenses de la route pour ces messieurs.

Faites en sorte qu'ils arrivent le plus tôt possible; nous en avons besoin pour l'instruction des troupes de Son Altesse, et S. E. le Ministre compte sur vous pour un bon choix.

XXVIII. — RAPPORT DU GÉNÉRAL BOYER

SUR LA SITUATION MILITAIRE DE L'ÉGYPTE.

Camp d'El Khanka, à 4 lieues du Caire, 6 octobre 1825.

L'armée du vice-roi d'Égypte se compose aujourd'hui de 12 régiments d'infanterie de ligne, de cinq bataillons chacun.

La force numérique de chaque bataillon est de 800 hommes à son organisation

Il n'y a dans les régiments égyptiens ni contrôle signalétique ni nominatif, en un mot rien de ce qui constate l'existence des hommes. Il ne s'y fait aucun appel, le doigt et l'œil décident de tout. Aucun officier dans les compagnies ne sait ni lire ni écrire; les seuls officiers supérieurs et adjudants-majors possèdent ces connaissances, mais aucun d'eux ne connaît pas même l'arithmétique

L'uniforme des officiers est très riche; celui d'un colonel coûte au vice-roi 60.000 piastres turques. Si le colonel meurt, l'uniforme reste au successeur.

Les uniformes des autres grades sont en proportion. La couleur en est rouge écarlate tout galonné d'or sur toutes les coutures. Les officiers supérieurs ont des étoiles en diamant sur les deux épaules.

Les régiments ne sont pas encore distingués par des couleurs entre eux. Chaque bataillon a sa couleur, qui est égale dans tous les régiments; c'est du noir, du rouge sanguin et du brun, qui, entre eux, forment le fond des uniformes et les varient selon les numéros des bataillons qui les portent.

Les drapeaux des régiments égyptiens sont blancs; ils portent pour devise une inscription du Coran et le numéro du régiment

Les officiers supérieurs reçoivent, en outre de la ration, un colonel 100 livres de café par mois, un lieutenant-colonel 50, les chefs de bataillon 25. Les autres grades n'en reçoivent pas, mais les officiers supérieurs sont tenus de leur offrir le café quand ils se présentent devant eux.

La discipline est terrible dans l'armée : la mort par les

armes pour tout déserteur en récidive, 1.000 coups de courbache pour première désertion, 500 coups pour tout délit de désobéissance, d'insubordination. Ces peines s'appliquent à l'officier depuis le grade d'adjudant-major inclus jusqu'au soldat; il y a toujours 150 à 200 hommes blessés à l'hôpital résultant des cruelles bastonnades reçues.

Il n'y a aucune espèce d'administration méthodique dans l'armée. Des entrepreneurs tures fournissent la viande; le gouvernement livre le blé, les légumes, le sel, le café, et les villages sont taxés pour le beurre; l'huile se donne par des fournisseurs. Rarement des malversations ont lieu : la corde et le pal en feraient promptement justice. Cependant les troupes sont souvent lésées; mais jamais plaintes ne sont portées. Les entrepreneurs n'ont pas tous les profits; ils sont trop heureux lorsqu'on leur en laisse

HISTORIQUE DES RÉGIMENTS.

Les 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e, 5^e et 6^e régiments de ligne ont été organisés à la fois de la manière suivante :

Lors de l'arrivée en Égypte du sieur Sèves, aujourd'hui Soliman Bey, commandant le 6^e régiment, cet officier décida le vice-roi à commencer l'organisation de ses troupes à l'euro-péenne. Manquant d'officiers et de sous-officiers comme cadres, le vice-roi fournit 500 de ses mamelouks pour les faire instruire au maniement des armes et aux écoles de peloton et de bataillon. Tous les grands du pays furent obligés de donner leur contingent en mamelouks. Sèves réunit bientôt 1.000 hommes, qu'il instruisit. Pour isoler ces jeunes gens de toute distraction et plus encore pour ne pas les mettre trop en évi-

dence, on assigna Assouan, à la première cataracte, pour chef-lieu de l'instruction, mais déjà le vice-roi y avait fait bâtir quatre casernes spacieuses, dans lesquelles ces mille élèves furent enfermés et dressés aux principes du métier. Il fallut trois ans pour leur première instruction. Pendant ce temps, bien des contrariétés furent éprouvées; mais enfin l'on parvint à former des cadres. Il est vrai que Sèves avait avec lui plusieurs officiers et italiens qui le secondaient et que le ministre de la Guerre du vice-roi était toujours présent, et que cette autorité l'a protégé contre les malintentionnés qui étaient parmi les mamelouks⁽¹⁾. Ce premier pas fait, le vice-roi ordonna une conscription de 30.000 hommes qui furent dirigés

⁽¹⁾ Dans son précédent rapport d'avril 1825, Boyer s'exprime ainsi sur le compte de Sèves :

« Le sieur Sèves, ancien officier français, aide de camp du général Grouchy. C'est à la persévérance de cet officier que l'on doit la création de l'armée du vice-roi. Constamment contrarié dans ses intentions par toutes les autorités locales, désobéi par ceux qu'il avait à instruire, méprisé en sa qualité de chrétien, et ayant prévu qu'un changement de religion l'incorporerait avantageusement parmi ceux dont l'éducation militaire lui était confiée, plein d'ambition et du désir de voir réussir son projet, il s'est fait turc. Le Pacha, son fils Ibrahim et Mahomed Bey, ministre de la Guerre, lui ont constamment témoigné le plus grand intérêt; mais il n'en est pas de même des autres. . . . Il paraît néanmoins certain que M. Sèves a de la capacité, beaucoup de caractère et du courage; on cite un fait en son honneur. Chargé d'instruire à lui seul 500 mamelouks, ceux-ci, dégoûtés du métier, complotaient contre lui; un d'eux se charge de le tuer au premier exercice à feu. Le cas arrive; le cheval de Sèves est frappé, tombe, mais Sèves n'est pas touché; il se relève, court à ses mamelouks, leur reproche leur conduite, les traite de lâches et de misérables; il les apostrophe par les injures les plus violentes; il était encore chrétien à cette époque. Enfin il leur dit qu'il les méprise tant qu'il ne veut même pas se venger ni porter plainte au Pacha. Cette conduite produit son

sur Beni Adi, près de Monfalout, sur la rive gauche du Nil, Haute-Égypte; en même temps que les conscrits arrivaient, les mamelouks organisés descendaient d'Assouan sur le lieu de rendez-vous et là se formèrent en 1823 (janvier) les six premiers régiments à l'aide des 1.000 mamelouks dressés à Assouan. On employa à perfectionner l'instruction 1823 et jusqu'au mois de juin 1824. Ce fut à cette époque que le vice-roi expédia ces six régiments pour trois parties du monde.

Le 1^{er} partit pour la Mecque, le 2^e pour l'Afrique dans le Sennaar, et les 3^e, 4^e, 5^e et 6^e, sous les ordres de son fils Ibrahim Pacha, pour l'Europe en Morée. Ces trois expéditions eurent lieu à la fois et privèrent le vice-roi de toutes ses troupes régulières.

Le 1^{er} régiment devant occuper une vaste étendue de pays comme le Hedjaz et le pays de Nedjd, il fut porté à 6 bataillons. Cette troupe a des garnisons à Médine, à Djeddah, à la Mecque et à Kounfoudah; elle est, de plus, toujours en colonnes mobiles pour contenir les grandes populations arabes des districts soumis; mais il est loin de remplir en entier le but désiré par le vice-roi. Son intention serait, et il me l'a dit plusieurs fois, d'occuper Derreyeh el Rus, El Kassym, le Sondeyr et El Gebel; il veut par la suite garnir la frontière de l'Yémen, couvrir enfin le territoire entre le golfe Persique et la mer Rouge, de telle manière qu'il puisse enlever la jeunesse propre à porter les armes, la faire transporter en Égypte et soulager par là la population des bords du Nil, population qui a fourni

effet; les mamelouks livrent d'eux-mêmes à Sèves cinq des chefs du complot; il les traite généreusement, les fait rentrer dans les rangs et jamais aucun d'eux n'a été puni.»

déjà 80.000 hommes pour la formation de ses armées et dont environ 25.000 ont disparu, soit dans les hôpitaux, soit par la désertion. Quelque faible que soit la troupe qui occupe l'Arabie, cependant elle n'a pas éprouvé de revers depuis son arrivée dans le pays; la politique du vice-roi a toujours été de soudoyer les grandes tribus d'Arabes qui la peuplent et l'environnent, mais il est des époques où sa prévoyance est en défaut et la dernière réunion des pèlerins à la Mecque vient de le lui prouver. Cette réunion de fanatiques de l'empire ottoman a persuadé aux habitants que Mohamed-Ali s'était fait chrétien, que les infidèles jouissaient de toute considération chez lui, qu'eux seuls dirigeaient les affaires et que les immenses contributions et recettes qu'ils percevaient étaient la proie des ennemis des vrais croyants. Achmet Pacha, neveu du vice-roi, gérant du pachalik de la Mecque, vient de rendre compte qu'un soulèvement de 60.000 Arabes a eu lieu, qu'ils se sont dirigés en tous sens dans le Hedjaz et le Nedjd pour s'opposer à la perception de l'impôt, qu'il a dû concentrer le 1^{er} régiment pour couvrir la Ville sainte, qu'enfin il est parvenu à réunir ses troupes sans pertes et à calmer par ces concessions onéreuses le rassemblement qui s'est formé, mais qu'un renfort lui devient indispensable pour se maintenir, que sans cela Son Altesse court le risque de perdre ce beau territoire, qui serait de nouveau envahi par les Arabes Wahabites. D'après un tel état de choses, le 9^e régiment de ligne va partir pour Suez, où il s'embarquera pour se rendre à Djeddah.

Le 2^e régiment destiné au camp de Beni Adi pour aller occuper le Sennaar, resta en position jusqu'après le départ du 1^{er} pour Kosseir où il s'embarqua pour Djeddah, et des 3^e, 4^e, 5^e et 6^e pour Alexandrie, qui en partirent le 3 juillet 1824

pour la Morée. Ce fut après le mouvement de ces régiments qu'il reçut l'ordre de remonter le Nil par la rive gauche pour se diriger sur le Sennaar. Les soldats de ce régiment étaient tous de la Haute-Égypte; ils traversaient journellement leur pays natal. Des malintentionnés cherchèrent à profiter de leur passage pour leur inspirer du dégoût pour le pays où ils allaient. La discipline contint les soldats dans le devoir; mais les pères et les parents eurent l'imprudence de se révolter et d'oser s'opposer à la volonté du vice-roi; un rassemblement de plus de 40.000 Arabes fut exterminé par leurs propres enfants; plus de 20.000 périrent, plus de 30 villages furent livrés aux flammes et à la destruction. Ce début militaire des troupes nouvellement organisées donna au vice-roi une opinion étonnante de la valeur de ses troupes et de la puissance de la discipline. Le régiment, après avoir pacifié le pays, continua sa marche tranquillement, et il occupe aujourd'hui le Sennaar jusqu'au 14^e degré. Le colonel de ce régiment vient de mourir; il a été remplacé par son lieutenant-colonel; ce régiment, réuni à 800 cavaliers turcs sous les ordres de Maho Bey, guerroye constamment contre les populations nègres de cette partie de l'Afrique. Qui croirait que l'immense territoire entre la première cataracte à Assouan, jusqu'au Sennaar, n'est protégé par aucune forteresse ni dépôt d'armes à l'abri d'un coup de main; qu'aucune prévoyance n'a établi un point d'appui d'opérations en cas d'événement; que sur la rive droite du fleuve, depuis le tropique jusqu'au 20^e degré, les Arabes Bycharriey, qui peuvent mettre 30.000 hommes sous les armes, n'ont jamais voulu se soumettre au vice-roi; que ces mêmes Arabes lui ont déjà enlevé des convois considérables, tant sur ce fleuve que par terre; que malgré ces ennemis qui sont sur les derrières

des contrées méridionales qu'il occupe, il ne songe pas à les subjuguier et compromet ainsi la position du Sennaar? Le 2^e régiment a fait des pertes; aucune n'a été réparée jusqu'aujourd'hui; le climat produit des fièvres qui enlèvent promptement.

Les 3^e, 4^e, 5^e et 6^e régiments forment depuis le mois de juillet 1824, époque de leur embarquement à Alexandrie, l'armée de Morée, sous les ordres d'Ibrahim Pacha. Ces quatre corps étaient, à l'époque de leur départ, de 4.000 hommes; il faut remarquer que pendant dix-huit mois qu'ils sont restés à Beni Adi, ils ont perdu, tant par la peste que par d'autres maladies, près de 6.000 hommes, qu'il a fallu remplacer à l'époque du départ. Cette armée a gauchement manœuvré en partant d'Égypte. Au lieu de se diriger en ligne droite sur la Morée où elle n'était pas attendue, elle a paradé dans l'Archipel, s'est fait voir à Samos pour y être témoin de la défaite du capitana-pacha, a perdu beaucoup de monde de maladies, et enfin, en mars 1825, était réduite à 12.000 hommes, lorsqu'elle est venue mettre le siège devant Navarin. Il est aujourd'hui constant, qu'excepté devant Nauplie de Romanie, les Grecs insurgés n'ont pu nulle part résister aux efforts des masses égyptiennes, que partout où elles se sont présentées, les Grecs ont fui; aussi c'est à cette méthode de faire la guerre que les insurgés doivent leur existence actuelle. J'ai souvent entretenu le vice-roi des difficultés de la guerre de montagne et de celles surtout, sans nombre, qu'offre un ennemi dont l'intérêt est de ne pas se battre, mais de fatiguer les troupes qui lui sont opposées, de les harceler, inquiéter afin d'être partout et nulle part, de la nécessité d'alimenter par des renforts l'armée de son fils, de l'avantage qu'un coup de main hardi et entreprenant obtiendrait en s'emparant des îles d'Hydra et Spetzia,

enfin du défaut de plan d'opérations qui me paraissait avoir lieu dans les manœuvres de l'armée de Morée. L'on peut mettre au nombre des plus grandes fautes qu'il soit possible de commettre, celle d'avoir dégarni l'île de Candie de 7.000 Albanais qui l'occupaient et la tenaient soumise, pour les envoyer à Modon renforcer Ibrahim Pacha. Aussi il en est résulté qu'après l'époque de leur arrivée, les Grecs ont fait un débarquement sur cette île, qu'ils ont surpris le fort de Carabouza, qu'ils ont insurgé plusieurs districts et forcé 1.000 à 1.200 Albanais qui occupaient l'île à se réfugier dans les forts de la Sude et de la Canée, en livrant aux Grecs tout l'intérieur du pays et en abandonnant à leurs ennemis un territoire important et qui forme les derrières indispensables de l'armée de Morée. Il en est résulté qu'après la défaite du capitain-pacha devant Missolonghi, forcé de se réfugier en Égypte, il est entré dans le port d'Alexandrie en août dernier, où il a rallié la flotte égyptienne qui y était arrivée quelques jours auparavant pour se radoubler; que ces deux flottes réunies dans le même port donnent depuis six semaines toute liberté aux flottes grecques pour agir librement sur mer contre le commerce des Turcs et contre Candie. Si l'on ajoute à cet état de choses les bruits qui circulent sur l'amiral Cochrane et la coopération de Sir Robert Wilson en faveur des Grecs, comment avec des moyens semblables que les insurgés acquerraient, l'armée d'Ibrahim Pacha pourra-t-elle se maintenir en Morée, lui qui vient d'être obligé de se rapprocher de ses places fortes, tant par le manque de subsistances que par la peste qui ravageait ses hôpitaux établis à Calamata? comment pourra-t-elle tirer d'Égypte ses subsistances si la marine grecque, déjà si redoutable à celle ottomane, parvient à avoir un appui comme celui

de l'aventurier Cochrane? comment enfin espérer voir sortir heureusement et avec chances de succès du port d'Alexandrie les flottes du capitan-pacha et celle du vice-roi, flottes qui sont chargées de porter les 7^e et 8^e régiments, forts chacun de 4.000 hommes, et l'un destiné pour Candie, et l'autre, le 8^e, pour renforcer l'armée d'Ibrahim, cantonnée en avant de Modon?

J'arrive actuellement aux troupes dont l'organisation et l'instruction datent de l'époque de mon arrivée en Égypte.

Les 7^e, 8^e et 9^e régiments étaient formés dès le mois d'août 1824. Le vice-roi ayant fait voir à toute l'Égypte ses six premiers régiments, résolut de former les autres dans le voisinage du Caire. Il fit descendre ses trois régiments à Teo el Nebid, à une demi-lieue sud du vieux Caire. Le local qu'ils y occupaient étant sujet à l'inondation, le camp fut levé et transporté à Koubba, à une lieue au nord du Caire. Trop rapproché de cette capitale, de graves inconvénients forcèrent à l'éloigner et à le placer à El Khanka, où je l'ai trouvé et où il restera comme camp d'exercice et d'organisation. Les trois régiments ci-dessus indiqués avaient reçu à leur formation chacun 4.000 hommes. J'en passai la première inspection au 16 décembre 1824; chacun d'eux avait déjà perdu à cette époque 300 hommes de maladies. L'hôpital de l'armée renfermait 800 malades et la mortalité était de 18 à 25 par jour. Elle a continué ainsi avec la même intensité pendant les mois de janvier, février, mars, avril et mai. Pendant les mois d'hiver, des bataillons entiers de nègres du Sennaar et du Kordofan ont disparu; le froid les a tués et l'on a remarqué que depuis la conquête du Sennaar, plus de 12.000 nègres descendus en Égypte, et placés soit dans les régiments, soit dans les fabriques, sont morts. J'attribue

cette perte au mauvais habillement qui les couvre, à la nourriture trop succulente qu'ils prennent en arrivant dans les régiments. En hiver et en été, toujours sous la tente, ils en sont et deviennent victimes; même les habitants du pays n'y tiennent pas; dans leurs villages ils couchent dans leurs fours et dans des cabanes basses où ils sont entassés et se tiennent au chaud; mais, sous la tente, ils sont traversés par les vents du nord, qui sont permanents en hiver.

Tout 1825 jusqu'au 15 août a été employé au camp à perfectionner l'instruction des 7^e, 8^e et 9^e régiments. A cette époque le vice-roi ordonna au ministre de la Guerre de faire descendre à Alexandrie les 7^e et 8^e pour être embarqués sur les flottes qui sont destinées à les transporter en Morée et en Candie, ainsi que 1.000 chevaux de cavalerie qu'Ibrahim a demandés à son père. C'est ici le cas de parler de la manière dont on embarque les chevaux en Égypte. Lors du départ d'Ibrahim en juillet 1824, 2.000 chevaux faisaient partie de son expédition; ils ont tous été embarqués pêle-mêle à bord des transports, sans être suspendus. Pendant quinze jours qu'ils sont restés dans le port, attendant la sortie, plus de 500 ont été jetés à la mer avec les jambes cassées. Lorsque Ibrahim est descendu en Morée en mars dernier, il n'avait avec lui que 400 chevaux. Cette énorme perte devrait faire supposer qu'instruits à leurs dépens, les Turcs mettraient dans le départ qui va avoir lieu plus de méthode; mais non : aucun transport ne se prépare pour les recevoir à bord; aussi comment arriveront-ils?

Au départ des 7^e et 8^e régiments, il a fallu les compléter à 4.000 hommes chacun en prenant au 9^e tout son personnel excepté son cadre, et le 9^e régiment devant partir sous quinze

jours pour le Hedjaz, a été formé de conscrits pris sur les 10^e, 11^e et 12^e régiments, qui n'ont que vingt jours de formation depuis leur arrivée au camp. C'est ainsi que le vice-roi commence comme a fini Napoléon

Je n'ai pas encore cité une organisation de troupes de sapeurs, qui a jusqu'aujourd'hui fourni des compagnies à toutes les expéditions. 1 compagnie est avec le 1^{er} régiment dans l'Arabie — 2 compagnies ont suivi l'expédition de Morée et ont été utiles au siège de Navarin — 2 autres compagnies ont suivi les 7^e et 8^e régiments.

Ces compagnies comportent avec elles un approvisionnement d'outils nécessaires aux réparations des ponts et pour élever des fortifications de campagne. Elles sont commandées la plupart par des Européens renégats, mais sans connaissances pour diriger ni même tracer la moindre fortification de campagne.

L'arrivée du colonel Rey va permettre d'organiser un régiment dont on ne pourra faire que des canonniers pratiques, sans espérer d'autre résultat, car les officiers qui y sont destinés sont tous illettrés, excepté le colonel et l'adjudant-major qui ont été élevés à l'arsenal de Constantinople, et qui promettent beaucoup sous un guide tel que le colonel Rey.

Je n'ai encore rien dit de la cavalerie; il n'y en a pas d'organisée à l'européenne. Le vice-roi entretient sur la surface de la Haute et Basse-Égypte 8.000 hommes de cavalerie turque, la plupart Délis et Turkestans, divisés par hordes de 500 chevaux, sous les ordres d'un bey. Outre cette cavalerie, chaque bey dignitaire en Égypte a sa maison d'esclaves blancs montés à l'imitation des anciens mamelouks. Les plus considérables sont :

Le vice-roi.....	500 mamelouks.
Ibrahim Pacha.....	300
Abbas Pacha, petit-fils du vice-roi....	150
Le Kiaya Bey, 1 ^{er} ministre.....	60
Le ministre de la Guerre.....	80
Toussoun Bey, neveu du vice-roi....	30
Scherif Bey, ministre des Finances....	40
Le Defterdar Bey, gendre du vice-roi..	150
Moharem Bey, gouverneur d'Alexan- drie, gendre du vice-roi.....	100
On peut ajouter à cette liste environ 20 autres dignitaires disgraciés qui comptent.....	200
TOTAL.....	<u>1.610</u>

J'ajoute encore à la force numérique des troupes soldées du vice-roi, mais irrégulières, environ 1.500 canonniers turcs, tant pour servir les pièces de la place d'Alexandrie que pour celles de la citadelle du Caire, et environ 80 bouches à feu qui forment l'équipage d'artillerie disponible du vice-roi en Égypte. 40 de ces pièces sont attelées de mules.

Quant aux Albanais, féroces et insubordonnés, il a fallu les éloigner. Le vice-roi les a envoyés dans le Sennaar, contre les Wahabites, les Chypriotes et les Candiotes. S'il en reste aujourd'hui 1.200 au Caire, c'est tout au plus. 200 gardent la citadelle; il y en a 20 à chaque porte du Caire, mais ils y sont à poste fixe.....

XXIX. — RAPPORT DU GÉNÉRAL BOYER.

« PROJETS » DU VICE-ROI.

8 octobre 1825.

Avant le départ du Pacha pour Alexandrie en juin dernier, j'ai eu avec lui plusieurs entretiens secrets qui ont duré chacun trois ou quatre heures, dans lesquels il m'a dévoilé ses projets; je ne les cite que comme il me les a débités. Son major général était dans toutes ces circonstances mon interprète, car il a une très grande confiance dans ce personnage, qui lui est très dévoué. Après être entré dans de grands détails sur les populations soumises à sa puissance, tant en Afrique qu'en Asie, après avoir étalé les revenus de l'Égypte et de ses autres conquêtes, après avoir énoncé l'espérance qu'il a de réunir une armée régulière de 100.000 hommes, il m'a dit : « Je suis l'homme du jour dans tout l'empire ottoman. J'ai rendu aux vrais croyants la Ville sainte; j'ai porté mes armes victorieuses là où la puissance du Grand Seigneur n'était pas même connue de nom, là où les peuples ignoraient encore l'usage de la poudre à canon. Mon bras droit, mon fils Ibrahim, va conquérir la Morée; aussitôt cette entreprise couronnée de succès, je le rappellerai, je remettrai le pays entre les mains de son légitime maître, le Grand Seigneur. Je rappellerai mes troupes, je lèverai des conscriptions, je compléterai mes régiments et m'emparerai des pachaliks de Damas et d'Acre. Les deux titulaires actuels me sont dévoués, me doivent même leur existence, et je les aurai toujours dans mes intérêts. Les peuples du Liban me fourniront des levées d'hommes; j'organiserai une

grande armée et ne m'arrêterai que sur les bords du Tigre et de l'Euphrate; j'observerai de là l'effet qu'aura produit cette levée d'armes; j'ai de l'argent pour ouvrir toutes les portes; j'en ai pour gagner tous les pachas. Je suis appelé à sauver l'empire ottoman; mon nom et ma réputation valent des armées; enfin le sabre m'a mis la puissance en main, je lui serais ingrat si je ne continuais pas à m'en servir pour la gloire et pour sauver l'empire de sa ruine; qu'en pensez-vous, général?» J'ai répondu : «Les Anglais vous donneront-ils le temps de faire et remplir tous ces grands desseins?».

J'oublie, pour justifier ma réplique, que le vice-roi m'avait également annoncé qu'il s'emparerait de l'Yémen et du détroit de Bab-el-Mandeb, qu'il occuperait le port de Souakim sur la côte occidentale de la mer Rouge, qu'il couvrirait l'Arabie centrale de ses légions et planterait ses bannières à El Katif sur le golfe Persique.

Mon observation a produit une vive et pénible sensation. «Oui, général, les Anglais sont des ennemis bien dangereux pour moi, et je vous avoue franchement que lorsque je songe que trois de leurs vaisseaux peuvent venir bloquer mon port d'Alexandrie et empêcher qu'il en sorte la plus petite chaloupe, je frémis à cette seule pensée. Croyez-vous que les puissances d'Europe, la France surtout, souffriraient un pareil attentat? Éloignons un état de choses aussi contraire à mes intérêts; que pensez-vous de mes projets?» Je lui ai alors cité les contrariétés qu'il pourrait éprouver de la part des Persans qui, mis en mouvement par l'Angleterre, gêneraient ses entreprises; je lui ai objecté que si un firman du Grand Seigneur donnait son adhésion à sa marche, tout irait bien, mais que s'il en arrivait autrement, il faudrait mettre une grande circonspec-

tion dans les opérations. — « Je m'arrangerai avec les Persans; j'ai des envoyés qui sont déjà sur les lieux pour examiner, voir et apprécier leurs forces; l'on m'a dit qu'ils s'organisent à l'européenne; il m'importe de connaître la vérité et je la saurai avant un an. Quant au Grand Seigneur, il n'est plus qu'un fantôme dans l'empire; il faut lui donner une nouvelle vie; je ferai, lorsque je le voudrai, une révolution dans Constantinople même, mes agents sont partout ⁽¹⁾. »

XXX. — BOYER À BELLIARD.

Camp d'El Khanka, 8 octobre 1825.

Le sieur Mengin, auteur d'un ennuyeux ouvrage sur l'Égypte, et qui vient d'être révoqué de sa place d'agent consulaire au Caire, est venu tellement m'obséder pour avoir une lettre de recommandation pour vous que j'ai enfin cédé à ses sollicitations, et la lui ai donnée. C'est un homme qui ira vous trouver et vous accablera de demandes; je suis bien aise de vous en prévenir.

Livron est, comme vous savez, arrivé en août dernier et reparti le 14 septembre pour retourner en France y continuer sa mission

La situation de ce pays devient tous les jours plus critique. Le vice-roi se joue des hommes et de la guerre; il est loin

(1) Ces entretiens, ajoute Boyer, étaient interrompus par une foule de questions sur le temps qu'il fallait pour organiser une artillerie de campagne de 100 bouches à feu, le personnel pour la servir, les mulets et chevaux pour traîner tout ce matériel, enfin tout ce qui appartient et dépend d'une armée.

d'avoir fait dans la campagne dernière la conquête de la Morée. Loin de là, Candie est de nouveau insurgé, et Candie est sur les derrières de l'expédition de Morée. Fabvier, qui est avec les Grecs, les organise; c'est une tâche difficile à remplir, car les Grecs sont la plus insigne c..... de la terre, mais si Fabvier peut les persuader et gagner sur eux de profiter de l'hiver, il chassera Ibrahim Pacha honteusement. Que sera-ce si les bruits de l'arrivée de Lord Cochrane, des renforts de Sir Robert Wilson se réalisent?

Les flottes égyptienne et ottomane sont toujours dans Alexandrie; les Grecs ont eu l'audace de venir lancer un brûlot qui, grâce à un brick de guerre français, a échoué. C'était Kanaris lui-même qui le montait et qui s'est échappé malgré l'échauffourée du vice-roi, dont vous aurez sûrement entendu parler. Quelle conduite pour un grand homme!

Deux régiments nouveaux sont à Alexandrie avec 1.000 chevaux pour être embarqués tant pour la Morée que pour Candie. Les deux régiments sont chacun de 4.000 hommes; le premier, le 7^e, est composé de soldats qui ont dix-huit mois d'exercice, le 8^e de recrues de vingt jours. Voyez jusqu'à quel point l'on néglige ici l'espèce humaine! A mon arrivée en Égypte, les 7^e, 8^e et 9^e régiments étaient au camp, ayant eu à leur formation 4.000 hommes chacun. Aujourd'hui, au moment où on les met en mouvement, il a fallu pour compléter le 7^e à 4.000 prendre tout ce qui existait dans les 8^e et 9^e. Ces deux derniers régiments ayant également été appelés, l'un pour Morée et l'autre pour le Hedjaz, tous deux n'ayant plus que leurs cadres, ont été obligés de se recruter de conscrits arrivés depuis vingt à vingt-cinq jours; voilà ce que c'est que d'avoir commencé à user sans précaution et sans avoir un fond en état de suffire

aux besoins. Le 9^e régiment va partir précipitamment pour Djeddah, où l'appelle la situation critique des affaires. Un rassemblement de 60.000 Wahabites a complètement battu le 2^e régiment qui est dans cette partie de l'Arabie; il a été forcé de se retirer à Kounfoudah, après avoir perdu ses magasins, tous ses équipages et un dépôt d'armes. Le Pacha de la Mecque, qui est un enfant de 21 ans, gérant aujourd'hui ce pachalik au nom d'Ibrahim Pacha, fils du vice-roi, qui en est le titulaire, réclame des secours, et voilà les secours qu'on peut lui envoyer; ils consistent en 4.000 hommes qui en vingt jours ont appris les écoles du soldat, de peloton, de bataillon, et qui, en arrivant sur les lieux, seront priés de manœuvrer en ligne. Il ne manquerait plus que de voir le vice-roi obligé d'envoyer des renforts dans le Sennaar; alors je ne sais pas où il les prendrait. Il y a bien trois autres régiments formés au camp, mais ils n'ont pas 4.000 hommes entre eux trois et ce sont des conscrits de quinze jours. L'on attend 6.000 hommes de la Haute-Égypte, parmi lesquels on prendra de quoi organiser de l'artillerie, et après le choix de ces hommes, ce qui restera sera versé dans les 10^e, 11^e et 12^e régiments. Voilà, mon cher général, la vérité; entre le Sennaar et la Morée, il y a 1.000 lieues de distance. Jugez!

Le Pacha va trop vite. Ce n'est pas ainsi que l'on s'émancipe; la civilisation ne se met pas dans un moule.

Le colonel d'artillerie est ici; il s'occupe de son arsenal. Il paraît un homme de beaucoup de tête; il faut lui donner trois mois pour qu'il voie clair dans son affaire, après quoi je vous tiendrai au courant.

XXXI. — LIVRON AU PRÉSIDENT DU CONSEIL.

Marseille, 12 octobre 1825.

J'ai déjà rendu compte à S. E. le Ministre de la Guerre de la reconnaissance avec laquelle S. A. le Vice-Roi d'Égypte a reçu les pièces d'artillerie que je lui ai présentées de la part du Roi, et à cette occasion, Son Altesse m'a assuré de son attachement et de son désir de lier de plus en plus ses intérêts politiques et commerciaux avec la France

Je rendis compte ensuite au vice-roi des facilités que mon Gouvernement m'avait accordées pour ses constructions navales; il y fut très sensible, fit mettre sur-le-champ à ma disposition tous les fonds nécessaires et me demanda une corvette de plus.

XXXII. — BOYER À BELLIARD.

1^{er} décembre 1825.

M. Cadet Devaux, qui est venu dans ce pays avec le général Livron, retournant en France pour y faire l'acquisition, au nom du Pacha, de 3.000 métiers et autres mécaniques, je profite de son départ pour vous donner des nouvelles de ce pays.

L'on a des nouvelles et des rapports récents sur le Hedjaz. Le Pacha de la Mecque a été forcé de faire un traité avec les Wahabites, après l'échec qu'il a éprouvé en perdant 400 hommes de ses troupes régulières, ses équipages, ses munitions, son artillerie et transports. Il est venu se concentrer entre la

Mecque et Djeddah, et là, il attend des renforts pour reprendre l'offensive et pouvoir réoccuper les positions perdues. Les Wahabites, que l'on a cru anéantis, sont loin d'avoir perdu toute leur influence et puissance; ils sont encore en état de réunir 30 et 40.000 hommes. Depuis que les troupes régulières du vice-roi les combattent, ils montrent eux-mêmes plus d'ordre et de méthode dans leurs attaques et leurs manœuvres; ils ne combattent plus en plaine et commencent à se retrancher. Tous les pardons et amnisties qui leur sont offerts sont refusés; ils font une guerre à mort. Jusqu'ici ils n'ont pas profité de leurs avantages, mais ils se contentent de contenir les Égyptiens sur le littoral de la mer Rouge et ne se rassemblent que pour s'opposer à leurs incursions dans le pays, à la levée des contributions, et surtout aux grands fourrages que sont obligées de faire les troupes du vice-roi pour vivre. Les Wahabites n'ont que des fusils à mèche et ne se servent pas encore d'artillerie; ils se sont contentés de briser celle qu'ils ont enlevée aux Égyptiens. . . . Le 9^e de ligne, qui est destiné pour aller renforcer l'occupation du Hedjaz, a été retenu à ma sollicitation afin de se perfectionner dans son instruction. Dans deux mois il aura fini son école de bataillon et pourra s'acheminer à sa destination et y rendra des services utiles. Mais il manquera à ce régiment et au 2^e, qui est dans l'Arabie depuis deux ans, une tête capable de diriger les mouvements de ces troupes. Le Pacha de la Mecque, qui est le chef militaire dans ce pays et le lieutenant du vice-roi, est un enfant de 22 ans, sans expérience et sans moyens, l'on assure même sans courage.

Du Sennaar un jeune Français, M. Kœnig, vient d'arriver de ce pays et donne sur l'occupation militaire du Sennaar et

du Kordofan les rapports les plus désavantageux. Ces contrées, d'abord soumises par Ismaïl Pacha, fils du vice-roi, qui y a péri, ont été conquises dans tous les sens par le Desterdar Bey, gendre du Pacha. Tant qu'il les a occupées, la soumission la plus parfaite a eu lieu; à peine son rappel a-t-il eu lieu que, remplacé par le nizam gedid, c'est-à-dire par les troupes régulières, le colonel commandant le 1^{er} régiment ne s'est cru fort et puissant qu'autant qu'il se tenait en masse et toujours réuni. Par une disposition aussi mal raisonnée pour un pays qui offre peu de ressources locales en subsistances, et dans lequel la plaine n'offre que peu de cultures, il a négligé l'occupation des montagnes, s'en est peu à peu éloigné. Par là il a rassuré les habitants, qui sont revenus de leur première frayeur. Malgré les immenses approvisionnements que le Pacha envoie en riz dans ces contrées pour ses troupes, elles y vivent très mal, y sont sujettes à des maladies violentes après les pluies, perdent beaucoup de monde. Le colonel du régiment vient d'être une des victimes, mais il a été mal remplacé par son lieutenant-colonel, fanatique et dévot, qui ne rêve que béatitude et les houris. L'occupation du Sennaar est aujourd'hui fortement menacée, et si le Pacha n'envoie pas dans ce pays une tête fortement organisée, et en même temps un bon administrateur, des malheurs peuvent survenir qui mettront l'occupation et les troupes dans le plus grand danger. Les tribus d'Arabes qui peuplent cette partie de l'Afrique sont très nombreuses et vaillantes. Elles s'entendent avec les populations nègres et, de concert, peuvent et pourront faire beaucoup de mal. Je trouve, en réfléchissant sur la situation politique du vice-roi, qu'il a trop osé de faire la guerre dans trois parties du monde à la fois, la Morée, l'Éthiopie et le Hedjaz.

De la Morée je vous dirai peu de choses; l'armée d'Ibrahim vient de recevoir un renfort puissant de 9.000 hommes d'infanterie et de cavalerie. La flotte grecque n'a pas osé attaquer les flottes ottomane et égyptienne. Vous connaissez ma façon de penser sur les Grecs; c'est une nation méprisable, qui néanmoins a produit ses héros dans sa révolution, mais, à part cela, leurs jalousies, leur légèreté, leur ingratitude et cruautés envers les Européens qui ont voulu servir leur cause pour l'amour de la liberté, enfin leurs querelles, leur désunion et leur facile corruption semblent annoncer et expliquer leur ruine, s'ils ne changent pas de résolution. Ils sont tout aussi féroces que les Turcs les plus barbares. Dans la dernière campagne contre Ibrahim Pacha, ils ont constamment tenu contre lui en occupant ses flancs et ses derrières, et s'ils se désistent de ce genre de guerre, ils se perdront; c'est le seul qui leur convient et au pays qu'ils occupent. Ils vont être sérieusement attaqués dans Missolonghi, où la garnison grecque est très valeureuse et s'est couverte de gloire. Elle va avoir besoin de tous les moyens pour résister aux efforts qui, à ce qu'il paraît, vont se diriger contre elle.

. Le général Livron est autorisé à engager dix officiers français en qualité d'instructeurs, mais ceux-ci prendront l'engagement par écrit de servir le Pacha dans toutes les expéditions qu'il fera faire tant en Morée qu'en Éthiopie et Asie. Je me suis contenté de faire connaître au général l'intention du vice-roi; je désire seulement qu'il fasse un bon choix de braves gens et instruits.

Bory de Saint-Vincent désire venir ici; il m'a écrit. J'ai fait sa proposition au Pacha, qui ne l'a pas acceptée. Je crois que pour servir comme instructeur, cela ne lui convient pas. Je l'avais

désigné comme capable de rendre de grands services au Pacha en faisant la reconnaissance raisonnée du Sennaar et du Kordofan. Savant naturaliste, bon officier et capable de rendre des services importants par les conseils qu'il aurait pu donner sur ce pays, je lui fournissais en même temps l'occasion d'enrichir l'Europe savante de précieux mémoires qu'il aurait rédigés dans une pareille mission. Mes efforts n'ont pas été couronnés du succès que je désirais pour lui. Je crois que sa qualité de membre de l'Académie des Sciences a effrayé. Si Bory venait à connaître la mission du général Livron, détournez-le de s'engager comme instructeur à 15.000 francs, à la vérité, en sa qualité de colonel, mais rien de plus.

Nous avons avec nous, depuis l'arrivée du général Livron en août dernier, un colonel d'artillerie; il m'a paru un officier consommé dans son art; mais il est d'une modestie qui égale le silence de la batterie infernale de la garde impériale. Il heurte tout, il ne fait pas attention qu'il a affaire avec des Turcs et des Italiens, car la fabrique d'armes est dans les mains d'un Brescian, et l'arsenal est plein d'ouvriers italiens. Je l'ai bien prévenu; je lui ai dit ce qu'il y avait à lui observer à cet égard; il ne tient compte de rien et va son train. S'il réussit, il aura fait un tour de force, mais j'attendrai pour applaudir.

Le Pacha a repris son projet d'engager deux bandes de musiciens et d'acheter des instruments pour 20 régiments.

P.-S. — Depuis trois jours il pleut à verse sur nos tentes. Les nuits sont froides. Nous avons beaucoup de désertions. 80 soldats d'un seul bataillon du 1^o régiment ont déserté, il y a quatre jours, ont sabré leurs officiers et fortement maltraité tous ceux qui ont cherché à les arrêter. 30 ont été repris; hier,

cinq ont été fusillés, les vingt-cinq autres renvoyés avec les fesses en compote. L'exemple paraît avoir produit un bon effet; tout est paisible et tranquille dans le camp, dans lequel nous avons 14.000 hommes sous les armes.

XXXIII. — BOYER À BELLIARD.

Le Caire, 1^{er} janvier 1826.

J'ai reçu il y a quinze jours votre lettre du 2 novembre dans laquelle vous m'annoncez votre retour d'inspection et l'arrivée de Livron en quarantaine.

L'armée du vice-roi est aujourd'hui composée de 12 régiments d'infanterie à trois bataillons chacun, d'un régiment de sapeurs à deux bataillons et d'un bataillon d'artillerie à pied.

Les 3^e, 4^e, 5^e et 6^e régiments, qui sont en Morée, y ont été renforcés, depuis le dernier départ des flottes ottomane et égyptienne, par les 7^e, 8^e et 1.000 chevaux de cavalerie turque. Les Grecs ont laissé aborder ce renfort sans l'attaquer. Le tout est arrivé, après vingt jours de navigation, dans la rade de Modon. Ibrahim Pacha a dû diriger ses efforts contre Missolonghi. Les flottes, pour y coopérer, se sont rendues à Patras et le général en chef, avec quatre régiments et sa cavalerie, a pris la route de terre pour la même destination. L'on dit qu'à peine les flottes entrées dans le golfe de Lépante, elles y ont été attaquées par les brûlots grecs et que 27 bâtiments turcs ont été brûlés; que le général grec Nikitara s'est porté sur les flancs de l'armée d'Ibrahim au passage des gorges de la Rouffia; qu'en même temps l'abyvien attaquait Tripolitza; qu'en

résultat Ibrahim, forcé dans son mouvement, a dû rétrograder sur cette capitale.

L'on dit aussi que le Pacha a sollicité et obtenu de la Porte l'autorisation de traiter avec les Grecs; reste à savoir si ceux-ci consentiront à cela. Les intérêts futurs du Pacha exigent, selon moi, cette politique, et ce serait pour lui une grande affaire s'il y parvenait. Fabvier jouit d'une grande considération en Grèce; rien ne se fait sans son conseil.

Un grand changement a eu lieu, il y a trois semaines, dans le conseil du Pacha; son Kiaya Bey, premier ministre, a été destitué et remplacé par Sherif Bey, neveu du vice-roi. L'on espère beaucoup de ce changement. J'en suis toutes les phases avec attention et les consigne dans mon journal, qui servira, à mon retour, à faire connaître la vraie situation du pays.

Le colonel d'artillerie Rey, qui est ici, est un homme fort éclairé dans sa partie. Je crains seulement qu'il ne brusque trop les hommes et les choses; il a affaire avec une vile c..... qui fourmille dans les établissements de l'arsenal : les Italiens; il a mis au jour leurs rapines et les a chassés des ateliers. Tous ont juré sa perte; des mesures de police sont prises pour les épier, mais qui peut se mettre à l'abri d'un assassin? La destitution du Kiaya Bey est un résultat des grandes dilapidations qui se commettaient à l'arsenal. Cette autorité s'est avilie en tendant la main aux cadeaux d'un M. Frangini, entrepreneur de fournitures; tout s'est dévoilé et le scandale a été puni par la destitution de celui qui s'y était prostitué.

Nous avons au camp d'El Khanka quatre régiments d'infanterie, les 9^e, 10^e, 11^e et 12^e, et les bataillons de sapeurs et d'artillerie. Il paraît certain que le Pacha a reçu des ordres pour ne plus organiser de troupes au delà du 12^e régiment.

Il me l'a dit lui-même; il a ajouté qu'il ne pouvait pas faire de cavalerie; il s'en tiendra à la sienne, qui est aujourd'hui d'environ 7.000 hommes bien montés, mais sans discipline. Cependant, pour compléter et réparer les pertes de ses régiments, je lui ai conseillé de former un dépôt au camp, de le porter à tel nombre d'hommes que la population de l'Égypte lui permettra, et de les faire organiser par compagnie. Ce dépôt est sous les ordres et direction du chef de bataillon Tarlé, neveu de Daure; c'est un brave jeune homme dont je suis très content ainsi que son frère.

L'instruction de nos nouveaux régiments va bien. Au mois de mai prochain au plus tard, nous serons en état de manœuvrer en ligne.

Le Pacha, avec lequel je suis très bien, a ordonné que l'on me construise une maison au camp; cela devenait nécessaire, car la tente est un mauvais refuge contre les vents d'hiver et l'excessive chaleur de l'été.

La plus grande misère règne en Égypte. Deux inondations mauvaises de suite désolent le pays; les grandes dépenses pour alimenter les armées de Morée, du Hedjaz et du Sennaar ruinent le Trésor. Les finances du Pacha sont épuisées. Drovetti me l'a certifié lui-même par une lettre que je viens de recevoir de lui, il y a quatre jours. Cependant, malgré cet état de choses, rien n'arrête la démangeaison de fabriques de coton. M. Devaux, qui est venu dans ce pays avec Livron et qui retourne en France, s'y rend pour acheter des mécaniques; il ne part pas enthousiaste de l'Égypte ni de ses gouvernants. Vous le verrez sûrement et sa conversation vous en dira plus que je ne pourrais vous écrire.

C'est en vain que Livron, qui veut que tout aboutisse à la

fécondité de son imagination, cherchera à créer la Compagnie de l'Égypte. Qu'est-ce qu'une compagnie sans privilège, et qu'est-ce qu'un gouvernement qui accorderait des privilèges à une compagnie qui, s'emparant d'une branche de commerce, chercherait nécessairement à faire la loi aux commerçants qui voudront de ses approvisionnements exclusifs? Livron a usé de toute sa rhétorique pour faire prendre faveur à ce projet en Égypte; le Pacha l'a écouté, mais il ne s'est pas aperçu que le Pacha ne veut pas d'autre négociant en Égypte que lui; il n'a pas su démêler la politique naturelle d'un homme qui, certes, n'oserait pas prendre sur lui de favoriser la nation française, au détriment des autres peuples manufacturiers de l'Europe. Livron a eu grand tort d'étaler ses projets devant deux hommes très fins et très rusés, l'un le Pacha, l'autre le sieur Boghos. Le résultat, comme aujourd'hui me le prouve évidemment, M. Boghos n'est plus le premier drogman du vice-roi, mais bien son ministre du commerce; il vient d'être élevé à cette dignité, pour débarrasser le Pacha de toute proposition ultérieure; ce sera donc à lui que quiconque voudra des denrées de l'Égypte s'adressera par la suite pour en acheter; Anglais, Français, Allemands ou Italiens, tous seront admis à l'enchère; par les mains seules de Boghos auront lieu et se feront toutes les transactions commerciales. Ce résultat ruine toutes les maisons de commerce européennes établies en Égypte; elles y sont sans but, sinon celui de commissionnaires. En un mot, le Pacha veut vendre mais profiter à lui seul de tous les bénéfices.

. Les cotons d'Égypte ne sont plus aujourd'hui d'une qualité aussi belle; les bras manquent pour les récolter, les coques tombent, on les ramasse et recueille de toute manière;

il en résulte que le coton est sale, qu'il perd beaucoup en le nettoyant en Europe pour le mettre sur les métiers, et je suis informé que les manufactures d'Alsace y renoncent et préfèrent celui de la Louisiane, qui est inférieur en qualité, mais beaucoup plus propre et convenable aux manufactures. . . .

Le Pacha devient vieux et sédentaire. Il se plaint de sueurs subites qui rentrent, l'enrhument facilement et lui troublent le sommeil. Il craint beaucoup le froid et sort peu; il reste quelquefois trois à quatre jours dans son harem; on m'a assuré qu'il buvait encore beaucoup et sacrifiait trop à Vénus; cependant sa conversation est toujours vive et animée.

Le Pacha vient de créer un conseil privé à l'imitation du Conseil d'État en France. Les membres s'assemblent très souvent. Là, tout se discute; chacun y donne son avis par écrit, et lorsque les affaires sont suffisamment instruites, on les lui expose; c'est alors qu'il décide. C'est ordinairement le soir qu'il réunit ses conseillers et qu'il écoute leurs rapports.

P.-S. — En vous donnant les nouvelles de Morée telles que les Grecs les répandent, j'oubliais de vous faire la version turque; la voici. Ils avouent qu'il est à leur connaissance qu'un combat de mer a eu lieu, mais ils en taisent le résultat. Ils disent aussi qu'Ibrahim a traversé le golfe de Lépante devant Patras, qu'il a investi la place de Missolonghi, qu'elle n'a de vivres que pour deux mois, que le gouverneur de la forteresse a annoncé cet état de choses au gouvernement de Nauplie de Romanie et que, s'il ne lui est pas envoyé de renforts, il sera obligé de se rendre. Petro Bey, prince des Maïnotes, l'ancienne Sparte, a envoyé une députation à Ibrahim Pacha pour traiter au nom de sa province de sa soumission; telles sont les

deux versions. Je vous en fais part sans commentaire ; les rapports ultérieurs qui vous parviendront en Europe vous diront la vérité. Patience.

XXXIV. — BOYER À BELLIARD.

Au camp, 25 janvier 1826.

J'arrive du Caire où j'ai été appelé par le Pacha pour politique avec lui sur les circonstances. Son Altesse m'ayant engagé à lui présenter le tableau de la politique actuelle de l'Europe, depuis la mort de l'empereur Alexandre, et à entrer dans tous les détails, j'ai donc déroulé mon chapelet en lui disant qu'il me semblait que deux grands événements se présentaient qui devaient nécessairement attirer toute l'attention des Cabinets : le premier, la mort d'Alexandre, l'avènement de Constantin, son frère, au trône, l'humeur guerrière de ce dernier, le contraste de son caractère avec celui du défunt, la facilité avec laquelle il pourrait mobiliser ses grandes armées pour secourir, au moins par des démonstrations de cabinet, la cause des Grecs qui, selon moi, n'ont pris dans le temps les armes que sur des insinuations russes ; qu'il me semblait me rappeler que Capo d'Istria, Corfiote d'origine, avait fait il y a plusieurs années un voyage dans son pays natal, que le voisinage de la Morée à Corfou avait eu pour but essentiel de remplir une tout autre mission que celle de voir ses parents, qu'enfin le clergé russe et l'armée demandaient à grands cris la vengeance des massacres de Chio et du Péloponèse.

Le second, que c'était la crise financière qui se maintenait en Angleterre, où les meilleures maisons de Londres avaient

suspendu leurs payements, que même des banques de province en avaient agi de même; qu'il paraissait certain que, malgré tous les efforts, ceux même d'escompter à 3 o/o par mois, sur garantie et bonnes signatures, le mal augmentait au lieu de s'apaiser; que des lettres particulières annonçaient même que le gouvernement serait obligé d'intervenir pour rétablir l'ordre et la confiance; que la France, Paris et le Nord semblaient éprouver les suites inévitables de cet état de choses; que nos fonds publics avaient éprouvé une baisse considérable. — «Mais, à quoi attribuez-vous ces désastres financiers?» — J'ai répondu : à des spéculations hasardées de l'Angleterre avec l'Amérique, aux grandes démonstrations militaires de la Russie sur le Pruth, à l'état forcé des armements de toutes les puissances de l'Europe, aux notifications du Cabinet de cette puissance (Russie) à celui de Constantinople, à la dégradation dans laquelle se trouve l'empire ottoman, à la possibilité de voir la Sainte Alliance déjouée dans ses combinaisons pacifiques, à la possibilité de voir l'empereur actuel de Russie renoncer à ce pacte de souverains, à l'influence du parti russe qui veut la guerre et se rallie aux vœux unanimes de l'Europe de voir cesser les massacres horribles de la nation grecque; quoi qu'il en soit, lui ai-je représenté, l'Égypte ne se ressentira pas de tout cela, si Votre Altesse veut prendre les mesures que la circonstance actuelle exige. Là-dessus, je suis entré dans le détail des précautions qu'il devait prendre dans ses intérêts; qu'il devait mettre son port d'Alexandrie hors d'insulte; qu'il avait la preuve qu'il n'y était pas par l'affront qu'il avait essuyé de trois brûlots grecs; que ses fortifications étaient en mauvais état; qu'enfin, en supposant la possibilité que l'empire ottoman fût entamé, l'Égypte pourrait aussi être convoitée

par l'insatiable Angleterre; qu'une expédition malheureuse de la part de cette nation était pour elle un motif de plus de laver cet affront fait à ses armes, et que si jamais cette puissance en avait l'envie, il savait très bien que son pays était vulnérable non seulement par les côtes de la Méditerranée, mais encore par la mer Rouge; que sa puissance actuelle portait ombre à ces marchands; que plus il avancerait dans ses projets, plus il augmenterait les craintes de l'Angleterre; qu'en un mot un proverbe français recommandait d'être toujours prêt à la guerre pour conserver la paix. Voici sa réponse :

« J'ai déjà réfléchi sur toutes les circonstances que vous venez de me citer. Je suis d'accord avec vous sur les événements qui peuvent survenir. Je viens d'ordonner une levée de 10.000 hommes pour réparer les pertes essuyées par mes régiments qui font la guerre en Éthiopie, en Asie et en Morée; vous me ferez instruire tous ces gens-là. J'ai aussi ordonné la levée de 20.000 matelots pour recruter mon armée navale et former les équipages de 3 vaisseaux à trois ponts, de 10 vaisseaux de 74 et de 15 frégates. Je vais faire venir de France un amiral et des officiers de marine nécessaires à l'instruction de mes matelots. Je veux avoir des bassins à Alexandrie pour réparer mes bâtiments. Je crois que les meilleures fortifications de mon port seront ma flotte. J'ai calculé qu'au moyen de 900 francs par matelot j'entreprendrai par année ma flotte, après avoir déboursé la première mise de construction et d'armement. Je ferai faire ces vaisseaux en France et en Italie. Je suis sûr de la réussite de mon projet. Je sais que mes armées et de terre et de mer éprouvent beaucoup de désertions. J'ai paré à cet inconvénient en ordonnant que tout déserteur qui sera trouvé dans un village, soit chez le cheik el beled, soit

chez le kaimakam, soit chez le kachef gouverneur de la province, soit enfin chez quelque habitant ou cultivateur que ce soit, que le recéleur du soldat ou marin soit immédiatement pendu. Vous avez au camp 16.000 hommes. J'ai en outre 14.000 hommes de cavalerie, 1.000 canonniers, 150 pièces de canon, le tout prêt à entrer en campagne. J'ai culbuté une armée anglaise; je ne sais pas à la vérité faire la grande guerre, mais j'ai une grande habitude de diriger les opérations. Je compte sur votre expérience et si enfin, comme je le présume, l'empire ottoman est attaqué et refoulé en Asie, je profiterai de l'occasion et m'emparerai de suite de la Syrie. Là je trouverai une population guerrière et chrétienne. Je la protégerai, je l'armerai, j'augmenterai mes régiments et je profiterai de la circonstance pour doubler mon empire. J'ai des communications sûres avec les peuples de cette partie de l'Asie; les places m'ouvriront leurs portes et mes projets à cet égard ne seront contrariés ni inquiétés par qui que ce soit.

« Depuis quinze mois j'ai su que le souverain de la Perse armait et organisait des troupes à l'européenne. Il m'importait de connaître d'une manière précise l'état de choses dans ce pays. J'y ai envoyé un émissaire intelligent; il est de retour depuis hier; j'ai su par lui que les armées persanes organisées ne présentent que 40.000 hommes sous les armes; que les soldats suffisamment instruits ont été renvoyés dans leurs foyers; qu'on peut les considérer plutôt comme une milice protectrice du pays que sur le pied de soldats prêts à entrer en campagne; que ce sont huit Anglais, négociants établis dans le pays, qui ont été chargés de cette organisation; que nulle part dans cet empire l'on n'a organisé de la cavalerie; qu'il n'y a qu'un bataillon de canonniers de 500 hommes et 50 pièces

de campagne. L'argent manque en Perse; ce pays n'a pas comme moi une école militaire et une imprimerie; mes armées ont un tout autre aspect, elles sont toujours réunies et j'en dispose au premier besoin.

« En Europe, votre éducation, votre religion, vos mœurs, vous font envisager avec horreur les malheurs des Grecs. Écrivez à vos amis qu'aussitôt que cette nation insurgée aura mis bas les armes et se sera soumise, je ferai rassembler dans tous mes États tous les esclaves mâles et femelles que mes soldats y ont fait; que je leur rendrai à tous la liberté et les renverrai chez eux; que je veux régner sur des hommes et non sur des esclaves; qu'à mesure que mes plans et projets se développeront, j'imiterai votre administration; que je réglerai toute ma conduite sur celle des peuples policés de votre heureux continent; que tout ce qui se fait de bien chez vous est écrit, que j'en ai la traduction et qu'avec le temps je m'y conformerai.

« Je ne crains effectivement que l'Angleterre. Avec ses vaisseaux, elle peut paralyser toutes mes vues, anéantir mes finances en me tenant bloqué, mais j'ai aussi ma politique; je ferai en sorte de ne pas heurter cette puissance, et si elle me donne le temps, tout est gagné. »

Dans cet entretien entre le vice-roi et moi, qui a duré trois heures, nous avons tout discuté; lui, revenant toujours à ses projets, a éludé toutes les possibilités contraires à ses vues, et nous nous sommes séparés, moi pour rentrer au camp et lui dans son harem

Il est bien important, mon cher général, que les officiers français que le général Livron est chargé d'envoyer arrivent promptement

Le ministre de la Guerre du vice-roi, après un séjour d'un

mois au Caire, est rentré au camp. Le même soir, il s'est soûlé comme un c..... et est allé faire une ronde des postes. Heureusement que je l'accompagnais; sans cela, il faisait assommer de coups de bâton tous les fonctionnaires. Quels hommes!

Aujourd'hui nous est arrivée la nouvelle qu'à Constantinople une insurrection a eu lieu, que le peuple a fait main basse sur les Grecs, les Arméniens et les Francs. De pareilles horreurs n'auront pas lieu en Égypte; le Pacha ne le souffrirait pas.

XXXV. — BOYER À BELLIARD.

30 janvier 1826.

. Il paraît, et l'on m'a assuré le fait, que le Grand Seigneur est plus que jamais dégoûté de la désorganisation qui accable son empire, de l'effroyable indiscipline des janissaires, qu'il a fait au vice-roi la proposition de venir à son secours pour l'aider à sauver le vaisseau du naufrage. Ce premier but est difficile à exécuter. La capitale est sous la verge des janissaires, les forts des Dardanelles sont occupés par eux, le Divan est vendu à toutes les vénalités et à toute séduction, pas un honnête homme dans l'empire ottoman; partout, excepté en Égypte, des pachas gouverneurs rapaces, lâches, cruels et inhabiles, partout des satrapes qui ne songent qu'à eux et rien pour la Patrie. Quel mot vide de sens dans ce pays et quelle perspective il laisse entrevoir! Le Pacha connaît tout cet état de choses; son nom est à la vérité dans la bouche de tous les Turcs; mais qu'il fasse un pas hors de ses États, tout de suite l'on ne verra en lui qu'un usurpateur que son souverain

même désavouera, quand même il l'aurait engagé à tout entreprendre pour le salut commun. Il me paraît donc que le premier projet souffrira et éprouvera de très grandes difficultés; que si l'empire ottoman est attaqué par les Russes, notre vice-roi sera forcé de faire sa part et qu'alors il prendra les pachaliks d'Acre et de Damas; qu'il s'étendra, comme il en a l'intention, entre la mer Rouge et le golfe Persique. Il en résultera que l'Angleterre lui opposera les armées persanes organisées, que son influence fera jouer tous les ressorts que cette puissance connaît si bien.

Je suis très content du ministre de la Guerre du vice-roi, très content du vice-roi lui-même. Il m'appelle souvent à ses entrevues particulières. Je le trouve souvent trop fanfaron, mais c'est un Turc; il a du bon, mais il faut savoir le démêler.

Depuis deux jours nous avons au camp un de ses neveux, Achmet, pacha à deux queues; il me traite bien, vient me voir sous ma tente, chose inouïe dans ce pays, où jamais pacha ne s'est levé pour un Franc. Il m'a dit hier que des nouvelles de Morée annonçaient une bataille navale dans laquelle la flotte ottomane avait essuyé une grande perte. Du reste, de Morée on ne dit rien autre des opérations de terre. Ibrahim est occupé au siège de Missolonghi, il brave l'hiver et ses frimas. Comment s'en tirera-t-il avec ses Arabes peu accoutumés aux rigueurs de la saison, le temps nous l'apprendra.

XXXVI. — BELLIARD À BOYER.

10 février 1826.

Les puissances principales de l'Europe sont d'accord sur la nécessité de pacifier la Grèce et de lui donner un gouverne-

ment; on s'en occupe sérieusement; on ne paraît pas encore fixé sur la forme de ce gouvernement, mais quel qu'il soit, soyez bien assuré que les rênes n'en seront jamais confiées aux mains de Méhémet-Ali.

Le vice-roi conçoit mal ses intérêts, je vous le dis toujours, et toujours j'en reviens à mes précédentes lettres sur l'Égypte, sur son indépendance et sur ce qui doit la rendre florissante.

Votre Prince doit être bien convaincu que son génie entreprenant, son armée régulière et tout ce qu'il fait de bien et de grand dans les États qu'il gouverne donnent de l'ombrage à la Porte. Le Divan cherche et cherchera toujours à l'affaiblir sourdement. Son entreprise de Morée, que la Porte a présentée sous des couleurs si belles au vice-roi et comme une source de nouvelle gloire et d'agrandissement, est une entreprise funeste pour la prospérité de son pays, pour son avenir et aussi pour sa gloire.

Le Divan a fait porter la plus grande partie des troupes du Pacha en Morée; les armées turques le secondent mollement; on veut lui laisser tout le poids de la guerre et tous les dangers; on veut l'affaiblir par tous les moyens, car, en suivant la marche des Turcs, on voit clairement qu'au lieu d'appuyer Ibrahim, on s'éloigne de lui, on cherche à le compromettre, à le faire battre même. Il semble que la défaite des troupes du vice-roi serait une victoire pour les Turcs. . . . On lui suscite des troubles partout, en Asie, en Afrique et sur les points les plus éloignés pour l'obliger à disséminer ses forces. Le but de la Porte est de faire dépenser en pure perte au vice-roi ses trésors, ses troupes, sa population, pour affaiblir et annuler même sa puissance. Parvenue à son but, elle cherchera à lui enlever l'Égypte. Le capitain-pacha (ennemi irréconciliable),

qui a juré guerre à mort à Méhémet-Ali (j'en ai la certitude), sera chargé de l'expédition; peut-être même sera-t-elle protégée par une puissance dont l'ambition et les intérêts seront toujours en opposition aux intérêts du vice-roi et dangereux pour lui.

La guerre contre les Grecs, je persiste à le croire, est impolitique de la part du vice-roi; elle est dangereuse; elle ruine ses États, elle le ruine sans espérance de compensation. Quelquefois il faut se répéter pour frapper davantage et tâcher d'éclairer les hommes, et surtout les gouvernants, sur leurs propres intérêts et sur celui des peuples confiés à leurs soins. C'est ce que je fais.

La Porte entraîne le vice-roi dans le précipice où elle veut le plonger. Son invasion en Grèce rompt toutes les barrières de sa force et de puissance hommes, vaisseaux, trésors, tout s'engloutit en Morée, et bientôt peut-être le Divan pourra mettre à exécution ses projets contre le vice-roi. Mon cher général, les Grecs sont des amis à créer plutôt que des ennemis à combattre. C'est de l'Archipel que le Pacha Méhémet peut tirer des marins pour ses flottes, des ouvriers, des cultivateurs pour son pays, et enfin un appui direct contre la Porte dans la nouvelle nation qui finira par s'établir dans l'Archipel malgré les Turcs, malgré les Égyptiens, parce que c'est la volonté des grandes puissances de l'Europe.

La mort de l'empereur Alexandre peut et doit même amener de grands changements en Europe, sinon pour le moment, au moins pour l'avenir. Peut-être bien prochainement la Grèce doit trouver protection chez la majeure partie des grandes puissances, et bien certainement ce ne sera pas pour y faire revivre le Gouvernement turc.

Je suppose que le vice-roi pût avec ses troupes finir par faire la conquête de la Morée. Je suppose que les grandes puissances y laissent rétablir l'autorité du Divan. Méhémet-Ali croit-il qu'il en serait tranquille possesseur? Non sans doute; quelque promesse qu'on ait pu lui faire, il serait contraint d'évacuer la Grèce et de rentrer en Égypte, soit par la Porte, soit par les puissances voisines, qui en exigeraient l'évacuation.

Au lieu d'envoyer en Grèce tous ses moyens et de les enfouir dans un pays qui ne lui restera jamais, et où l'on cherche à creuser le tombeau de sa gloire, le vice-roi doit s'occuper, et très sérieusement, de fortifier ses frontières, de s'organiser une bonne et nombreuse armée, de réparer ses places maritimes, de construire des forts, des casernes fortifiées, d'établir des postes retranchés, des blockhaus, sur ses lignes de communication des côtes à sa capitale, et de la capitale avec les pays déjà conquis. Il faut créer de grands établissements militaires, et chercher par tous les moyens possibles à se mettre en mesure contre toutes les tentatives et toutes les ambitions. . . . C'est chez lui que Méhémet-Ali doit se rendre formidable. Il a de vastes champs pour étendre sa puissance : la Syrie, l'Afrique, l'Asie sont des théâtres dignes de sa gloire; qu'il porte avec ses armes dans ces riches contrées la civilisation et l'industrie; qu'il y établisse des gouvernements justes et protecteurs de tous les intérêts; c'est là que doivent s'accomplir les grandes destinées du vice-roi, c'est là qu'il peut ajouter à sa gloire, et fonder un grand empire dont on ne lui disputera pas la possession.

XXXVII. — BOYER À BELLIARD.

Le Caire, 26 février 1826.

Vous avez appris en Europe la sortie d'une nouvelle expédition du port d'Alexandrie en octobre dernier. Je vous en ai informé, aussi je n'entrerais plus dans aucun détail, ni sur sa force, sa composition, etc. . . . Je vous ai fait connaître quelle était sa destination, c'est sur ce sujet que je vais m'étendre.

Lorsque le capitain-pacha était avec sa flotte dans Alexandrie, il s'agissait avant son départ d'arrêter un plan de campagne pour une opération d'hiver, utiliser tout de suite à leur arrivée les renforts qui allaient rejoindre l'armée de Morée et profiter de ce que l'on appelait la terreur panique des Grecs. Le Pacha était aussi alors à Alexandrie, entouré du général Livron, du consul Drovetti, de Boghos et de ses familiers. Resté au camp où je m'occupais de mon affaire, le major général Osman Bey me demanda un jour mon opinion sur l'emploi des renforts; je lui établis mon raisonnement sur ce qui suit. « Vous avez fait une campagne glorieuse en Morée; partout vous avez triomphé, mais nulle part vous n'avez battu les Grecs, qui n'ont jamais compromis leur armée. Ainsi il ne résulte de toute la campagne que la prise de Navarin et des fatigues qui ont affaibli votre armée, sans résultat positif. L'occupation de la place de Navarin augmente et fortifie votre base d'opérations, en l'appuyant aux forteresses de Modon et de Coron; maîtres de Tripolitza, il faut aujourd'hui assurer cette conquête. Établissez entre Modon et Tripolitza de bonnes communications, fortifiez Tripolitza et faites-en votre place d'armes; ayez sur

Kalamata un camp retranché qui contienne dans le devoir Petro Bey, gouverneur de Maïna; tâchez à tout prix d'attirer dans vos intérêts ce chef qui, jusqu'aujourd'hui, n'a pas encore tiré l'épée contre vous. Ordonnez à vos troupes de cesser les massacres des Grecs; cette conduite révolte l'Europe et vous attire les malédictions de tous les peuples. Faites hiverner vos troupes dans de bons cantonnements ou baraques, ne les entassez pas, craignez la peste qui désole vos armées pendant l'hiver. Réfléchissez sérieusement sur l'insurrection de Candie; considérez cette île comme étant sur vos derrières; ne négligez pas de la réduire à obéissance.

« L'on m'a dit que vous destiniez vos renforts à attaquer Missolonghi; mais pour une semblable entreprise il faut quitter la Morée, la livrer à elle-même, perdre le fruit de dix-huit mois de campagne, laisser respirer les Grecs, qui en profiteront pour s'organiser; il faut passer le golfe de Lépante et, en cas de revers, revenir sur vos pas dans la saison la plus meurtrière de l'année, saison dont les rigueurs abîmeront vos troupes qui n'y sont pas accoutumées. »

Toutes mes raisons ont été combattues par deux grandes phrases : *l'opération que nous allons entamer est stratégique, et la Morée est à nous.*

Drovetti, le consul général, et Boghos viennent d'être appelés au Caire; l'un et l'autre sont arrivés. Je les ai vus; voici à quels motifs l'on attribue cette convocation.

Le commodore anglais Hamilton, commandant la station britannique dans les mers du Levant, agit en tous sens près du gouvernement grec et près du capitán-pacha et du fils du vice-roi. Il dit aux premiers : « Mon gouvernement vous protège et vous a prouvé jusqu'aujourd'hui qu'il voit vos efforts avec

intérêt; c'est par des négociants de ma nation que vous avez reçu les subsides et emprunts qui vous ont mis à même de soutenir la juste guerre que vous faites à vos oppresseurs. Vous ne comptez aucun sujet britannique dans les rangs des Turcs, mais vous y voyez un lieutenant général français avec son état-major. Bien qu'ils ne vous fassent pas la guerre en personne, cependant ce sont eux qui organisent les troupes égyptiennes et tous les moyens de destruction qui sont dirigés contre vous. S'agit-il de la part du vice-roi d'Égypte de faire parvenir d'une manière sûre soit de l'argent, soit des effets utiles aux armées de ce Pacha qui ont envahi votre territoire, c'est le pavillon royal français qui les transporte et assure leur arrivée à destination. Si votre cause est plaidée avec chaleur en Europe, c'est à nous que vous le devez, nous qui en toutes circonstances vous avons sauvés de la destruction, nous qui tolérons que vos compatriotes des îles Ioniennes vous fournissent de munitions et de vivres et vous prêtent leurs bras pour vous aider dans la lutte que vous soutenez. »

Aux Turcs, il leur dit : « Courage, persévérez; les Grecs se perdent en se livrant aux mains des Français, mais ce sont ceux-ci qui les perdront en jouant le même rôle près de l'une et l'autre nation. En effet, voyez, c'est un général français qui organise les armées égyptiennes; c'est aussi un général, un colonel et plusieurs officiers de marque français qui forment les bataillons grecs. Quelle duplicité! Ne vous apercevez-vous pas que ce gouvernement se réserve par là de tirer le meilleur parti de celui des deux qui sortira victorieux de cette lutte? Sur quelle base pouvez-vous raisonnablement asseoir l'influence que la France cherche à exercer soit sur la Grèce soit sur vous? Avez-vous oublié que notre marine est la plus puissante de la

terre, que c'est à elle que vous avez dû, dans le temps, l'évacuation forcée de l'Égypte, qu'aujourd'hui elle est la même qu'alors, que rien ne peut lui résister, et que le seul refuge de salut qui vous reste est dans notre puissance? Où donc la France a-t-elle des ports et des flottes en état de vous protéger et de lutter contre nos établissements de Malte et des îles Ioniennes? Que pourront faire ses armements contre les nôtres? Confiez-vous donc en la seule puissance maîtresse des destinées du monde. Toute autre démarche de votre part annonce une irrésolution qui sied mal à votre caractère national. »

Ces mêmes intrigues opèrent aussi à Constantinople; des avis certains parvenus au Pacha les lui annoncent. Il entretient près du Divan un kiaya Negib effendi qui, dit-on, a remplacé par son mérite le dernier favori du Sultan Thaleb Effendi. Voué à Mohamed-Ali, il l'informe de tout ce qui se trame. Le parti du vice-roi est très influent à Constantinople; les ministres y sont tous à sa solde et dévotion. Pour le Pacha, il est tout à fait et franchement dans les intérêts des Français, mais il n'en est pas de même de son fils Ibrahim, qui voit avec rage que des Français sont dans les rangs des Grecs; mais ce qui contrarie le plus le vice-roi, c'est de voir la tournure des affaires par la renonciation au trône de Russie de Constantin; il comptait voir ce prince monter sur le trône des Czars et espérait qu'il entamerait de suite l'empire ottoman. C'est alors que dans une conjoncture semblable, il arriverait promptement à ses fins et à son but favori : celui de fonder un empire sur les débris de celui de son maître.

. On assure aussi, et je le tiens d'un des familiers du Pacha, qu'il avait mandé près de lui Drovetti et Boghos dans l'intention de les consulter sur une notification qu'il venait de

recevoir de la part du consul général anglais en Égypte, qui, au nom de son Gouvernement, exige qu'il évacue la Morée avec son armée, qu'il rappelle immédiatement son fils, qu'autrement il se repentira de toute détermination contraire. Ce qui, dans cette circonstance, embarrasse le vice-roi, c'est de faire connaître cette notification à Ibrahim Pacha qui, depuis son départ pour la Morée, n'a agi que d'après ses propres vues et jamais conformément aux ordres qu'il lui envoyait; qu'il redoutait justement son obstination et son ambition, et prévoyait un refus formel aux ordres qu'il pourrait lui donner à cet égard.

Une autre circonstance embarrasse beaucoup le Pacha : ses finances sont dans la plus grande gêne, ses trésors épuisés, ses peuples dans la misère la plus profonde et ses contributions arriérées à un tel point qu'il est obligé d'envoyer dans les provinces les grands de sa cour et tous ses ministres, pour voir eux-mêmes l'état des choses, lui rendre un compte exact sur la misère du peuple et faire tous les efforts pour parvenir à faire rentrer au Trésor un arriéré de 133 millions de francs. Il sera obligé lui-même de remplacer son Kiaya Bey et de rendre la justice journalière en son absence.

Cependant, malgré l'énormité des charges qui pèsent sur le peuple, malgré l'épuisement des finances, malgré les dépenses ruineuses pour l'entretien des armées en Morée, au Hedjaz, dans le Soudan et l'Égypte, le vice-roi ne rêve que fabriques. Il ne songe qu'à en créer d'autres, à creuser des canaux navigables toute l'année, au lieu de faire faire des sakiéhs, seule ressource contre les mauvais Nils; il organise dans ce moment des bataillons de marins et peut à peine solder le coût des bâtiments qu'il fait construire en France. Il organise une expé-

dition pour le Dongola, le Sennaar et le Kordofan, projette d'y envoyer 200 cheiks-el-beled, tous agriculteurs, pour introduire dans ces pays la culture du coton, du sucre, de l'opium, de l'indigo, du lin, du chanvre; en un mot de toutes les denrées qui s'exportent. Cette mesure serait avantageuse s'il s'en tenait seulement à la culture; mais non, partout où le coton prospère, il veut avoir des filatures; ses toiles ne peuvent cependant pas soutenir la concurrence avec les nôtres; tous ses établissements sont ruineux, mais c'est sa manie

Notre marine royale est aujourd'hui toute portée pour les Grecs. Elle ne voit que les succès de cette nation, sans prévoir que ces mêmes succès, une fois couronnés par la réussite de leur entreprise, consommeront la ruine totale de tous nos intérêts commerciaux dans le Levant. Rappelez-vous, mon cher général, la lettre que je vous ai adressée de Marseille avant mon départ. Journallement je vois mes prédictions s'accomplir, et si l'influence anglaise émancipe les Grecs, c'en est fait de notre commerce dans le Levant.

Ibrahim Pacha est toujours devant Missolonghi, entièrement occupé du siège de cette place, qui résiste avec la plus grande valeur à tous ses efforts. L'on assure, et je l'ai entendu dire au Pacha lui-même, que 5.000 hommes bien dévoués sont enfermés dans ses murailles, qu'ils sont bien approvisionnés en munitions de bouche et de guerre et tous déterminés à préférer la mort à tout autre parti.

Plusieurs bâtiments de guerre du Pacha entrent dans Alexandrie de temps à autre, venant soit de Patras, soit du golfe de Lépante. Le Pacha seul connaît les nouvelles qu'ils apportent. Rien ne transpire dans le public, ce qui n'annonce pas des succès.

La marine grecque obtient toujours des succès sur celle des Ottomans. Les brûlots sont l'épouvante des marins turcs, et partout où il y a rencontre de mer entre les deux ennemis, le succès n'est pas douteux

Drovetti vient enfin de décider le Pacha à envoyer en France 40 à 50 Turcs, pour y recevoir une éducation européenne. Lorsque vous les verrez, vous serez bien étonné du choix ; mais n'importe, c'est un grand succès que d'avoir fait décider cette question à l'avantage de notre nation. Boghos était contre, ainsi que tous les autres interprètes, et surtout le parti anglais, de même qu'Osman Bey, major général

Le 27 février, un bâtiment de notre station du Levant, arrivé le 22 à Alexandrie, annonce que les troupes de l'armée de Colocotronis se sont révoltées contre le gouvernement de Nauplie de Romanie, en exigeant le paiement de leur solde arriérée ; qu'ils ont investi la place et ont coupé les aqueducs qui y versent l'eau. On assure aussi que le chef Colocotronis est soupçonné d'être le moteur de cette insurrection

Le colonel Rey a enfin gagné son procès contre l'Italien Frangini, qui était parvenu à se faire donner 100.000 talaris pour aller en Europe acheter des matériaux à faire des fusils de munitions. Il a rempli sa mission, et sur 50.000 bois pour crosses de fusil et 50.000 lames de fer pour canons, après expertise par des gens de l'art, huit crosses ont été trouvées passables sur les 50.000 fournies, et les 50.000 lames toutes défectueuses, n'ayant pas la longueur ni l'épaisseur voulue et d'un fer tellement aigre qu'il n'a pas été possible d'en souder deux ensemble. Ce Frangini est arrêté

XXXVIII. — LIVRON

AU MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Paris, 4 mars 1826.

Chargé par S. A. le Vice-Roi d'Égypte de lui envoyer des officiers français pour seconder M. le lieutenant général Boyer dans l'organisation et l'instruction de son armée, après avoir pris les ordres de S. E. le Ministre de la Guerre, je viens soumettre à Votre Excellence l'état des officiers choisis, afin qu'Elle veuille bien me faire délivrer pour eux des passeports pour se rendre en Égypte comme simples particuliers

ÉTAT DES OFFICIERS QUI DOIVENT PASSER EN ÉGYPTÉ.

MM. Pécoud (Antoine)	Chef de bataillon,	en réforme.
La Chevallerie (Eugène).	—	—
Haragli (Jean)	—	—
de Parron (Prosper)	—	démissionnaire.
Cantrelle (Guillaume) . . .	—	en retraite.
Pées (Pierre Ant ^e)	Capitaine	réformé.
Soye (Louis, Jean-B ^{te}) . .	—	—

XXXIX. — BOYER À BELLIARD.

Caire, 10 mars 1826.

. Les opérations en Morée sont toujours couvertes d'un voile impénétrable à la vérité, le Pacha ne laisse rien transpirer de ce qui se passe dans ce pays, seulement il annonce que Missolonghi est bien approvisionné, que 5.000 hom-

mes bien dévoués sont chargés de sa garde et défense, que son fils est plus opiniâtre que jamais pour l'attaquer et le réduire, que la Porte a mis tous les pachas à ses ordres pour coopérer avec ensemble à l'attaque. L'on sait aussi que le colonel Fabvier exerce et discipline les Grecs à Athènes; que la marine grecque est maîtresse de la mer, que celle des Turco-Égyptiens n'est en sûreté que dans les ports protégés par les canons de forteresses; que la vigilance et l'activité de la marine des insurgés est telle qu'ils enlèvent tous les bâtiments sortant d'Alexandrie et qui transportent les munitions aux flottes et à l'armée du Pacha; qu'en Candie l'intérieur du pays est tout en armes contre l'autorité qui y commande de nom; que la peste ravage les camps sous Modon et Coron; qu'un parti de 2.000 Turcs, sorti de Modon pour aller observer les Maïnotes, a été battu et dispersé, après avoir éprouvé une grande perte; qu'enfin toute la Morée qui a été traversée en tous sens par Ibrahim pendant la campagne dernière, est loin d'être soumise à son vainqueur; que rien ne ressemble plus à cette guerre que celle que nous faisions aux Espagnols en 1811 et 1812. Si les défenseurs de Missolonghi résistent avec succès aux entreprises d'Ibrahim Pacha, son armée se perdra corps et biens; mais qu'y gagnera la cause des Grecs? L'anarchie, la mésintelligence, la discorde et la guerre civile. Il faudra qu'alors les puissances de l'Europe interviennent pour leur donner un gouvernement. . . .

Le Pacha tient actuellement le divan et écoute toutes les parties plaignantes, mais il est tellement préoccupé qu'il interrompt à chaque instant la conversation, fait sortir le monde, reste seul une demi-heure, ordonne de faire rentrer les gens qui lui restent de sa cour et leur dit : « Voyez quelles énormes dépenses je fais pour terminer cette malheureuse guerre de

Morée; ici ce sont des millions que je donne pour les dépenses de l'entretien de mes soldats et de ma flotte, là encore des millions pour l'armée navale du capitán-pacha, partout mon or couvre les dépenses de cette expédition et cependant rien n'avance. Cependant j'espère beaucoup, surtout de ma marine, et si Dieu me prête vie encore vingt ans, j'espère que le monde civilisé comptera une puissance maritime de plus, qui ne le cédera même pas à l'Angleterre, qu'alors je ne craindrai pas. » Veut-il en imposer aux siens par ces discours, croit-il réellement à cette métamorphose? Le fait est que non seulement il fait construire à Marseille des frégates, corvettes et des bricks, mais qu'à Venise et Livourne l'on en fabrique aussi, même deux vaisseaux de 74.

Livron, qui est parti depuis le mois de septembre dernier, n'a pas encore donné de ses nouvelles. Un bâtiment parti de Marseille et commandé par un capitaine, M. Cauvin, porteur de ses dépêches et de quelques centaines de caisses de tambour, d'instruments de musique et autres effets pour le vice-roi, vient de se perdre sur l'île de Saint-Pierre de Sardaigne. En causant avec le sieur Boghos de ce naufrage, je lui observai : l'assurance maritime indemniserà le vice-roi de cette perte. Celui-ci me répondit : « Le Pacha, qui fait le commerce en grand, ne fait jamais assurer, il n'y trouverait pas son compte ». C'est la première fois que j'entends parler ainsi. Cependant, malgré sa marine et celle de la Porte, il n'ose pas aventurer à la mer les munitions de bouche et de guerre qu'il envoie en Morée; ce sont des Autrichiens et des Anglais qui font ces transports et qu'il assure pour ces parages seulement à 30 pour cent. Ses flottes toujours bloquées n'osent rien protéger parce que les brûlots des Grecs sont là.

Notre camp d'El Khanka est toujours de 4 régiments d'infanterie et d'un bataillon de canonniers à pied; deux régiments sont à l'école de bataillon, deux autres à celle de peloton; d'ici à deux mois nous manœuvrerons

XL. — BOYER À BELLIARD.

Au camp, 6 avril 1826.

Je m'empresse de vous annoncer qu'un bâtiment turc arrivé hier de Patras a apporté la nouvelle officielle d'un succès d'Ibrahim Pacha contre les Grecs. Le 9 mars dernier, le Pacha fit attaquer par ses Arabes, sous les ordres d'Hussein Bey de Candie, Vassiladi et Anatolico; ces deux positions ont été enlevées et compromettent beaucoup la place de Missolonghi. L'on s'est rendu maître de quinze bateaux chargés de vivres et d'une grande quantité de munitions. 5.000 Grecs avec leurs familles se sont rendus à discrétion. On leur a assigné par égale portion le séjour d'Arta et de Janina, où ils ont été conduits.

Ibrahim continue ses opérations contre la place. L'on assure qu'elle souffre beaucoup du manque de provisions.

Les Arabes avaient aussi enlevé une position voisine des ouvrages qu'ils ont été obligés de quitter, attendu qu'ils y étaient trop à découvert

Depuis vingt jours, pas de nouvelles d'Europe. L'on parle ici beaucoup de guerre, mais tout est en supposition.

Le discours du général Sébastiani, prononcé à la séance du 11 février, a fait une grande impression sur le vice-roi.

XLI. — BELLIARD À BOYER.

Paris, 18 avril 1826.

J'ai reçu vos lettres du 25 janvier. Votre femme m'a communiqué celles de la même date et le firman, et celle du 11 février.

Tout paraît prendre une bonne direction dans les intérêts du pays que vous habitez. . . . J'espère que bientôt le vice-roi, reconnaissant enfin tout ce qui convient pour le bonheur et la prospérité de ses États, pour le succès de ses vastes desseins et aussi pour sa gloire, sera l'ami, le protecteur d'une nation malheureuse, sur laquelle on verse toutes les calamités, et dont on fait le théâtre de toutes les horreurs. . . .

Depuis mon dernier paquet, il s'est encore passé des événements majeurs. Wellington, que vous savez avoir été envoyé en ambassade extraordinaire à Saint-Pétersbourg, paraît n'avoir pas réussi dans sa mission. Il était chargé d'offrir au nouveau souverain la médiation de l'Angleterre pour terminer tous les différends existant entre la Turquie et la Russie, relativement à l'évacuation de la Valachie et de la Moldavie, et pour l'exécution de tous les traités. L'empereur Nicolas l'a refusée, se chargeant lui-même et sans intermédiaire d'obtenir de la Porte, ou de bonne grâce ou par la force des armes, ce qu'elle promet depuis si longtemps à la Russie. En conséquence, S. M. l'empereur Nicolas a adressé au Divan un ultimatum définitif auquel il faut répondre tout de suite. On dit qu'il est conçu de manière à n'être pas accepté par la Porte. En outre de l'exécution de tous les traités, on exige (ce que les Turcs n'accorde-

ront pas) l'envoi de plénipotentiaires pour régler toutes choses, après que la Porte aura préalablement adhéré aux demandes du Cabinet russe. Si le Divan refuse, c'est la guerre. Les troupes russes sont concentrées sur le Pruth; elles ont ordre d'être prêtes à marcher; elles se mettront en mouvement au retour du courrier pour entrer en Moldavie et en Valachie, si la Porte ne consent pas à compléter l'évacuation convenue.

L'ultimatum de la Russie étant refusé par la Porte, la guerre commence entre les deux puissances. Dans ce cas, la Porte doit réunir toutes ses forces pour les porter sur le Danube; elle a trop peu de troupes pour pouvoir mener de front la guerre de Russie et celle des Grecs; il faudra donc courir au plus dangereux et le Divan retirera toutes ses forces de la Grèce, et alors tout le fardeau et tous les dangers sont le partage des Égyptiens. Mais dans ce cas, que doit faire le vice-roi? Profiter de la circonstance, et faire rentrer dans ses États une armée qui n'aurait jamais dû en sortir, s'il eût été possible de l'éviter.

Le vice-roi doit chercher à faire un traité secret d'amitié et de bonne intelligence avec les Grecs, s'il trouve avec qui traiter. Méhémet-Ali, ayant réuni chez lui tous ses moyens, se fortifiera en Égypte, en Asie, en Afrique; il occupera la Syrie, avec laquelle il doit entretenir des intelligences : c'est un pays essentiel à mettre sous sa domination; il suivra les événements de la guerre, et si, comme tout porte à le croire, ils sont contraires à la Porte, en homme habile il saura en profiter et il achèvera de se rendre indépendant de fait, si ce n'est de droit.

Mais en attendant le moment de retirer ses troupes de la Morée, le Pacha doit éviter d'y jeter plus de monde, et surtout il doit donner des ordres sévères non seulement pour faire

cesser toutes les horreurs qui paraissent s'y commettre par ses troupes, mais encore agir de manière à se ménager des intelligences avec le pays, pour s'en faire un allié fidèle qu'il protégera plus tard de la force de ses armes, et dont il pourra tirer de grands secours d'hommes habiles, de marins expérimentés et de cultivateurs dont manque l'Égypte. Ils serviront à la prospérité, à la civilisation du pays, et à l'agrandissement du commerce et de l'agriculture.

Voilà, mon cher général, ce que je vois et crois dans les intérêts du pays que vous habitez. Des personnes auxquelles j'ai communiqué ma lettre et que nous avons vues ensemble avant votre départ pensent comme moi.

XLII. — BELLIARD À BOYER.

Paris, 24 avril 1826.

Différents courriers arrivés de Saint-Pétersbourg et de Constantinople donnent des nouvelles de la plus haute importance.

D'après tout ce que j'entends, mon cher général, et tout ce que je vois, d'après l'avis des personnes versées dans les affaires et bien instruites de ce qui se passe, et aussi de ce qui peut advenir, le vice-roi n'aurait pas un instant à perdre pour retirer ses troupes de la Morée, s'il veut sauver son armée et peut-être se sauver lui-même. Les moyens ne lui manqueront pas; sa sagacité et sa pénétration lui en fourniront sûrement plusieurs; le vice-roi doit faire de bonne grâce l'évacuation à laquelle il sera sûrement forcé.

Faites bien comprendre au vice-roi ses véritables intérêts, ceux de son pays, ceux de sa gloire Paix et amitié avec

la Grèce, concentration de toutes ses forces dans ses États, voilà ce qu'il doit faire tout de suite.

Il est de la plus haute importance, pour l'existence de S. A. le Pacha Méhémet, de s'organiser bien vite une bonne et nombreuse armée; il doit se fortifier contre toutes les attaques, contre toutes les ambitions.

La Porte est dans un tel état de délabrement qu'il est présomable qu'étant attaquée vigoureusement, elle tombera en lambeaux. Alors, pour que le vice-roi puisse profiter de la circonstance et même dans ce cas conserver son existence, pour qu'il puisse aussi trouver appui en Europe, que doit-il faire? Ce qu'on lui recommande depuis si longtemps : réunir toutes ses forces, augmenter son armée, fortifier ses côtes de la Méditerranée, ses frontières, Suez, Qosseir et tous les points accessibles de la mer Rouge; il doit donner à son pays un gouvernement sage, modéré, protégeant tous les intérêts et qui se rapproche de la forme des gouvernements civilisés, autant que les circonstances, le pays, les mœurs, la religion et l'esprit des habitants peuvent le permettre.

Il doit créer une administration forte, réunir autour de lui des hommes sages, éclairés, se former un conseil. Il doit protéger l'agriculture, encourager le commerce, se mettre en bon rapport avec ses voisins, enfin s'organiser de manière à donner de la confiance à l'Europe, à lui offrir des assurances pour l'avenir d'un gouvernement stable, et les garanties que pourraient offrir un gouvernement nouveau et une alliance nouvelle. Si la décadence de la Porte le trouve dans cette position, plusieurs grandes puissances le protégeront, le soutiendront même, son existence est assurée; autrement l'Égypte deviendra la proie d'une puissance qui la convoite depuis longtemps et dont les

intérêts ne sont nullement d'accord avec ceux du vice-roi, et qui craint pour ses possessions de l'Inde le génie entreprenant de S. A. Méhémet-Ali. Vous savez tout ce que je vous ai écrit là-dessus, et sur les vues de l'Angleterre concernant l'occupation de l'Égypte par cette puissance.

Voilà, mon cher général, mes idées sur l'intérêt du pays que vous habitez; elles sont aussi celles des hommes sages que vous connaissez. La situation de l'Europe, tout ce qui se prépare en Orient les fortifie; le vice-roi doit songer sérieusement à sa position, s'occuper très promptement de la rendre meilleure et stable en suivant les conseils qu'on lui donne.

XLIII. — BOYER À BELLIARD.

Caire, 10 mai 1826.

. Que vous dirai-je de la Grèce? Que ces gaillards continuent à soutenir leur cause avec énergie; que Missolonghi résiste; que Fabvier occupe le Nègrepont; que les pirateries des Grecs sont devenues telles que la marine des puissances ne peut plus tolérer les brigandages de ces misérables; que la station autrichienne a donné l'exemple en prenant un brick de guerre grec de 22 canons; que deux de nos goélettes de guerre ont été obligées de faire feu sur des croiseurs grecs qui voulaient visiter des marchands convoyés par elles; que Sir Hudson Lowe est au Caire, venant de Constantinople et de Smyrne et se rendant dans l'Inde comme sous-gouverneur de Ceylan; que le Pacha l'a reçu très froidement.

Deux régiments du Pacha vont incessamment partir l'un pour l'Arabie centrale, l'autre pour le Sennaar, pour y relever les squelettes de régiments qui y sont aujourd'hui.

En général, les affaires du Pacha vont au plus mal; les finances sont épuisées, il ne paye personne. Non seulement les appointements sont arriérés, mais encore les frais de table qui tous sont convertis en argent, les rations en nature ayant été supprimées. Nous jouissons cette année d'une santé parfaite en Égypte, nulle part peste, mais le pays n'en est pas moins la vallée des larmes; l'émigration en Syrie est extraordinaire, le paysan fuit ses oppresseurs et la tyrannie.

La manie des fabriques est toujours la passion dominante du vice-roi; celle de draps est en pleine activité; ce sont des ouvriers de Carcassonne enlevés à l'industrie française qui sont venus l'introduire ici

Ici nous organisons les cadres de quatre nouveaux régiments d'infanterie, mais en officiers seulement. L'espèce d'hommes que l'on nous donne pour cette organisation est telle que pour la comparer à quelque chose d'à peu près semblable chez nous, je ne puis rien dire de plus exact que les condamnés qui peuplent les bagnes de Toulon et de Brest. Je cite ceux-là parce que j'ai vu l'un et l'autre. Pas un qui sache lire ni écrire; voilà, vous me direz, un singulier fond à exploiter; cela est pourtant vrai

XLIV. — BOYER À BELLIARD.

Caire, 25 mai 1826.

Parron est arrivé avec quatre autres chefs de bataillon et deux capitaines.

Dès l'arrivée de ces messieurs, la discorde et la calomnie s'est manifestée au milieu d'eux. J'entrevois que deux d'entre eux feront ici du scandale, je veux parler de MM. Pécoud et La

Chevalerie. Les trois autres, Parron, Haragli et Cantrelle, sont bons. Il y a avec eux deux capitaines, deux ivrognes. Quel choix et quel résultat je dois en attendre!

Parron m'a remis votre lettre de recommandation pour lui, c'est la seule qui me soit parvenue depuis le mois de novembre dernier, ce qui me peine beaucoup. Vous êtes pour moi un ami indispensable, à vous seul je dis tout ce qui se passe ici, et, si vous avez reçu mes lettres, vous en avez la preuve.

On s'attend dans ce pays et dans toute la Turquie à la guerre entre la Russie et la Turquie.

Les affaires des Grecs sont à peu près les mêmes, sauf Missolonghi qui est pris. Nous n'avons encore aucun détail sur cet événement.

On dit que la flotte du capitan-pacha a reçu l'ordre de quitter les eaux de Morée pour retourner à Constantinople. Si cela se vérifie, les Grecs lèveront la tête; leur marine ne fait plus que pirater et commet les plus grands désordres.

XLV. — BELLIARD À BOYER.

Paris, 31 mai 1826.

Ce que vous m'annoncez dans votre lettre du 26 février, mon cher général, avait été prévu, et vous avez pu vous en convaincre par ma dernière correspondance. Je vous disais, relativement à l'évacuation de la Morée : *il faut faire le plus tôt possible de bonne grâce ce qu'on exigera peut-être bientôt par la force. Le Pacha trouvera bien des raisons pour rappeler ses troupes en Égypte.* Je vous le dis encore, le vice-roi ne peut prendre trop de précautions pour son pays. Relisez tout ce que je vous ai écrit le 10 février, le 15 mars et les 18 et 24 avril der-

niers; qu'il soit bien convaincu, le Pacha, que la puissance qui lui a parlé par son agent de retirer ses troupes de la Grèce, puissance qu'il doit redouter, cherchera tous les moyens de lui trouver ou même de lui créer des torts, et aussi de susciter la mésintelligence entre l'Égypte et la Porte. Je ne serais pas surpris qu'il y eût réunion tacite de l'Angleterre et de la Porte pour diminuer et même détruire entièrement la puissance du vice-roi qui donne de l'ombrage et même des inquiétudes à ces deux puissances, — à la Porte parce qu'elle craint les progrès de la civilisation et d'une organisation européenne en Égypte, qui doit nécessairement conduire à l'indépendance de fait, plus tard de droit, puis à l'occupation de la Syrie, — à l'Angleterre, parce que les projets du Pacha sur l'Asie, l'agrandissement de ses États dans cette partie peuvent le conduire plus loin et menacer par la suite les possessions anglaises dans l'Inde.

Vous voyez combien il est important pour le Pacha de réunir tous ses moyens, de les concentrer, de les augmenter; combien il doit s'occuper sans relâche de fortifier ses frontières de la Méditerranée, de la Syrie, Suez, Qosseir et tous les points de débarquement de la mer Rouge. Je vous renvoie à tout ce que je vous ai dit là-dessus dans toutes mes lettres et sur la Grèce et sur l'Égypte, sur la nécessité pour l'Égypte d'avoir en Grèce des amis plutôt que des ennemis à conserver et à combattre.....

Vous avez pu voir par les journaux, par les discours prononcés aux Chambres, par tout ce qu'on fait pour les Grecs, en France, en Angleterre, en Belgique, en Prusse, même en Russie, tout l'intérêt que leur porte l'Europe.

Vous avez vu toute l'indignation que font éprouver aux puissances civilisées toutes les horreurs, tous les crimes qu'on exerce

envers cette malheureuse nation, et qu'on voue à l'exécration publique les vautours de tant de barbarie Le vice-roi, qui cherche à se mettre au rang des puissances civilisées, doit donner les ordres les plus sévères pour faire cesser tant d'horreurs, ainsi que vous l'avez déjà demandé plusieurs fois, ainsi que je vous en ai prié dans toutes mes lettres; il doit ordonner impérieusement à son fils que ses troupes organisées à l'européenne en prennent aussi les usages et l'humanité. Il faut faire la guerre aux ennemis qui combattent, conserver et bien traiter les prisonniers qu'on peut faire, protéger les habitants, les femmes, les enfants, les vieillards, et venir au besoin à leur secours, au lieu de former un désert de tout le pays sur lequel passent les troupes du Pacha, en dévastant et brûlant tout, en enlevant comme esclaves les femmes, les filles, les enfants et les hommes qui n'ont pas été égorgés. Faites bien sentir que la conduite que vous avez demandé qu'on tienne envers les Grecs est la seule reconnue par les peuples civilisés, la seule que doivent tenir les troupes égyptiennes, non seulement en Grèce, mais encore dans tous les pays où il a porté ses armes victorieuses en Asie et en Afrique.

Qu'il serait beau et heureux pour vous, mon cher général, d'obtenir du vice-roi le renvoi sans rançon des femmes, des filles, des enfants, des vieillards grecs enlevés comme esclaves et conduits dans ses États! Le vice-roi ferait un acte d'humanité dont l'Europe chrétienne lui serait très reconnaissante; il se placerait si haut dans l'esprit des peuples civilisés. Quel beau fleuron à ajouter à sa gloire! Ce serait semer pour faire une abondante récolte de fruits bien doux.

Peut-être plus tard pourra-t-on exiger du Pacha, soit par des traités, soit de toute autre manière, ce qui serait si noble

à lui, si avantageux pour son avenir, de faire de bonne grâce Cet acte de générosité frappera tout le monde et surtout les Grecs; il en fera des amis dont il pourra par la suite tirer grand avantage pour la prospérité de ses États.

Depuis ma lettre du 26 avril, vous avez appris comme nous sans doute que la Porte, avec l'intervention de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche, avait accédé à l'ultimatum de la Russie, que les ordres étaient donnés pour l'exécution des traités, et que des commissaires sont partis pour le quartier général russe, afin de régler toutes choses. Est-on de bonne foi de part et d'autre? Le temps nous l'apprendra, mais pour le moment, cela doit toujours faire croire que la paix ne sera pas troublée; l'intervention des grandes puissances doit en offrir la garantie pour ce qui concerne la Moldavie et la Valachie

La question de la Grèce va maintenant se décider. Les négociations sont entamées, la France, la Russie et l'Angleterre veulent enfin faire cesser l'horrible boucherie qui fait disparaître une population tout entière. Ces puissances sont réunies pour obtenir de la Porte l'évacuation de la Grèce par les troupes turques et égyptiennes, et aussi son assentiment pour que ce malheureux pays ait un gouvernement particulier et indépendant. La France et la Russie marchent franchement; quant à l'Angleterre, vous ne croyez pas plus que moi à sa franchise C'est l'ennemi le plus dangereux de l'Égypte; elle n'est pas non plus l'amie de la Grèce; elle craint et cherche à détruire tout pays qui a des vaisseaux et qui peut mettre des flottes en mer.

Tout ce que je vous expose doit tracer au vice-roi la conduite à suivre; il doit se mettre en mesure partout et agir en conséquence des événements.

Tout ce qui est contenu dans ma correspondance depuis que vous êtes en Égypte, tout ce que vous avez trouvé dans mes dernières lettres auxquelles je vous renvoie, comme dans celle-ci, et relatif tant à la politique européenne qu'aux intérêts communs et réciproques de l'Égypte et de la Grèce, est partagé et approuvé par les personnes que vous connaissez. . . .

Vos jeunes élèves sont arrivés; ils seront reçus et placés dans la capitale; c'est une grande preuve de confiance de la part du vice-roi. C'est un établissement fort avantageux, et dont les Anglais seront jaloux. Jomard se charge de la direction; il est entre bonne main.

Je vous envoie la consultation que vous m'avez demandée du docteur Desgenettes.

XLVI. — BOYER À BELLIARD.

25 juin 1826.

J'ai reçu toutes vos lettres jusqu'au 1^{er} mai. J'ai soumis au vice-roi tous les documents importants qu'elles renferment. Ils ont produit beaucoup d'effet sur lui; je m'en suis aperçu par la concentration de ses réflexions, par le silence imposant qui en est résulté et par la seule réplique : « Nous verrons et nous en causerons d'ici à quelque temps ».

Rien de plus vrai que ce que vous dites et énoncez sur les véritables intérêts du Pacha; votre opinion sur la Porte, ses intentions et vues contre le vice-roi sont exactes, mais ici la gloire éblouit, fait perdre la raison. La flotte égyptienne, forte de quinze voiles, vient de rentrer dans Alexandrie, ayant à bord les femmes et les enfants des défenseurs de Missolonghi.

Les commandants de cette flotte sont venus trouver le Pacha au Caire pour lui demander 4.000 hommes destinés à faire une descente sur Hydra et Spetzia, afin de s'emparer de ces deux repaires de la marine grecque, de l'entrée du golfe de Nauplie de Romanie, et par suite attaquer par terre et par mer la place, dernier refuge de l'insurrection. On assure que le Pacha hésite, c'est beaucoup pour un Turc. Du reste la plus grande terreur reste en Morée. On dit que les membres du Gouvernement se sont sauvés de Nauplie et réfugiés à Zante, qu'Ibrahim bat la campagne en tous sens, refoule tous les habitants dans la place, d'où les Grecs les évacuent sur Cérigo. Fabvier, après avoir éprouvé un échec qui, en un seul jour, a détruit toutes ses peines pour l'organisation des troupes grecques, est allé à Nauplie de Romanie pour se justifier et donner sa démission, mais les Grecs l'ont imploré de ne pas les abandonner. Il est donc resté avec eux et s'occupe aujourd'hui à armer la place, de même que les îles d'Hydra et de Spetzia. Tous les autres Français et Italiens qui étaient avec lui au service des Hellènes les ont abandonnés, même le général Roche. On assure que de tous les officiers européens qui étaient avec les Grecs dans Missolonghi, tous ont été massacrés, à l'exception d'un officier d'artillerie piémontais.

La marine grecque a bien des reproches à se faire par les lenteurs et irrésolutions qu'elle a mises à secourir la place. Il est inconcevable qu'en France on ajoute foi aux sornettes que débitent les journaux du parti. Le fait est que depuis la prise de Vassiladi et Anatolico, nulle tentative n'a été dirigée pour secourir la place; que ses défenseurs, livrés à eux-mêmes, ont combattu avec un grand courage; que les assauts donnés ont tous été repoussés avec valeur et que la faim seule a causé la

catastrophe et perte de ce boulevard de l'Acarnanie et des Souliotes. La marine grecque ne songe plus aujourd'hui qu'à elle; chaque capitaine s'est fait pirate et pille indistinctement tous les pavillons. Deux bâtiments partis de Livourne ayant à bord 100.000 piastres fortes d'Espagne ont été enlevés et conduits à Nauplie de Romanie. Tout navire européen rencontré par un Grec est non seulement spolié, mais l'équipage outragé sans pitié, cela fait horreur.

La flotte du capitan-pacha a quitté les eaux de Morée pour aller à Constantinople. Des mésintelligences graves ont eu lieu entre Ibrahim et l'amiral turc, qui voit avec jalousie les succès d'Ibrahim.

On dit ici que la Porte a accédé à tous les articles de l'ultimatum russe. Le vice-roi espère que malgré ces concessions la guerre aura lieu.

On assure que le Pacha de Bagdad organise des troupes régulières. Il pourrait se faire qu'il en ait reçu l'ordre de la Porte, qui voit ces formations avec plaisir, tant qu'elles ont lieu loin de la capitale.

L'on parle de grands mécontentements parmi les janissaires de Constantinople. Tous voient avec horreur le Gouvernement céder des provinces et des forteresses sans tirer le sabre.

En Égypte, toujours même misère. La dépopulation laisse des terrains immenses incultes; il n'y a plus de finances, la Morée et les énormes dépenses qu'elle occasionne ont tout absorbé. Depuis quatre mois l'on ne paie plus personne, pas même les européens. L'on a retranché les rations à tout le monde en les remplaçant par une somme modique, et cette représentation en argent est également placée à l'arrière. Toujours

même délire pour les fabriques, manufactures et autres dépenses de pure perte pour le présent et l'avenir.

L'on va faire partir pour le Hedjaz le 9^e régiment, fort de 4.000 hommes. Je suppose que le vice-roi conservera le 2^e régiment, qui y est déjà, pour tâcher de le faire coopérer dans l'Arabie centrale à un projet favori du Pacha, celui d'enlever 12.000 hommes de la population, de les importer en Égypte pour les enrégimenter et discipliner. C'est une grande affaire qu'une opération semblable si elle réussit, mais si elle est mal entreprise, il pourra en résulter de grands malheurs et un échec capital à la puissance du Pacha dans cette partie de l'Asie.

Au Sennaar et au Kordofan, la bouche du canon et la famine la plus affreuse dévorent la population. Tout fuit devant le cimeterre et le gouvernement des Osmanlis. J'ai vu des lettres qui annoncent qu'on sera obligé d'évacuer le pays.

D'ici à un mois nous saurons beaucoup de choses. Je m'occupe en ce moment d'un rapport très détaillé sur ce pays. Je vous l'adresserai pour être mis sous les yeux de S. E. le Ministre.

XLVII. — BOYER À BELLIARD.

Caire, 1^{er} juillet 1826.

. Je vous ai annoncé par ma précédente le départ du 9^e régiment de ligne, qui se rend dans le Hedjaz. Faute de fusils dans les arsenaux du Pacha, on a été obligé d'armer cette troupe de mauvais fusils anglais, qui sont dans un état tel que trois mois de campagne mettront le régiment dans le plus grand danger. J'avais prévu cet état de choses en arrivant en

Égypte et prié le Pacha de faire venir de France 50.000 bons fusils d'uniforme. J'ai répété et renouvelé mes instances; enfin l'on a chargé le colonel Rey de faire un marché pour 10.000 fusils, et c'est avec douleur que j'ai vu ce colonel contracter pour cette fourniture avec un commis de manufacture de Liège et ne pas donner la préférence à son pays.

Les dernières nouvelles arrivées de l'Hedjaz représentent ce pays dans un état de fermentation voisin d'une insurrection générale. Des rapports que j'ai lus venant du Sennaar et du Kordofan annoncent que la misère moissonne le reste de la population de ces contrées. L'émigration dans le Darfour et vers les régions méridionales est immense.

XLVIII. — BOYER À BELLIARD.

5 juillet 1826.

J'ai reçu, au moment où j'allais vous expédier la présente, votre lettre du 31 mai avec la consultation de Desgenettes.

Je suis allé ce matin chez le Pacha; je suis resté trois heures avec lui. Je vais rédiger ma conversation, elle est des plus importantes. Somme totale, il n'ajoute pas foi entière à l'intervention des puissances en faveur des Grecs; quoique fortement occupé par tout le contenu de vos dépêches, il n'abandonnera qu'avec le plus vif regret le théâtre de la gloire de son fils; c'est ainsi qu'il voit la Morée.

Il ne croit pas à la bonne foi des parties contractantes dans l'affaire des contestations entre la Russie et la Porte.

La flotte est toujours dans Alexandrie, renforcée de la première corvette construite à Marseille par Livron. On ne parle plus de départ pour la Morée. La plus grande misère règne

dans le pays. Plus d'argent; on ne paie plus que par acomptes; le cinquième mois d'appointements dus est commencé et quatre mois de frais de table.

Le Pacha n'est pas content de Livron. Vos lettres lui font le plus grand plaisir et l'intéressent. Je crois que nous en tirerons un bon parti.

XLIX. — BELLIARD À BOYER.

Paris, 4 août 1826.

Votre lettre du Caire et du 30 avril m'annonce qu'à cette époque vous n'aviez reçu aucune de mes lettres, et cela me surprend. Je vous ai écrit souvent et même des choses fort importantes dans l'intérêt de l'Égypte. Je regretterais beaucoup que rien ne vous fût parvenu. J'ai cependant la certitude qu'un de mes paquets est arrivé à Alexandrie. Vous aurez vu par cette correspondance tout ce que je pensais et tout ce que pensent aussi les personnes que vous connaissez sur ce qui doit être fait par le Pacha dans les intérêts de son pays.

Depuis cette époque, il s'est passé beaucoup de choses. Ma dernière lettre des premiers jours du mois dernier vous parlait de la Russie, de la Turquie, de la Grèce et de l'arrivée de Lord Cochrane dans la Méditerranée.

Il s'est encore passé des événements bien majeurs à Constantinople depuis cette dernière lettre : la révolution qui s'est faite contre les janissaires sera-t-elle complètement mise à exécution? Voilà la grande question. Jusqu'à présent le Grand Seigneur est le maître à Constantinople. Les provinces paraissent n'avoir pas bougé; vous devez là-dessus en savoir plus que nous, étant plus rapproché du théâtre.

Cet événement de Constantinople est tout à fait majeur. Il a été amené par l'exemple de Méhémet-Ali concernant l'organisation de son armée à l'européenne. Si ce système prévaut en Turquie, ce sera une régénération qui donnera au pays une nouvelle force et une attitude imposante. L'état des choses change dans la position de Méhémet-Ali; c'est à lui à la calculer d'après tout ce qu'il sait et d'après les rapports de ses émissaires qu'il a sûrement envoyés à Constantinople. On ne peut que lui conseiller beaucoup de sagesse et de grandes précautions. Comme je vous l'ai déjà dit, les mouvements de Constantinople changent tout à fait sa position et les conseils qu'on a pu lui donner jusqu'à présent.

Mais ce qu'on lui conseillera toujours et ce qui sera toujours dans ses intérêts, c'est de se rendre fort chez lui, de se mettre en état de défense sur toutes ses frontières, de concentrer ses forces et d'être toujours en mesure de résister à toutes les attaques et à toutes les tentatives qu'on pourrait faire contre lui.

J'ajouterai à ma dernière lettre, mon cher général, que Lord Cochrane est arrivé dans la Méditerranée avec cinq ou six bâtiments à vapeur, dont une frégate américaine; il paraît qu'il y a peu de monde à bord. Cette petite escadre qui, nécessairement, est poussée et protégée par l'Angleterre, s'est déjà liée avec la Grèce, et Lord Cochrane a pris le commandement des flottes de ce pays pour agir de concert contre les Turcs et contre les Égyptiens. Je ne serais pas surpris de voir bientôt Lord Cochrane bloquer le port d'Alexandrie.

Il paraît certain que Lord Cochrane est nommé généralissime et amiral de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, dont on assure qu'il a arboré le pavillon. Toutes les Langues se sont réunies pour lui donner plein pouvoir. Le projet est, dit-on,

de rétablir cet ordre dans la Méditerranée. Les points qu'on paraît choisir sont Rhodes, Chypre ou Candie. Lord Cochrane va tâter ces différents points pour savoir celui qui offrira le moins de difficultés et le moins de résistance.

Je crois, mon cher général, devoir vous donner connaissance de tout ce que je sais là-dessus; cela pourra vous servir ainsi qu'à Méhémet-Ali.

Quant à la Russie, mon cher général, tout y est tranquille. Les couronnements à Moscou et à Varsovie vont avoir lieu, et rien ne peut faire croire, du moins quant à présent, qu'il y ait aucun mouvement de cette puissance contre la Turquie; au contraire, l'accord des grandes puissances donne à croire que la paix ne sera pas troublée.

Les grandes puissances s'occupent, à ce qu'il paraît, de la Grèce. Qu'est-ce qui en adviendra? Je l'ignore absolument. Je ne sais même pas sur quelle base on cherche à traiter avec la Porte. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucune puissance ne profitera en quoi que ce soit de territoire. Si j'apprends quelque chose d'important et qui puisse vous intéresser, je vous en donnerai connaissance.

Les effendis chargés de la surveillance des quarante jeunes gens égyptiens qui viennent s'instruire à nos écoles, sont arrivés. J'ai dîné avec eux chez Jomard, il y a quelques jours; ils sont très bien; j'ai eu le plaisir de causer avec eux d'un pays que nous avons habité longtemps et pour lequel je conserve grand intérêt.

Les jeunes gens arrivent successivement; l'école va se former; nous y donnerons tous nos soins; l'instruction sera bien faite et je pense que l'Égypte en retirera grand avantage

I. — LE GÉNÉRAL BELLIARD À M. DE VILLÈLE.

Bourbonne-les-Bains, 5 septembre 1826.

MONSIEUR LE COMTE,

J'ai l'honneur de vous envoyer copie de la lettre que je reçois du général Boyer. Toutes mes dépêches sont arrivées; elles ont été communiquées au Pacha; elles ont fait impression. Maintenant que faire? Les intérêts du vice-roi sont toujours les mêmes, mais l'état des choses est changé par rapport à Constantinople. Vous savez que j'ai écrit en conséquence au général, mais les événements marchent si rapidement que, depuis mes dernières lettres, il est possible qu'il y ait dans les intérêts de l'Égypte une nouvelle marche à suivre et par conséquent une nouvelle direction à donner. Alors il faudrait écrire de nouveau. Si vous le jugez nécessaire, Monsieur le Comte, je me rendrai à Paris pour prendre vos ordres et répondre au général.

Les journaux ont annoncé que le général Boyer était à la retraite. Si c'est Boyer l'Égyptien, c'est de votre part un coup de politique, mais il serait nécessaire que j'écrive tout de suite au général pour le tranquilliser et empêcher qu'il ne prenne la mouche, car je regarde qu'il est fort avantageux pour le gouvernement français qu'il reste en Égypte, surtout dans les circonstances actuelles.

Au moment où le général Belliard adressait cette lettre à M. de Villèle, la mission militaire dont le général Boyer était le chef avait cessé de servir auprès de Méhémet-Ali. Sur la crise qui mit fin brusquement à ses travaux, le consul général Drovetti fournit au ministre des Affaires étrangères les explications suivantes⁽¹⁾.

« Le temps est venu de faire connaître à Votre Excellence la manière dont MM. les généraux Boyer et Livron, ainsi que les officiers qui les accompagnaient, se sont présentés en Égypte et la conduite qu'ils y ont tenue.

« Dès leur arrivée, il existait contre eux une certaine défiance générale sur leur mission, comme approuvée par le Gouvernement de Sa Majesté, et ayant pour but de préparer les événements qui devaient un jour nous mettre en possession de ce pays. Bientôt, le chef de l'expédition fit voir qu'il était venu ici beaucoup plus jaloux de se former un capital que d'accomplir les projets français; son indolence abandonna les rênes du service au colonel Gaudin qui, actif et ambitieux, se voua tout entier à l'exercice de ses fonctions et sut inspirer de la confiance au Pacha, au ministre de la Guerre, au major général, aux principaux officiers de l'armée et à la plupart des instructeurs. Huit mois environ s'étaient déjà écoulés sans aucune discussion, lorsque tout à coup, tiré de sa longue léthargie par les conseils pressants du général Livron, M. Boyer voulut reprendre l'autorité dont il regrettait de s'être dessaisi; les efforts qu'il fit pour y parvenir excitèrent de fâcheux démêlés, dans lesquels j'intervins au mois de mars dernier, d'après les instances du vice-roi, et que j'eus le bonheur d'apaiser;

⁽¹⁾ A. E. Carton Alexandrie, Drovetti au Ministre, 7 août 1826.

mais la jalousie et l'animosité des deux rivaux n'étaient qu'assoupies; un incident dont je vais avoir l'honneur d'entretenir Votre Excellence est venu les réveiller et amener des résultats inattendus. Un commandant Pécoud, nouvellement entré au service, s'étant permis de chasser dans un jardin du quartier français au Caire, sous les fenêtres du Consulat, et n'ayant pas voulu cesser, malgré toutes les observations qui lui furent faites, en prétendant n'avoir aucun ordre à recevoir du Consul de France, M. Malivoire en demanda satisfaction au général. Les arrêts furent aussitôt intimés au sieur Pécoud qui, sur les instigations du colonel Gaudin, refusa de s'y soumettre. Ce trait d'insubordination donna lieu aux discussions les plus vives; le ministre de la Guerre et le major général de l'armée, protecteur du colonel et du commandant, s'étant prononcés en faveur de ce dernier, contestèrent à M. Boyer le droit de punir de pareilles fautes. Impatient de voir finir des débats aussi scandaleux et espérant que je parviendrais encore une fois à rétablir la paix dans le camp, le Pacha me fit marquer le désir que je me rendisse auprès de lui; mais l'état toujours souffrant de ma santé ne me permit point d'entreprendre de nouveau ce voyage. Alors Son Altesse, sur la demande de M. Malivoire et du général Boyer que, d'après la dépêche de Votre Excellence concernant le sieur Pécoud, j'ai cru devoir appuyer, décida le renvoi de son service dudit commandant. Néanmoins cette mesure ne suffisait pas pour contenter le général; ses vœux n'eussent été comblés qu'autant que le vice-roi aurait renvoyé en même temps le colonel, et qu'on lui eût, contre l'avis du ministre de la Guerre et du major général, accordé une autorité illimitée sur tous les instructeurs. M. Boyer, voyant le Pacha peu disposé à le satisfaire sur ce dernier point,

vient de donner sa démission, qui a été acceptée sans difficultés. »

La retraite du général Boyer amena celle de ses collaborateurs. Le colonel Rey lui-même qui, malgré la rudesse de son caractère, jouissait de l'estime et de la bienveillance du vice-roi, ne crut pas devoir céder aux instances réitérées du Pacha, qui cherchait à le retenir : il partit. Seul le colonel Gaudin resta en Égypte. Ce n'est point que le vice-roi approuvât la conduite qu'il avait tenue en cette affaire, mais, écrit Drovetti, « comme il s'était toujours montré extrêmement soumis aux principales autorités et plus zélé que ses camarades pour l'instruction, le Pacha continue d'en parler comme d'un individu qui lui est utile et nécessaire ⁽¹⁾ ».

Si des discussions intestines vinrent ainsi mettre fin prématurément aux travaux de la mission, il n'en reste pas moins que celle-ci accomplit, au cours de son bref séjour, une œuvre profitable à la puissance militaire du vice-roi. Les 7^e et 8^e régiments, qui n'en étaient encore qu'à l'école du soldat lors de l'arrivée de la mission en décembre 1824, reçurent une formation militaire complète et purent, dès le mois d'août 1825, aller grossir les troupes qui composaient l'armée d'Ibrahim Pacha en Morée. Ces régiments partis, la mission militaire procéda à l'instruction des 9^e, 10^e, 11^e et 12^e régiments, dont les deux premières unités devaient bientôt partir pour l'Arabie centrale et pour le Sennaar; enfin elle organisa les cadres en officiers des quatre nouveaux régiments d'infanterie.

Si l'on tient compte des difficultés de tous ordres que la mission rencontra au cours de sa tâche, on conviendra que

⁽¹⁾ Drovetti au Ministre, 10 novembre 1826.

ses efforts furent méritoires, que le succès les couronna; son œuvre marque une étape dans la collaboration que la France ne cessa, au cours du xix^e siècle, d'apporter à l'Égypte, pays dont les intérêts, selon une heureuse formule du général Bel-liard, sont tellement liés à ceux de la France, « que bien servir l'un c'est les servir tous les deux ».



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
INTRODUCTION	VII
I. Belliard à Boyer (5 septembre 1824)	1
II. Belliard à Boyer (29 octobre 1824)	3
III. Le Ministre des Affaires étrangères à M. Drovetti, Consul de France à Alexandrie (Paris, 8 novembre 1824)	5
IV. Boyer à Belliard (Alexandrie, 26 novembre 1824)	6
V. Boyer à Belliard (30 novembre 1824)	8
VI. Le général Boyer à M. de Clermont-Tonnerre, Ministre de la Guerre (Alexandrie, 1 ^{er} décembre 1824)	15
VII. Drovetti au Ministre des Affaires étrangères (Alexandrie, 8 dé- cembre 1824)	19
VIII. Drovetti au baron de Damas, Ministre, Secrétaire d'État aux Af- faires étrangères (Alexandrie, 28 décembre 1824)	19
IX. Boyer à Belliard (Le Caire, 28 décembre 1824)	20
X. Instructions données par Boghos Youssouf au général de Livron (Alexandrie, 28 décembre 1824)	25
XI. Belliard à Boyer [pas de date, début de 1825]	27
XII. Belliard à Boyer [pas de date, début de 1825]	28
XIII. Belliard à Boyer (1 ^{er} mars 1825)	29
XIV. Rapport du général Boyer sur l'état militaire de l'Égypte (extraits) (5 mai 1825)	37
XV. Boyer à Jomard (Caire, 20 mai 1825)	39
XVI. Belliard à Boyer (2 juin 1825)	41
XVII. Boyer à Belliard (10 juin 1825)	43
XVIII. Boyer à Belliard (Le Caire, 15 juin 1825)	46
XIX. Boyer à Belliard (10 juillet 1825)	48
XX. Livron à Belliard (Marseille, 13 juillet 1825)	49
XXI. Boyer à Belliard (Au camp d'El Khanka, 18 juillet 1825)	49
XXII. Boyer à Belliard (Caire, 10 août 1825)	52
XXIII. Boyer à Belliard (Caire, 10 août 1825)	53

	Pages.
XXIV. Boyer à Belliard (vers le 15 août 1825).....	60
XXV. Camp d'El Khanka (28 août 1825).....	62
XXVI. Boyer à Belliard (Le Caire, 31 août 1825).....	63
XXVII. Boyer à..... (Livron probablement) (Au camp, 5 octobre 1825).....	65
XXVIII. Rapport du général Boyer sur la situation militaire de l'Égypte (Camp d'El Khanka, à 4 lieues du Caire, 6 octobre 1825).....	66
XXIX. Rapport du général Boyer. «Projets» du Vice-Roi (8 octobre 1825).....	79
XXX. Boyer à Belliard (Camp d'El Khanka, 8 octobre 1825)....	81
XXXI. Livron au Président du Conseil (Marseille, 12 octobre 1825)..	84
XXXII. Boyer à Belliard (1 ^{er} décembre 1825).....	84
XXXIII. Boyer à Belliard (Le Caire, 1 ^{er} janvier 1826).....	89
XXXIV. Boyer à Belliard (Au camp, 25 janvier 1826).....	94
XXXV. Boyer à Belliard (30 janvier 1826).....	99
XXXVI. Belliard à Boyer (10 février 1826).....	100
XXXVII. Boyer à Belliard (Le Caire, 26 février 1826).....	104
XXXVIII. Livron au Ministre des Affaires étrangères (Paris, 4 mars 1826).....	111
XXXIX. Boyer à Belliard (Caire, 10 mars 1826).....	111
XL. Boyer à Belliard (Au camp, 6 avril 1826).....	114
XLI. Belliard à Boyer (Paris, 18 avril 1826).....	115
XLII. Belliard à Boyer (Paris, 24 avril 1826).....	117
XLIII. Boyer à Belliard (Caire, 10 mai 1826).....	119
XLIV. Boyer à Belliard (Caire, 25 mai 1826).....	120
XLV. Belliard à Boyer (Paris, 31 mai 1826).....	121
XLVI. Boyer à Belliard (25 juin 1826).....	125
XLVII. Boyer à Belliard (Caire, 1 ^{er} juillet 1826).....	128
XLVIII. Boyer à Belliard (5 juillet 1826).....	129
XLIX. Belliard à Boyer (Paris, 4 août 1826).....	130
L. Le Général Belliard à M. de Villèle (Bourbonne-les-Bains, 5 septembre 1826).....	133

